

Université du Sud Toulon-Var
Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3

ENFANTS D'ITALIENS, QUELLE(S) LANGUE(S) PARLEZ-VOUS ?

Textes et témoignages recueillis
par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante



Géheiss Editions
collection *témoins* 00





**ENFANTS D'ITALIENS, QUELLE(S)
LANGUE(S) PARLEZ-VOUS ?**

Cet ouvrage a été publié avec le concours du laboratoire Babel de l'Université du Sud Toulon-Var et du centre de recherche CIRCE (LECIMO) de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3.

© Géhess Agence Éditoriale
Géhess Éditions, 2009
5, rue d'Antrechaus
83 000 Toulon - France
04 94 71 46 64
www.gehess.fr

Conception et réalisation graphique : Frank Pitel & Géhess Agence Éditoriale

Dépôt légal : Septembre 2009 - ISBN : 978-2-35464-053-8
*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction strictement réservés pour tous pays.*

Impression et reliure : Jouve - 11, bd de Sébastopol - 75011 Paris

ENFANTS D'ITALIENS, QUELLE(S) LANGUE(S) PARLEZ-VOUS ?

Textes et témoignages recueillis
par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante



collection témoin(s)



À la mémoire de Béatrice Périgot



Avant-propos

L'idée de ce volume est née des nombreuses marques de sympathie et d'encouragement qu'a reçues l'ouvrage *Racines italiennes* (publication du laboratoire Babel, Université du Sud Toulon-Var, 2006), auquel ont participé plusieurs membres de la communauté universitaire toulonnaise, ainsi que des étudiants et enseignants italianistes. *Racines italiennes* rapportait les parcours d'hommes, de femmes, d'enfants même, ayant quitté l'Italie, souvent seuls, à différentes époques, en quête d'un sort meilleur. Par la voix d'enfants ou de petits-enfants de migrants, s'exprimaient ainsi des souffrances trop longtemps cachées, étaient enfin rompus des silences trop lourds, mais étaient aussi partagés des souvenirs d'espoir, en même temps que beaucoup d'odeurs et de saveurs d'Italie.

Certains, qui n'ont pu participer à ce volume, ont exprimé des regrets qui ont fait naître l'idée d'un deuxième recueil. Voici donc une nouvelle série de témoignages, poésies, enquêtes, entretiens... qui ont tous pour point de départ ces quelques questions :

Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) vous a-t-on transmise(s) ? Avez-vous eu des difficultés avec la langue du pays d'accueil (le français en principe) ? Quels efforts avez-vous fournis pour récupérer une « autre » langue, peut-être perdue au fil des générations, éventuellement pour la transmettre à votre tour ? Si de la langue de vos ancêtres, il ne reste que des traces, quelles formes prennent-elles et dans quelles circonstances se manifestent-elles ?

Parmi les auteurs des textes, figurent des enseignants et des étudiants, d'italien ou de français pour la plupart. Tous sont des enfants, ou petits-enfants, d'Italiens et nous racontent, dans certains cas par des biais détournés, leur histoire d'amour, parfois d'amour-haine, avec la (les) langue(s) qu'ont parlée(s), ou n'ont pas parlé(es), leurs ancêtres.

Isabelle Felici

Les langues de mes ancêtres

Petite-fille d'Italiens par ma mère, je voudrais témoigner ici de la situation linguistique complexe qu'ont connue et transmise mes ancêtres.

Mes grands-parents sont arrivés en France, à Nice, dans les années vingt. Ils étaient tous deux piémontais. Mon grand-père était originaire d'une vallée très proche de la frontière française, dans les Alpes maritimes, la Valle Gesso. Certaines de ces vallées frontalières de la France, et c'était le cas de la sienne, sont de parler occitan. Ma grand-mère, en revanche, était de la région de Mondovì, ville proche de Turin, et donc linguistiquement piémontaise. Comme beaucoup d'Italiens arrivés à Nice dans ces années-là, mes grands-parents ont tous deux travaillé dans l'hôtellerie, et c'est là qu'ils se sont connus. En arrivant à Nice, les étrangers avaient un véritable choix à faire : apprendre le français ou le niçois. La ville de Nice, en effet, a eu la caractéristique d'être intégrée à la France tardivement, en 1860, et de connaître une politique linguistique moins sévère à l'égard des langues locales que dans le reste de la France. Le niçois est longtemps resté une langue à part entière, parlée non seulement par le peuple mais aussi par la bourgeoisie et la noblesse. Cette langue, longtemps, n'a pas eu le statut inférieur de dialecte. Mais apparemment, cette situation était en train de changer dans les années vingt, et mes grands-parents ont été

vivement encouragés à parler français par leurs employeurs, même si le niçois était constamment parlé autour d'eux, et leur est vite devenu familier, eux qui étaient habitués à un bilinguisme permanent.

Car la situation linguistique de mes grands-parents n'était pas simple avant leur arrivée en France. Si mon grand-père parlait le *valdierese*, ce dialecte occitan, dès qu'il se déplaçait, ne serait-ce que d'une vingtaine de kilomètres, il se trouvait dans l'aire linguistique du piémontais. Un piémontais, certes, moins pur que celui de Turin mais qui n'en était pas moins du piémontais et non pas un dialecte occitan. Mon grand-père et sa famille étaient donc habitués, dès qu'ils se déplaçaient ou qu'ils parlaient à des étrangers à leur vallée, à utiliser le piémontais, qui leur était aussi naturel que leur dialecte natal, si bien qu'ils passaient de l'un à l'autre avec un naturel stupéfiant, que j'ai vu à l'œuvre dans mon enfance. Ma grand-mère, quant à elle, ne parlait que le piémontais. L'italien, pour tous deux, était la langue de l'école, école qu'ils avaient assez peu fréquentée. C'était la langue de l'écrit, mais ce n'était en aucun cas une langue de communication. Ils comprenaient parfaitement l'italien, savaient le lire, mais le parlaient en commettant de nombreuses fautes, et avaient beaucoup de difficultés à entretenir longtemps une conversation dans cette langue. Comme si un ressort sautait, ils se remettaient spontanément à parler en piémontais, dès qu'ils pensaient

pouvoir être compris de leur interlocuteur. En arrivant en France, d'ailleurs, les finales en [e] des verbes français, leur rappelaient les finales du piémontais et ils se sentaient assez vite à l'aise en français. Quand plusieurs années après, on comparait le français d'un Piémontais et celui d'un membre de la communauté des Italiens du sud, Calabrais en particulier, assez nombreux à Nice, la supériorité linguistique des Piémontais en français était évidente. S'ils conservaient toujours un accent, en particulier ce chuintement caractéristique des Piémontais, qui avaient du mal à distinguer le [s] du [š], ils étaient parfaitement compréhensibles et ne choquaient pas l'oreille des Français de souche, parce que leur langue n'était pas phonétiquement très éloignée du français.

Le français, une fois écarté le niçois, était, de toute façon, pour les Italiens en général, et pour les Piémontais en particulier, un choix presque obligatoire. Le foisonnement des dialectes italiens est tel que presque aucun Italien n'était en état de parler spontanément dans une langue commune avec un compatriote. Les Piémontais parlaient entre eux en piémontais, certes, mais mon grand-père et ma grand-mère, distants, par leurs villages d'origine, d'une soixantaine de kilomètres, n'avaient pas de langue spontanée commune. Dès qu'ils se sont rencontrés, ils se sont donc parlé en français, et ont toujours, ensuite, parlé français entre eux.

C'est pourquoi ma mère n'a appris que le français. Ses

parents ne lui ont pas transmis leur langue. Ou plutôt, le phénomène a été plus complexe. Régulièrement, sauf pendant les années de guerre, ma grand-mère accompagnée de ma mère (mon grand-père a disparu très tôt) se rendait dans sa famille piémontaise, et là le piémontais était de rigueur, même si les Piémontais étaient toujours capables de comprendre un peu le français de ma mère et de lui dire quelques mots dans cette langue. Ma mère n'a donc pas appris à parler piémontais mais a baigné dans cette langue et appris à la comprendre. Ce phénomène, que je connais aussi personnellement, est sans doute insuffisamment étudié. La connaissance passive d'une langue est très mystérieuse. Le piémontais a pour ma mère, encore plus que pour moi, une familiarité immédiate. Quand nous l'entendons, nous ne le traduisons pas, nous le comprenons spontanément, et comme tous les Piémontais, nous ne sommes pas arrêtés par des différences de conjugaison ou de vocabulaire liées à des nuances régionales. Nous comprenons, en bloc et en détail, cette langue. Nous pouvons même chanter des chansons apprises en piémontais. Et pourtant, impossible de faire une phrase ! Impossible de répondre spontanément en piémontais à un Piémontais que nous comprenons parfaitement ! Cela tient-il au fait qu'il s'agit d'une langue régionale, qui ne passe pas par l'écrit et qui nous apparaît donc sans règles qui puissent s'apprendre de façon abstraite ? Il m'est impossible de répondre à cette question,

alors même que je fais l'expérience de cette situation.

Et qu'en est-il de l'italien ? Comme on peut le constater, il n'a que fort peu compté pour mes ancêtres. Les parents de mon grand-père sont venus en France dans les années trente, quand leurs enfants mieux installés les ont appelés auprès d'eux, selon la vieille logique du regroupement familial. Ils n'ont jamais appris le français et ne parlaient entre eux et avec leurs enfants que leur dialecte occitan. Pendant la guerre, la mère de mon grand-père, vivait avec son mari dans un immeuble près de la gare de Nice, en face de l'hôtel où un certain nombre de juifs étaient rassemblés avant d'être emmenés dans les trains de la déportation. Or, la cour de son immeuble était commune avec celle de l'hôtel. Elle avait donc entrepris de faire passer des messages écrits que les futurs déportés jetaient par la fenêtre dans la cour, aux amis ou aux parents qui la contactaient. Pour cette raison, elle fut interrogée par la Gestapo, accompagnée pour l'occasion d'un interprète italien. Or, celui-ci ne comprit pas un mot de ce qu'elle disait. Sans doute n'y mettait-elle pas beaucoup de bonne volonté. Mais cet homme finit par lui demander en italien : « *Lei non è italiana ?* » Ce à quoi elle répondit dans son dialecte occitan et avec fierté : « *Sun pa 'taliana, sun piemunteisa !* ». L'italien ne faisait pas partie de son horizon mental et elle ne savait pas qu'elle parlait occitan¹ : sa seule revendication d'appartenance allait vers le piémontais.

1. De nos jours, ces vallées ont redécouvert leur parenté avec l'occitan et de grandes manifestations et fêtes sont souvent organisées, où l'on invite des Provençaux ou des

Ces immigrants fort peu italiens se mettaient donc facilement au français. Il faut aussi mettre sur le compte de leur adhésion immédiate à cette langue, une grande admiration pour la nation française et pour sa langue. Mais ce phénomène a touché surtout les hommes. Mon grand-père s'est attaché à apprendre le français le plus parfaitement possible, il a pris la nationalité française dès qu'il l'a pu et n'écoutait *La Marseillaise* que debout. Très vite, s'il avait le choix, il lisait un journal ou un livre en français plutôt qu'en italien. Sa sœur, en revanche, arrivée en France dans les mêmes années que lui, a conservé la nationalité italienne et a toujours entretenu son dialecte et le piémontais, qu'elle a toujours parlés parfaitement, conservant même l'italien pour l'écrit. Si à Nice elle lisait *Nice-Matin*, aussitôt arrivée en Italie, elle nous envoyait acheter *La Stampa*, le journal de Turin, et nous a toujours écrit des cartes, pour nos anniversaires, en italien. Quant à ma grand-mère, qui n'a pris la nationalité française que par mariage, donc sans choix, elle est un cas assez spectaculaire. Très vite, elle a adopté le français, n'écrivait et ne lisait qu'en français. Son français écrit était phonétique, mais c'était le cas de tous ses compatriotes

Gascons. Mais malgré la parenté réelle de leurs dialectes, ces interlocuteurs ont bien du mal à avoir de vraies et longues conversations. D'une part, ces langues sont moins bien parlées par les locuteurs modernes et elles sont très rarement leur mode habituel de communication (c'est encore vrai, du côté italien, pour les gens d'une cinquantaine d'années mais c'est beaucoup moins vrai du côté français, surtout dans le Sud-ouest). D'autre part, les différences morphologiques sont plus grandes entre les divers dialectes occitans qu'entre, par exemple, les divers piémontais. Il est vrai que l'aire géographique est beaucoup plus grande pour les parlers d'oc.

et de bon nombre de Français de son âge (elle est née en 1903). Elle lisait beaucoup de livres religieux, des missels, des vies de saints, car elle était très pieuse, et n'en possédait que fort peu en italien. Très vite, le français a pris le pas sur toutes les autres langues. Quand elle retournait en Italie et parlait avec son frère, elle écorchait terriblement le piémontais, ne trouvait pas ses mots, finissait par éclater de rire devant son impuissance à parler sa langue natale. Or, elle nous a réservé une grande surprise. À l'âge de quatre-vingt-douze ans, elle a fait une chute et a été transportée à l'hôpital. Nous allions la voir tous les jours, ma mère et moi. Or, un jour, à notre arrivée, une jeune infirmière vient vers nous et nous dit : « Il se passe quelque chose, la dame parle une langue bizarre, nous ne la comprenons plus depuis ce matin ». Nous arrivons dans la chambre, ma grand-mère, pleine d'entrain, nous accueille avec le sourire et se met à nous parler... en piémontais ! Mais le piémontais le plus pur, sans fautes, avec les subjonctifs là où il le fallait et l'élocution la plus fluide. Nous étions médusées. Le premier étonnement passé, nous lui avons parlé en français, à cause de notre handicap personnel en piémontais. Elle nous comprenait mais répondait seulement en piémontais. Peu à peu, nous nous sommes aperçues qu'elle n'avait pas seulement fait un saut linguistique : elle était aussi retournée en enfance. Elle nous a raconté des anecdotes de pommes volées, et nous disait qu'elle craignait fort de se faire gronder par son père...

Elle était volubile et joyeuse comme une enfant avec un débit « libre » que nous ne lui avons jamais connu. Le lendemain, quand nous sommes revenues, elle était morte. Nous nous en sommes voulu de ne pas avoir compris que ce retour à la langue natale était le signe de la fin, mais l'immense peine qu'elle nous a faite, en nous laissant, était un peu atténuée par la joie de l'avoir vue si heureuse dans sa langue maternelle, elle qui, de toute la famille, semblait être celle qui avait le plus renoncé à ses racines.

Il faut maintenant parler de la seconde et de la troisième génération, de ces « enfants d'Italiens » qui ont cessé d'être piémontais pour devenir des « Italiens » dans la mesure même où ils vivaient en France. La France, en effet, terre d'accueil peut-être, en tout cas terre d'immigration, ne comprend rien aux subtilités linguistiques régionales ni à la complexité des rapports avec une langue maternelle qui n'est pas celle du pays. En France, le français est roi et même dans nos terres du sud, où les parlers occitans tentent héroïquement de se maintenir, on est tout de même environné, en règle générale, par un monolinguisme radical. C'est ce qui rend les Français quelque peu hostiles à l'égard des étrangers qui conservent leur langue entre eux. Ils ont du mal à comprendre ce qu'une langue des origines peut avoir d'affectif et ont en général une opinion particulièrement méprisante à l'égard des dialectes. C'est donc en arrivant en France que mes ancêtres sont

devenus des « Italiens » et ont cherché le plus vite possible à se faire français. Ils ont eu à subir, essentiellement durant les années de guerre, l'hostilité que l'on portait alors aux Italiens. Ma mère a donc gardé en elle l'idée qu'elle était « italienne ». Et n'ayant jamais valorisé le piémontais, n'ayant jamais eu à le parler, elle a inconsciemment considéré qu'un moyen de garder contact avec ses origines était de parler l'italien. Depuis qu'elle a pris sa retraite, donc, elle « apprend » l'italien. En réalité, « apprendre », dans son cas, est un mot étrange. Elle possède la maison de son père et celle de sa mère en Italie, nous y allons souvent, et l'italien, après guerre, est devenu, au Piémont aussi, la langue dominante. Ma mère a donc dû sans cesse parler italien dans les commerces, les administrations et, plus généralement, avec toute la nouvelle génération. Elle comprend donc très bien l'italien, peut regarder la télévision italienne, suivre un film non sous-titré, mais elle garde, à l'égard de l'italien, une relation d'étrangeté étonnante. Elle croit devoir sans cesse le réapprendre, craint de devoir faire une démarche administrative par peur de ne pas pouvoir « s'expliquer ». Or, ces craintes sont parfaitement injustifiées. Son italien est loin d'être littéraire, mais nous souhaiterions tous parler n'importe quelle langue étrangère comme elle parle italien ! Simplement, l'italien est cette langue qui la rattache artificiellement à ses origines et qu'elle met un point d'honneur à parler tout en sentant combien il lui est étranger. Cependant, elle aussi a eu

ses remontées d'origines incontrôlées. Un jour qu'elle assistait à l'un de ses innombrables cours d'italien, son professeur a demandé comment on disait « allumer » en italien. *Visqué* a répondu ma mère du tac au tac, avant de se rendre compte, un peu penaude, que *visqué* signifie « allumer » en piémontais ! Elle connaissait *accendere*, mais c'est le piémontais qui est revenu à la surface le premier, et je me rends compte, depuis quelques années, que cette langue lui est beaucoup plus familière que je ne le croyais. L'italien, en revanche, est pour elle une fausse langue des origines, une sorte de culture entretenue par fidélité à un passé qui n'a été que très peu italien.

En ce qui me concerne, j'ai eu un parcours très différent, caractéristique de la troisième génération quand l'immigration se passe bien. Je n'avais plus à craindre d'être considérée comme étrangère. Mes origines, personne ne me les reprochait ni même ne les évoquait. Être d'origine italienne à Nice est d'une indicible banalité. Il m'a donc été facile de revendiquer des origines qui n'avaient plus rien de gênant. De plus, l'Italie n'a jamais représenté pour moi que le bonheur. Dès ma plus tendre enfance, grâce à la sœur de mon grand-père, j'y ai passé, avec mon frère, les vacances les plus merveilleuses qu'on puisse rêver, deux mois entiers plongée dans un univers totalement différent de celui de Nice. C'était une époque où l'Italie était encore profondément rurale, où la vie était simple et joyeuse parce que chaque année apportait un peu plus de

bien-être à des populations qui avaient mené jusque là une existence d'une rudesse infinie. Nous avons fait les foin et participé aux moissons, gardé les vaches et lavé le linge au lavoir. Mais pour nous c'était un jeu. Ma grand-tante, qui nous gâtait beaucoup, nous a fait connaître toutes les inventions italiennes de la consommation d'après-guerre, des glaces Motta à la Nutella. Car *Nutella* était pour moi un mot féminin, prononcé à l'italienne et qui n'existait qu'en Italie. Il a fallu que j'aie moi-même des enfants pour découvrir que *le* Nutella avait fini par traverser la frontière et qu'il était devenu masculin ! Durant tout l'été, mon frère et moi nous sentions, dans le village, de vrais petits Italiens. Les enfants pouvaient bien nous crier : « Francézon pétit cochon, mangia merda e macaron », cela ne nous gênait nullement. Nous étions français et italiens, ravis de notre spécificité mais avides d'intégration. À cette époque, les enfants de notre âge parlaient encore tous le *valdierese*, et nous avons appris à le comprendre. Quant au piémontais, nous l'avons appris avec les estivants. Le phénomène des « estivants » commençait à peine à exister en Italie dans ces années-là. Ces visiteurs n'étaient pas des touristes mais de simples *villeggianti*. Ils étaient le plus souvent eux-mêmes des ruraux et venaient de villages distants au maximum de cent kilomètres pour louer une maison, durant quelques semaines, et vivre à la montagne loin des chaleurs terribles de la plaine du Pô. Durant toute notre enfance, ma grand-tante entretenait

de très bonnes relations avec eux, qui avaient un peu le même statut que nous. C'est ainsi que nous avons appris à comprendre les dialectes. Mais pour ce qui était de parler, on a fait pour nous le choix le plus politiquement correct. Nous avons appris à parler seulement l'italien. Il faut dire aussi que l'italien, après guerre, est devenu petit à petit la langue de tous et qu'on s'est mis à avoir honte de parler un dialecte qui apparaissait comme rural, trop étroitement régional et pour tout dire ringard. On parlait piémontais avec son mari, mais, à partir des années soixante, on parlait italien avec ses enfants. Aussi n'était-ce pas à nous, étrangers, qu'on aurait appris les dialectes. À nous, il fallait enseigner l'italien. C'était l'avis de ma grand-tante comme d'ailleurs celui des habitants du village, qui nous parlaient spontanément en italien, même si c'était un italien souvent fautif. Nous nous sommes bien rendu compte, mon frère et moi, qu'en parlant italien, nous nous coupions d'une connivence certaine avec nos amis. Il ne suffit pas de comprendre une plaisanterie ; si on y répond dans une autre langue, on est un peu décalé. Or, les langues régionales ont ceci de particulier qu'elles cultivent l'art du clin d'œil et de la nuance. Un Piémontais peut commencer une phrase en piémontais et la finir en italien pour signifier que la fin de la phrase représente l'opinion des nantis, des gens de pouvoir, par exemple. Or, parler uniformément italien dans un univers où toutes les nuances sont possibles, où les gens du village

étaient capables de trois niveaux de subtilité (dialecte local – piémontais – italien) nous condamnait à être des étrangers. J'ai dit plus haut que nous rêvions à une intégration complète. C'était notre rêve et notre illusion. Aux yeux des habitants, nous étions des étrangers à qui on parlait la langue destinée aux étrangers. Nous étions foncièrement marqués par la tare d'être de faux habitants du village, qui y possédaient bien des ancêtres et une maison, mais qui ne connaissaient le village que l'été, qui ignoraient les rigueurs de l'hiver et l'atmosphère des longues journées de neige. Au fond, nous étions bien des « Francézon ». Dieu merci, nous ne l'avons compris que plus tard. Dans notre jeunesse, nous nous croyions partie intégrante du village et nous connaissions mieux que n'importe lequel de nos amis les derniers tubes de l'été, le nom des équipes de foot ou du vainqueur du tour d'Italie, mais nous étions aussi imbattables sur le surnom de toutes les familles du village¹ et sur les appellations particulières de chaque quartier. Nous ne nous rendions pas compte de notre statut d'étrangers dans une vallée reculée où l'habitant du village d'à côté est déjà loin d'être un membre de la communauté.

L'italien est cependant resté pour nous la langue des origines, conception aussi fausse que celle de notre statut dans le village de nos vacances. Mon frère et moi avons continué avec passion

1. Dans « notre » village, les noms de famille sont en nombre très restreint et il est impossible de distinguer une famille par son seul nom. Chaque branche particulière avait donc un surnom.

à pratiquer cette langue. Je l'ai apprise à l'université et en ai fait une langue de culture, que j'essaie de parler aussi bien que possible, toujours inquiète de la « perdre », de moins bien la parler dès que je n'ai plus l'occasion de la pratiquer. Mon frère, qui vit en Australie, a immédiatement sympathisé avec des Italiens émigrés là-bas, mais il s'est vite rendu compte que ces émigrés-là, venus du sud de l'Italie et qui parlent un dialecte transmis loin de la terre d'origine, ne pouvaient pratiquement pas communiquer avec lui en italien.

Nous restons donc avec notre rêve d'Italie. Notre parcours est particulier car nous sommes restés proches géographiquement du lieu d'où sont partis nos ancêtres. Nous avons pu revenir sur leurs traces et vivre à cheval entre les deux cultures. Mais il est certain que ce parcours est à la fois très enrichissant et un peu douloureux. Nous avons pu sentir combien, dans son pays d'origine, on en veut à l'émigré d'être parti. L'émigré renvoie à ceux qui sont restés une image négative de leur propre pays et cela leur est insupportable. C'est d'autant plus vrai au Piémont, car cette région est devenue particulièrement prospère et a volontairement ou inconsciemment tourné le dos à son passé d'émigration. Ces anciens émigrés qui reviennent, qui parlent italien et possèdent une maison dans un lieu où ils ne devraient pas être indisposent et suscitent une légère hostilité. Je me suis rendu compte que l'effort que fait un émigré pour maintenir vivantes ses racines est en fin de compte

une illusion, même si je reste amoureuse de la littérature et de la civilisation italiennes. Car il faut reconnaître, et c'est sans doute l'essentiel, que même si le passé d'Italiens que mes ancêtres ont forgé et nous ont transmis jusqu'à la troisième génération est une simplification de l'histoire familiale, nous nous sommes réellement construits sur ce mythe de l'Italie, et ce mythe nous a rendus profondément heureux.

Béatrice Périgot



Souvenirs d'un jeune émigré « trilingue »

« Trilingue » n'est pas le mot juste. En fait, les trois langues que j'ai pratiquées dans ma jeunesse s'échelonnent dans le temps, en se jumelant en gros deux à deux.

Ma langue maternelle – celle qui me vient de ma mère, de Gargagnago, et de ma nourrice, de San Giorgio di Valpolicella –, est une variante du dialecte vénéto-véronais, avec quelques légers écarts. Par exemple, nous disons *la aca*, pour *la vaca* ; *mi ago* pour *mi vago* (*io vado*). Cela suffisait pour vous connoter, dans les environs, comme des croquants.

Il faut dire qu'il n'y a guère de hameau plus modeste, dans les environs, que Gargagnago, *frazione* de Sant'Ambrogio Valpolicella : il est coincé dans un creux du relief, entre l'extrémité de la plaine padane et le pied d'une des premières collines des monts Lessini. Mon village jouissait tout de même d'un illustre privilège : celui d'avoir un nom s'écrivant avec quatre g, ce qui est, à ma connaissance, unique au monde¹. Il est en effet bercé par les « glouglous » de son méchant Vaio (*Vario*) : le bien nommé car, dans une de ses crues capricieuses, il recouvrit un jour sous dix centimètres de gravier – je suis né dans une *contrada* dénommée Giare (*Ghiaie*) – le champ de mon grand-père qui, ruiné, fut ainsi obligé d'émigrer en Amérique.

Jusqu'à l'âge de six ans, je n'ai pratiquement jamais rencontré la langue italienne. Si, parfois, sur les emballages des

1. Gargouille, Livry Gargan, Gargantua, glougloutants eux aussi, n'en ont que deux.

rares produits venus de la ville, la lointaine Vérone (à quatorze kilomètres), ou encore des inscriptions saugrenues, du genre « È vietato orinare contre il muro della chiesa » ; ou, ailleurs, « Ogni abuso verrà punito ». *È vietato, verrà*, cela ressemble à quoi ? je vous le demande. D'autre part, la chanson, qu'on pratiquait beaucoup dans nos veillées (*i filò*) – sans doute parce qu'autrefois on y filait la laine –, nous apportait parfois une senteur d'italien, à travers des mélodies semi-dialectales :

Quel mazolin di fiori,
che vien da la montagna.
E guarda ben che non si bagna...

Mais les chansons proprement dialectales avaient à nos yeux un tout autre charme :

« El capitan de la compagna / a i so alpini el ghe fa dir... » ; ou bien : « Bel uzelin del bosc / 'ndove saralo andà ? / Le andà da la soa bela », ou encore : « Mi voria che l'Arena / fusse un grande paneton, / e che l'Adese en piena / la scoresse de vin bon... »

Pour nous, l'italien était la langue des *signori*, catégorie mythique, qui devait bien exister là-bas quelque part, du côté de Vérone. Mais, au village, les *signori* c'était qui ? Le comte Serego¹, bien sûr, le « latifondiste » du coin, chez qui travaillait mon grand-père maternel ; son intendant Percaccini, le médecin, le curé... et encore, car eux aussi parlaient en dialecte avec leur entourage.

1. En étudiant Bandello, j'ai découvert un jour que les Serego étaient lointainement apparentés aux Alighieri : un autre titre de gloire pour le village !

D'ailleurs, l'italien avait chez nous une connotation un peu burlesque. Il y avait au village, une sorte de patriotisme dialectal, qui faisait que tenter de parler *in lingua*, c'était vouloir singer les *signori*, et donc se comporter en prétentieux, en précieux ridicules. Et il courait toute une série de calembours, blagues et anecdotes stigmatisant ceux des nôtres qui avaient la présomption de vouloir passer de l'autre côté.

En voici une. Un jeune soldat revient du service militaire, où il s'était frotté forcément à l'italien, ne serait-ce qu'à celui des *signori ufficiali*. Revenu dans sa ferme natale, un matin, devant l'évier de la cuisine, il s'écrie : « Mamma, dammi il sapone, per piacere. (*per favore* est inconnu chez nous : trop courtisan !). – Sì alà, fiol, lui répond-elle, suto andar a sapar a st'ora chi ?¹ – No, mamma, il sapone per lavarmi la faccia ».

L'italien, je devais le découvrir à l'âge de six ans, à l'école « élémentaire », où on nous l'enseignait un peu comme une langue étrangère.

Et ce fut une révélation ! Non pas tant à cause de la langue proprement dite : *dettato, grammatica, componimento*, quoi de plus fastidieux ! mais des contenus qu'elle véhiculait. Je découvris ainsi des horizons nouveaux, au delà des dernières maisons de notre village. Je fis connaissance avec la géographie et l'histoire de mon pays, et acquis de la sorte une conscience de mon « italianité », comme disaient alors les fascistes. Je

1. « Su, figlio mio, cosa vuoi andare a zappare a quest'ora » ; *Il sapone = lo zappone* ; *sapar = zappare*.

m'y fis aussi de solides amitiés : Balilla, Garibaldi, Nino Bixio (première manière), Cesare Battisti, etc., et d'autres qui me causèrent du chagrin. Ainsi le sort funeste de « La piccola vedetta lombarda », d'Edmondo de Amicis, romancier très porté sur le « cœur », comme on sait, me désola au point qu'un soir ma mère me surprit en train de pleurer sur mon livre : « Cosa gheto ? », me dit-elle. Je lui expliquai que j'étais triste à cause de la mort du petit héros. « Ma va', stupido, quel li l'è un butel de carta¹ ». C'est ainsi que je compris – plus tard, bien plus tard –, que ma mère, tout analphabète qu'elle fût, avait formulé, bien avant nos collègues structuralistes ou sémiologues, un principe de narratologie.

L'émigration de toute la famille en France, où nous allâmes rejoindre mon père, expatrié avant nous, porta un coup sévère, aussi bien à notre dialecte quotidien qu'à mon italien de récente acquisition scolaire.

J'avais alors huit ans et demi, et il se trouva que nos parents purent inscrire leurs trois enfants, pour tout l'été, à la colonie de vacances de l'école de Brunoy. Cela voulait dire que, cinq jours par semaine, nous partions en groupe, bien encadrés par nos moniteurs, pour la forêt de Sénart, où nous attendaient des activités collectives diverses : jeux d'équipe, sports, marches, chansons, récits, etc.

À ce régime, mes deux sœurs et moi, au bout de trois mois au terme des vacances, parlions couramment le français (enfin

1. « Allons donc, celui-là c'est un garçon de papier ».

presque!...), avec parfois de curieux malentendus. Par exemple, je me souviens que, quand nous chantions en chœur : « Sur l'air du tra-deri-dera », je comprenais : « Il re d'Italia riderà ».

Nous eûmes vite fait d'importer la pratique du français à la maison, où le dialecte vénéto-véronais fut progressivement détrôné, d'autant plus que mon père, sur ses chantiers, et ma mère, chez les commerçants, avaient bien dû se mettre eux-mêmes à la langue de notre pays d'accueil.

Tandis que notre dialecte maternel déclinait inexorablement – sauf dans les rencontres familiales, au sein de la nombreuse colonie italienne du haut Brunoy –, l'italien aurait dû totalement disparaître de ma mémoire. Eh bien, détrompez-vous : il se maintint paradoxalement, et même y prospéra ; et voici comment.

Dans la maison traînait, depuis toujours, (Dieu sait comment il y était venu !) un roman d'Emilio Salgari, un Véronais, *guarda caso*, intitulé *Le Selve ardenti*. J'ai dû lire et relire une bonne demi-douzaine de fois cette histoire passionnante d'Indiens, pourchassés par les colons américains, qui finissaient exterminés sous les mitrailleuses de l'Armée fédérale, à l'exception de leur chef, une femme du nom de Minaha, qui réussissait à s'échapper avec une poignée de fidèles. Je me souviens encore de la première phrase du roman : « Due colpi di fucile rimbombano lungamente nella prateria ». Le reste, oublié, a dû me marquer tout autant.

Par ailleurs, nous recevions à la maison – gracieusement, pour des raisons de propagande – un petit bulletin fasciste de quatre pages, rédigé et publié à Agen : une des principales capitales régionales de l'émigration italienne en France. Je passais, ça va de soi, sur bon nombre d'informations pratiques ; mais comment résister aux éditoriaux enflammés ou aux articles de fond, exaltant les grandes entreprises victorieuses du Duce. C'est ainsi que je participai moralement, avec quel enthousiasme, à la « Bataille du blé », à la conquête de l'Abyssinie, à la proclamation de l'Empire Italien.

Ah ! L'Abyssinie me valut bien des joies, mais quelques déboires aussi. J'étais alors en cinquième, dans un collège religieux, à Juvisy-sur-Orge. Et quand les nouvelles arrivaient, faisant état de la progression victorieuse de l'armée italienne, mon cœur vibrait d'élans patriotiques, et j'avais envie de chanter :

Faccetta nera,
sarai romana.
La tua bandiera
sarà quella italiana...,

chanson que nous avait apprise notre tante Marcella, l'intellectuelle brunoyenne de la famille : elle avait été maîtresse d'école à la maternelle de notre village.

Mais autour de moi, mes camarades de classe, et davantage encore mes professeurs, ne partageaient pas mes enthousiasmes. Je fus en butte à une sorte de persécution, ou

du moins de quarantaine, et l'insulte usuelle « Va donc, sale macaroni ! » s'agrémenta de perfidies plus raffinées, dans le genre : « Va donc lécher le ... de ton Mussolini ». Le comble fut atteint par un enseignant religieux – je mentionne ici son nom pour le désigner à la vindicte universelle – : l'abbé Roussel, qui, me reprenant à propos de je ne sais quelle sottise, me dit un jour : « Ce n'est pas de votre faute, mon petit, vous êtes italien ». J'espère qu'il grille encore aujourd'hui dans quelque *bolgia* dantesque.

Cet ostracisme eut pour effet de renforcer chez moi la fibre patriotique. Et, quand je quittai mon collège et fus inscrit, grâce à une bourse, au Lycée Louis-le-Grand, j'optai sans hésiter pour l'italien seconde langue, à côté de mon médiocre anglais : la première.

Merci, cher monsieur Garnier, de m'avoir ouvert la voie royale vers la langue et la poésie de Dante, les nouvelles et romans *rusticani* de Verga, les cadences musicales de Pascoli et de D'Annunzio... Je découvrais, avec stupéfaction, ce que je ne soupçonnais nullement : à savoir que l'Italie pouvait se targuer, dans l'histoire de la culture, d'une longue et brillante production littéraire et artistique, et – comble de fierté pour le jeune fils de l'*Italietta umiliata*, que j'étais – que cette production avait jadis influencé, et influence encore largement aujourd'hui, les littératures étrangères, dont la française.

Me revoilà donc de nouveau, à partir de seize ans, bilingue,

cette fois au niveau élevé des études secondaires, puis universitaires. Ce bilinguisme, pédagogique et littéraire, devait me suivre pendant des décennies. Car, quelle autre voie pouvais-je emprunter dans ma vie professionnelle, sinon celle qui me menait à l'enseignement de la langue, puis de la littérature italiennes. Et, quand vint l'heure d'aborder la recherche, je m'efforçai spontanément de travailler, à chaque fois que je le pouvais, sur les deux versants de la chaîne des Alpes¹, me considérant comme un passeur entre mes deux cultures, qui tendaient maintenant à s'égaliser.

Pendant, mon dialecte « gargagnagais » n'avait pas tout à fait lâché prise. Il se rappelait même, de temps à autre, à mon souvenir, en se glissant perfidement, sous forme de bévues, dans mon italien universitaire.

Ainsi, quand, après les résultats du CAPES et de l'Agrégation – j'étais reçu au premier, recalé à la seconde² –, notre bon maître Henri Bedarida me reçut, rue de l'École de Médecine, pour la rituelle « confession », il me dit : « Ce n'est pas mal dans l'ensemble, mais vous avez d'étranges défaillances : pourquoi diable avez-vous traduit, dans le thème : “se boucher les oreilles” par “stuparsi le orecchie” (au lieu de “turarsi”) ». Je n'osai pas lui avouer que, chez nous, on ne connaissait que *stuparse le rece*.

1. Voir, entre autres, mon anthologie d'articles, *Oltralpe et outremonts, Regards croisés entre l'Italie et l'Europe à la Renaissance*, in *Studi francesi*, numéro spécial, Supplément 139, Turin, Rosenberg et Sellier, 2003.

2. Je fus reçu l'année suivante, quand je pus suivre les cours.

Mon patriotisme italien bascula radicalement en 1940, lors de la défaite militaire de la France et du « coup de poignard » que Mussolini « nous » avait planté dans le dos. Adieu dialecte véronais, adieu italien ! Adieu, mère patrie !

Quoi d'étonnant si, à la fin de 1944, je me retrouvai engagé volontaire dans la 1^{ère} Armée française. Parmi mes motivations : certainement celle d'acquérir en profondeur ma « naturalisation » française.

Un dernier épisode linguistique se présenta à moi, quand démobilisé sur place, en Allemagne, fin 1945, je me retrouvai journaliste aux « Nouvelles de France », quotidien de la zone française d'occupation, tout en préparant (à distance) ma licence d'italien. Rédacteur-reporter, j'eus un jour l'idée de me taper à la machine un ordre de mission, et de m'envoyer faire des reportages à Vienne, puis... à Venise : l'Autriche, l'Italie d'après guerre, c'était intéressant, non ? De Venise jusqu'à Vérone, il n'y avait qu'un pas.

C'était la première fois que je remettais le pied sur ma terre natale. (Je passe sur mes émotions !). Mais dans quelle langue allais-je donc parler, après quinze années d'absence, à mes oncles et cousins, que j'avais laissés à Sant'Ambrogio Valpolicella et à Castelnuovo Veronese?... Eux, je les comprenais parfaitement ; mais moi ? Tant qu'il s'agissait d'embrassades et de tapes dans le dos, mes réminiscences dialectales passaient fort bien. Mais comment pouvais-je leur expliquer,

en dialecte, que j'avais été chiffreur de messages secrets dans un service d'état-major, puis rédacteur d'articles, et autres tâches journalistiques. Les mots me manquaient, ou portaient estropiés ; les tournures syntaxiques sortaient difficilement, pas toujours compréhensibles. Il me fallait répéter... Mon langage était devenu étranger ! Quoi de plus navrant que de ne pouvoir communiquer convenablement avec les gens qu'on aime ? On décida, d'un commun accord, de passer à l'italien. L'artifice !... La honte !... Et pourtant.

Mes cousins aussi, par d'autres moyens, avaient été conquis par le parler *in lingua*. La guerre, naturellement, ce grand broyeur de dialectes et promoteur de la langue *nazionale*. Mais, les circonstances locales aussi : l'arrivée de la presse quotidienne, de la radio ; et puis, leurs activités professionnelles : l'une était devenue institutrice, l'autre employé de mairie, un troisième représentant en assurances, etc.

En fin de compte, par nécessité plus que par conviction, nous nous étions rendus, l'un et les autres, aux impératifs de la langue du pays *dove il dolce sì suona*.

Adelin Charles Fiorato

Avant la mode de la mozzarella (et des écrivains italiens)

*Une langue “en avant”,
où l’on ne peut ne pas être...?
(Mirko, d’après Rimbaud)*

Dans l’un de mes plus anciens souvenirs, juste après celui de ma mère étendue et blanche emportant avec elle un cœur incertain de presque-enfant aux prises avec cette chose indisable, dans le soupçon à jamais de la langue, je crois voir un gros homme rouge et blanc, d’excellente santé blanche et rose, dont pourtant j’avais un peu peur, qui lance et reprend et tord comme à l’essorer la pâte élastique d’où, à de différentes étapes de sa trituration, allaient sortir tous les délicieux fromages candides qui nous faisaient défaillir. *Il bonomo* (blanc) de cette époque fabuleuse. C’était en un temps et en un pays où nous vivions tourmentés par une faim sans drame – sans famine – quasiment perpétuelle. Je débusquais des escargots gris, murés pour tenter de survivre à l’été imminent, au fond de creux dans les pierres, de fentes parmi les amas de ruines, sous des souches qui pouvaient cacher bien d’autres habitants, moins comestibles, et les faisais promptement griller au bord de feux qu’allumaient les plus grands, ou les charbonniers dans la forêt voisine (ceux-là, faux ogres barbouillés, me régalaient parfois d’une pincée de

sel) : un délice. Assez vite, *Nonno* avait compris qu'il devrait s'occuper de moi et m'approuvait dans tous les jeux présentant quelque "utilité" et ne dérangeant pas ses propres habitudes. La période heureuse de ma survie, en somme. Il avait trouvé lui-même une place ambiguë dans ce petit monde désert, au delà de l'affection disons reconnaissante, que j'avais pour sa personne, à mi-chemin de l'homme blanc (un géant, à côté de lui) et des hommes noirs toujours vaguement effrayants malgré le don biblique du sel et d'une salutation.

Je suis resté convaincu, aujourd'hui encore, qu'il fallait commencer par là. Qu'il était secondaire de raconter notre "vie", évidemment reconstruite après coup et mise en scène, avec telle anecdote comme la longue périodique recherche d'une pièce d'argent le long du talus qui menait à la petite ferme isolée, cinq ou dix lires anciennes, d'une valeur inestimable à mes yeux, que Nonno avait voulu faire rouler et briller sous la pleine lune de juin, qui sait pourquoi, un soir où il rentrait passablement éméché – son pardonnable péché mignon –, et qui avaient mystérieusement disparu sous les buissons du chemin. Je me demande ce que nous cherchions vraiment, alors. D'ailleurs, j'ai presque tout oublié. Même plus tard, combien de fois m'est-il arrivé de ne pas reconnaître un témoin de nos années de tremblement ultérieures sous le couperet du chômage, alors que lui riait, s'attendrissait de retrouver l'ancien camarade inespéré de joyeuses surprises, le petit

“nouveau” d’une rentrée scolaire. Comme si j’avais traversé des rêves qui ne sont pas les miens.

Il y a donc, dans l’arrière-boutique de ma mémoire, un gros bonhomme rougeaud, les bras nus et habillé d’une blouse immaculée, dans une odeur de laitages qui prend à la gorge... Il me semble, mais l’image est si loin, si mal focalisée, qu’il se superpose à d’autres souvenirs (de fête foraine, ceux-là) où des êtres mal définis, innommés, dont on ne sait jamais s’ils sont en représentation, tirent et relancent et nouent pour l’étendre de nouveau une ferme pâte sucrée élastique, nauséuse, d’où naîtront de multicolores berlingots, immédiatement durcis et un peu moins horriblement sucrés, alors que la pâte laiteuse du fromager-laitier restait plus ou moins tendre, en fonction apparemment du degré de trituration et d’essorage que lui auront infligé les deux bras énormes du travailleur blanc et rouge campé sur ses cuves et cuivres et grosses louches à filtrer. Les résultats de son ahan silencieux, multiples et doux à en pleurer, du plus crémeux, presque liquide encore, au plus fibreux, âpre et essoré, ne sont que variantes d’un unique “formage” dont le concept même, et les paroles pour le dire (elles aussi en variation infinie) manquent totalement dans la nouvelle langue, celle-ci. Et pourtant, par l’odeur au moins, j’ai souvent pensé que cette gravure primitive en moi n’avait pu que faciliter l’entrée dans les contrées du nord où nous emmenait un père tardif, leurs “fruitières” imprégnées

d'un lait plus lourd, d'un petit lait plus aigre et barbare, la dureté franche et sans surprise de l'occident. Et tout de suite, aux lisières, une croûte pisseuse de gel. (Comme disait cet oncle Argentino, qui avait pour cela choisi l'Argentine et qui, une fois, en visite, s'était esclaffé lisant l'enseigne *Che miserie moderne*, l'émigration c'est de n'être jamais sûr de pouvoir se réchauffer le soir.) – Chemiserie moderne ! Lait cru... – Ici, autres mots : tout est plus ou moins “fait”, plus ou moins fort, ou “coulant” ou “puant” – le plus difficile peut-être, cette odeur, pour nous tannés à l'huile d'olive –, avec des noms tous différents ressortissant tous à la catégorie logique, abstraite, essence d'infinis accidents et privée de forme (justement), les *fromages*. Tellement loin du laitage frais, doux, mamellaire pour tout dire, que je connaissais – et qui serait aussitôt déprécié, si j'avais essayé d'en faire état, en tant que “fromage frais”, voire “fromage blanc” tout pareil aux avortons non encore dignes d'étiquette, que l'on met à mûrir et à vieillir ici, nus, bien à l'abri des caves. Littéralement non avenu, comme son nom inexistant (je tentais en silence, avec le sentiment si souvent d'être retombé en *enfance*, un “frolait”, un “lait-mage” naïfs), nul et non avenu. Je m'en détournais apparemment, avec l'ambition folle de parvenir à écrire (vous le voyez) ne serait-ce qu'une page de ces merveilleux textes de dictée, humble matière où j'excellais bientôt, des fois sans les comprendre. La voix rassurante des nombreux bons maîtres, surtout, m'y

guidait – je le dis quand même, en sachant tout le reste, bien sûr, et pourtant. Grande petite école d'alors, publique.

Ainsi, aux signes-sans-référent de la langue nouvelle (beaucoup plus tard j'allais essayer d'en décrire doctement le principe) correspondraient des souvenirs (de référents) sans signe linguistique à tout le moins présentable. L'objet est une rien, pouvait-on dire autrefois, voire une "adorable rien" (la personne aimée par exemple)... plus aujourd'hui sans pédanterie, et c'est un autre dommage, un autre effacement. Qui peut encore se vanter d'avoir touché cette chose ? ou *l'aube d'été* ? Ou la fameuse « *bête* » ?... Aussi étais-je attiré par la surdité de mots impénétrables, chétive pécore, le reversis, soupe aux grimaces, *ce ne laisse pas de surprendre*, ma foi (ou *ma foué*), les invisibles *bettes*, en revanche, limousinant (tout fier, mon père allait le devenir en 1959) : un "faire signe" de loin dont le secret risque de détruire. Mais aussi, un imaginaire inépuisable peut-il se réfugier, grandir et fuguer dans cet indicible de pureté sans fond (sans double fond), ce minuscule pays de laiteux nuages. Ce château en Espagne (les "limousinants", c'est drôle, allaient disparaître peu après : trop tard !)... D'où le plaisir secret, par delà la *vergogne* du parler d'origine – en particulier, bien sûr, pour des origines sans originalité, culturellement et politiquement faibles (absence d'État pour les italophones, jusqu'au milieu des années quatre-vingt du siècle dernier au minimum...), socialement dépréciées

(l'ensemble du monde non chrétien ou presque, et pire encore si non blanc), économiquement négligeables, en principe, si l'on est migrant –, plaisir du domaine privé ou simplement son narcissisme. Il faut dire que l'huile d'olive, en ce temps-là, "sentait mauvais", en tout cas dans nos (vos) campagnes froides, et que la *mozzarella* était un exotisme inconnu, la date du 10 juin une tache. Oui, j'appris l'histoire de France. Je me sentis proche de Jeanne d'Arc et de Toussaint Louverture. Je voulais savoir par cœur au moins dix lettres – dix entrées – du petit Larousse Classique (couverture bleue, édition 1957 avec atlas, je le compulse toujours), travail ingrat. Rarement, d'entrevoir un livre traduit (Campana, Quasimodo ce drôle, Guido Ballo, puis Saba et Ungaretti), il y en avait si peu, me faisait ravalier quelques larmes. Nous n'étions donc pas échappés de la "terre des morts". Pas tout à fait. Et puis, il y a ceci encore. Beaucoup plus tard, *Nonno* avait disparu depuis longtemps (ayant renoncé à chercher depuis notre départ sa grosse pièce brillante de dix lires d'argent), je lus un jour, déjà sur la voie d'une sérieuse scolarisation supérieure à la française : « Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir ». L'homme, on, (om), moi aussi en somme avec mon lait-mage, mes images... Dans ma mémoire, la phrase s'y étant lovée paresseusement à son aise quelque temps, cela me sembla la définition évidente de la poésie, pas la ridicule, quand elle s'accorde miraculeusement aux émotions de tous. J'eus l'impression que je me réveillais d'un

long sommeil, dans une autre langue, connue et inconnue. Une
rien si précieuse, à nouveau “adorable”, et toute à conquérir
très lentement. Qui n’appartiendrait à personne, enfin.

Jean-Charles Vegliante,

10 juin 2007



La langue à l'estomac¹

Ils dorment dispersés dans les pays lointains.
Depuis cent ans
Leur place les attend
Au cœur de la colline.
Avec moi leur race s'éteint

*Ormai dormono in lontani paesi.
Da cent'anni li attende
Il loro posto
Nel cuore della collina.
Con me si estingue quella stirpe*

Je suis née dans le même village que mes parents, que mes grands-parents, mes arrière-grands-parents, peut-être (je ne sais plus), à Perfugas en Sardaigne. Mon père émigra le premier en 1959, d'abord en Corse, clandestinement, puis sur le continent avec un permis de séjour. Une nuit, j'ai rêvé que je traversais un bras de mer sur un radeau de fortune, une coquille de noix en proie aux ondes de la tempête ; de hautes falaises toutes blanches nous surplombent et nous enserrant, on recherche désespérément un point calme où accoster, un point d'attache. Je découvris un jour que mon père faisait régulièrement le même cauchemar. Il rêvait des Bouches de Bonifacio et de sa traversée empreinte d'angoisse, livré au bon vouloir du destin mais sans résignation et bien conscient que ce qui l'avait poussé, malgré lui, à braver les adversités de la nature n'était pas le fait d'un instinct migratoire génétiquement

1. Les citations sont tirées de « la Berline arrêtée dans la nuit » de O.V. de L. Milosz et de la traduction d'Eugenio Montale « *Berlina ferma nella notte* ».

déterminé mais de présupposés économiques d'un capitalisme déjà débridé.

Quelques années plus tard, en 1963-1964, je suis sur un banc du Cours préparatoire de l'école primaire *laïque* de filles Dutasta à Toulon, un stylo Bic jaune à pointe fine à la main. Le miracle de la lecture et de l'écriture en français avait été célébré comme un Avènement. L'adoption contingente – et donc, en un certain sens, forcée – de la langue française devait être en retour promotrice de nouveaux droits à condition que l'on sache les exiger à bon escient, les arracher aux détenteurs de privilèges par une parole « juste » dans tous les sens du terme. Les mythes familiaux n'étaient pas traversés d'icônes ou de figures révolutionnaires françaises mais par les Sacco et Vanzetti, les Rosenberg ou les Gramsci morts pour leurs idéaux universalistes. En conséquence, la patrie de Victor Hugo et de Jaurès (le concept de « patrie » n'avait pas cours chez nous), comme on se complaît à l'appeler aujourd'hui, n'avait aucune consistance ; vierge de clichés ou de préjugés elle était justement grâce à cela prête à être re-connue dans sa hautaine altérité.

Je ne reçus aucune éducation linguistique à proprement parler ; ma langue maternelle, celle que l'on acquiert avant l'âge de raison, était bien celle de *mamma*, un italien bien entretenu que mes parents parlaient avec moi parce qu'ils ne voulaient pas m'apprendre le sarde, *leur* langue d'exclusivité...

ou plutôt d'« exclusion » : sans doute était-il lié à des souffrances trop insupportables qu'ils ne voulaient pas encore partager avec moi. Je les entendais parler entre eux, rire parfois, se disputer aussi et compter en sarde mais cette langue que je comprenais bien charriait des sons rugueux et revêches, d'un autre temps et d'un autre âge, inarticulables dans le langage policé de personnes raffinées : essaye donc de prononcer *sa pudda* (la poule), *sa trudda* (la louche), avec ce « d » mouillé si singulier. Quel meilleur tremplin que la langue italienne pour être acceptés dans une civilisation de bien-être et de progrès, dans un pays comme la France, même si son cartésianisme excessif et sa retenue toute aristocratique glaçaient nos ardeurs méditerranéennes. Du reste, la langue sarde (le *logudorese* en usage dans le nord de l'île) ne servait pas à nommer ces objets d'une culture citadine ni même les concepts de la culture ouvrière que mon père était en train d'acquérir, arrimée qu'elle était au poids ancestral des traditions pastorales.

Nous allons voir la belle chambre de l'enfance : là
La profondeur surnaturelle du silence est la voix des portraits obscurs

*Ora vedrai la stanza dell'infanzia: lì parlano
in silenzio profondo e soprannaturale vecchi ritratti oscuri*

Rien ni personne ne venait mettre en doute ou orienter mes premières élucubrations linguistiques. Je n'ai pas le souvenir de la présence d'un dictionnaire bilingue à portée de main dans les maigres rayonnages où traînaient je crois *Le mie prigioni* de

Silvio Pellico, un recueil de poésies de Carducci, un grand atlas avec des photos couleur de paysages inexplorés et de races inconnues, et même, dans une famille athée depuis déjà deux générations, une bible. À ce moment-là, il n'importait à personne que j'apprenne par une méthode naturelle et spontanée (« auto-générée ») à traduire des *substantifs* telles que « *marciapiede* » par « marchepied », « *macchina* » par « machine » ou « *gatto* » par « gâteau » : personne ne riait, personne ne me contredisait. Quant aux idées abstraites, elles restaient enfouies au tréfonds de nos inconscients, intraduisibles encore aujourd'hui ou bien si, justement, intra-duisibles, intra-dicibles comme ce *grembo* dans le « *viene in grembo !* » de ma mère, qui est si loin de signifier « viens sur mes genoux ». Et puis de loin en loin ce chapelet de proverbes et dictons qui ponctuaient certains actes de la vie courante dont je ne saisisais pas toujours les sens métaphoriques mais qui nous lient encore dans un sourire complice : *chi dorme non piglia pesci* (je n'aimais pas la sardine et ses arêtes), *o mangia la minestra o salta dalla finestra* (nous habitions au quatrième étage), *in quattro e quattr'otto* (quatre et quatre : huit... et après ?). Ces mots et ces phrases nous surprennent parfois aujourd'hui au détour d'une conversation intime. « Entre nous », ils peuvent se manifester : c'est parce qu'ils sont là, même tus, en attendant qu'on veuille bien leur donner vie, les réchauffer à notre corps.

Des lambeaux de mots sur mes lèvres, morts-nés avant

même d'avoir exprimé leur premier souffle, juste une couleur de sons sans voix, qui tarde un peu trop longtemps à prendre forme, que je tente d'arracher au chaos babélien. Ma langue maternelle n'est-elle pas ceci : une langue adamique (faut-il dire « hévaïque » ?) fantasmée, qui aurait dû assouvir *la smania*, *la brama*, une envie incommensurable mais de quoi si ce n'est d'embrasser l'autre *tout* de moi-même. Cette langue-mère, la langue de ma mère était aussi la mère des langues, *la Madre Lingua* définitivement perdue mais jamais oubliée.

J'ai cru que je pouvais apaiser ce mal-être viscéral en m'installant en Italie. Je frissonnais cet automne-là sur les rives de l'Arno où d'autres venaient *sciacquare i panni*. Et, toujours, ce sentiment de dépossession... La langue que j'entendais autour de moi avait une tonalité familière et pourtant singulièrement étrange que je n'arrivais pas à m'approprier. Quand je parle italien, on me dit que j'ai un accent indéfinissable (est-ce le français ou le sarde qui ne différencie pas les consonnes doubles des consonnes simples ?) : ce *tu non sei di qui (?)* me déconcerte par son intention à la fois inquisitrice et frustratrice. D'où croient-ils que je suis ? D'où suis-je ? Les Italiens n'ont pas de racines nationales, ils sont ancrés dans leur terroir (tiens ! un concept qui n'existe pas en italien), leur ville même, comme certains Français des banlieues se disent parfois appartenir à un *quartier*. Ils sont également intimement pétris de leur langue qui est le sicilien, le napolitain ou le toscan, mieux, le florentin

ou le livournais. Je ne suis ni Pisane, ni Toscane. Ni Italienne, ni Sarde. Ni Toulonnaise, ni Française... Constat, interrogation ou déni ? Le constat n'appelle pas de réplique, l'interrogation attend une réponse justificatrice, le déni vous fait taire. Ces mots italiens qui flottaient dans notre maison, qui veillaient, prêts à se dire, avaient certes une histoire, une généalogie mais n'avaient pas vécu en nous ou par nous ; ils restaient des fantômes désincarnés, ils ne s'étaient pas gravés dans notre chair et notre sang, n'avaient pas accompagné nos premiers amours, ne nous avaient pas consolé de nos peines d'adultes. Les mots nous « échappent », dit-on, mais pour aller se loger dans les profondeurs abyssales, comme dans le ventre d'une entité qui n'aurait jamais accouché de ses êtres de paroles. Cette langue immature, infantile était restée indissolublement liée à un passé édénique, un *passato remoto*, un im-parfait du subjectif, coupé de toute énonciation. La langue de mon cœur, *la lingua del cuore* ne sera jamais la langue de mon corps.

Tous les serveurs sont morts.
Moi, j'ai perdu la mémoire.

*Tutti i servitori sono morti
ed io ho perduto la memoria.*

« J'ai un trou de mémoire », « le mot me manque », « *ho un vuoto di memoria* », « *mi manca la parola* »... mais ces aveux mille fois entendus résonnent en moi comme « *ho un buco (nello stomaco)* »... « j'ai un creux », « je me vide » ou « ma mère

me *manque* », c'est pareil. Combien de fois ai-je eu à subir cette sensation ? En français, en italien ? En italien lorsque je suis en France, en français lorsque je suis en Italie ou vice-versa, peu importe, alors même que ma profession exigerait qu'il n'en soit pas ainsi. Je n'ai vécu toujours que dans les béances creusées par les sables mouvants des deux langues qui se sont faites et défaites l'une dans l'autre, l'une par l'autre, qui ont été départies par les hasards de l'Histoire. Ma vocation de linguiste ne m'est-elle pas venue de ce nécessaire travail de « colmatage », toujours recommencé ?

(Dans le rayon de la lanterne elle tourne, tourne avec le vent
Comme dans mes songes d'enfant
La vieille, – vous savez, – la vieille).

*(Nel raggio della lanterna lei gira, gira nel vento
come nei miei sogni di fanciullo,
la vecchia, sapete ?, la vecchia).*

En même temps que j'écris ces lignes, j'entends la valse lyrique de Chostakovitch et, comme dans un vieux film de Fellini, une troupe de bateleurs qui s'éloignent dans une joyeuse cacophonie alors que la fête est finie, depuis longtemps ; la musique détonne, les visages défaits sont marqués par toute une nuit d'excès, et les robes tournent, tournent encore lentement. Ma grand-mère est morte d'une maladie d'Alzheimer. Elle ne se souvenait plus que de chansons qu'elle fredonnait à mi-voix, par bribes parfois, le regard rivé sur la fenêtre, guettant les ombres dans l'allée...

« C'était jadis », « *Tempi lontani* »...

« Nonno, chante-moi *Bella ciao*... encore... » implore
Loriana à son grand-père. Ne restera-t-il de notre langue que
ces obsédantes antiennes ?

Lorella Sini

Bilingue ? Non, triglosse

Outre le français, que j'ai appris en vivant à Nice où je suis né, je dois à mes parents – ma mère, ma tante et mes grands-parents maternels (car j'ai perdu à trois ans mon père, qui était yougoslave) – d'avoir appris à la fois l'italien et le dialecte local de leur petite ville, le *dianese*, une variante du ligure parlé à Diano Marina, province d'Imperia, sur la *Riviera dei Fiori*.

Cela s'est fait d'une façon totalement naturelle, sans autre contrainte que celle qui s'exerce sur un enfant qui, durant les vacances de Noël, de Pâques et les mois d'été (que, jusqu'à mes dix-huit ans, j'ai toujours passés dans la maison familiale), s'il veut parler « au dehors », à d'autres que ses ascendants, est obligé de s'imprégner de l'idiome en vigueur.

En effet, à la maison régnait un régime linguistique dont je n'ai perçu que tard la singularité.

Entre eux, les adultes ne se parlaient qu'en dialecte, exclusivement. Toutefois, ayant émigré dès 1936, ils étaient assez bien intégrés linguistiquement. Aussi, aux trois enfants scolarisés en France que nous étions, je ne me souviens pas qu'ils se soient jamais adressés qu'en un français, certes, très usuel, mais rarement incertain, quoique parfois mêlé de tours et de mots italiens ou dialectaux.

Cette situation a très vite entraîné chez moi une sorte de triglossie, qui perdure à ce jour. Parlant français en toutes autres

occasions (parmi lesquelles, mon métier), j'use du dialecte en famille, avec mon oncle ou la sœur de ce dernier, et pour des emplois purement ludiques ou nostalgiques : plaisanteries, satire ou remémorations du passé (principalement les *filastrocche* que ma grand-mère aimait fredonner, les dictons et autres tours linguistiques typés). Et je parle italien au dehors, que ce soit en Italie ou en France, si je rencontre ou fréquente des Italiens.

Cette langue, je l'ai donc d'abord connue à travers un infime dialecte, l'un des rares à comporter les phonèmes /y/ et /ø/ comme dans les mots français « lune » et « eux », et qui connaît des variantes subtilissimes selon l'endroit, car on le parle aussi quelques kilomètres alentour dans l'arrière-pays, à Diano Castello, Diano San Pietro, Diano Gorleri, Diano Serreta et Diano Calderina. Ce sont d'autres contacts (hors la famille, avec nos amis, le cinéma ou la télévision) qui ont dû, au tout début, me permettre de dissimuler en faisant la part des langues. Ainsi, je me souviens de certaines interférences, comme, lors des commissions, demander à l'épicier, au lieu de *burro*, du *bitiru*, pour rapporter le beurre, ou dire la *stacca* (prononcer *chtacca*) au lieu de la *tasca*, pour désigner ma poche. Toutefois, avec la régularité et la longueur de mes séjours là-bas (près de quatre mois par an), l'imprégnation a très rapidement fait son œuvre, et ma compétence dialectale n'a guère freiné mes progrès en italien. En classe de troisième et de seconde, vers

quatorze ou quinze ans, j'ai résolu d'étudier grammaticalement un idiome que je savais donc, déjà, comprendre, parler, écrire, en le prenant comme seconde langue (je faisais aussi latin et grec, ce qui enrichissait grandement la familiarisation). J'ai quitté l'option pour me consacrer, comme on dit, aux « choses sérieuses », quand je vis que je remportais régulièrement et sans trop d'efforts le Premier Prix d'italien au bout de l'année scolaire (heureuse époque des cérémonies de récompenses !) ; je regrette un peu aujourd'hui cet abandon, car je rencontre toujours quelques difficultés avec l'italien soutenu de la langue littéraire ou philosophique.

Que m'apporte cette connaissance d'une (ou deux) langue(s) « maternelle(s) » si paradoxales – puisque ma mère n'en aura jamais usé avec moi ?

C'est d'abord le merveilleux bonheur de se trouver *a casa* dans deux pays, dont la frontière s'est, dans ma tête, complètement évanouie, au profit, mais pour ma seule géopolitique personnelle, d'un « axe Nice-Diano Marina ».

C'est ensuite le plaisir secret de se sentir un peu « à part », mais avec aussi peu de vanité que de mérite, dans le pays où je vis et travaille. Toutes les enquêtes montrent que les Français, surtout « de souche », sont en général mal versés dans les langues étrangères, et peu enclins à les apprendre. Or, très jeune, j'ai pu l'éprouver : circonstancielle ou sociologique, la pluriglossie m'a valu une très gratifiante ouverture à mes hôtes. Pouvoir se

mettre entre parenthèses et parler à l'autre sa langue ou son dialecte, s'y essayer avec le plus de rigueur possible et jusqu'à presque donner le change – car je rêve toujours que nul ne devine ma « vraie » (?) nationalité, lorsque je parle italien –, cela figure, à mes yeux, toujours, la première des politesses. En même temps qu'une savoureuse expérience de dédoublement, puisque changer de langue, c'est un peu changer d'être (à la limite, point n'est besoin de changer d'air).

Mais en cela, au fond, la vie m'a peut-être simplement donné la chance de pouvoir, en quelque sorte, rendre la pareille à ces admirables voisins, chez qui le français est, au moins encore pour toute la génération de l'après-guerre à laquelle j'appartiens, infiniment plus répandu et pratiqué que ne le fut jamais l'italien de ce côté-ci des Alpes...

Daniel Bilous

Comme un bijou ancien

« Mi riciaï »... on disait ça à la maison quand on avait fait quelque chose de très agréable, comme par exemple quand on venait de manger ou de boire quelque chose de délicieux, ou même quand on apprenait qu'il venait d'arriver quelque chose de très désagréable à votre pire ennemi... « mi riciaï ! » Comment traduire cette expression ?... « je me suis régalée » peut-être... mais ce n'est pas exactement ça. Si on y pense bien, littéralement, ça devrait être : je me suis recréeée. Intéressant ! Quand on fait quelque chose qui nous plaît énormément, on se recrée. On renaît. D'ailleurs cette exclamation était toujours suivie d'un soupir de satisfaction et d'un grand sourire de la part de celui qui la prononçait. Oui, quand on aime, on se recrée. C'est une « récréation ». Bien dire re- et non pas ré. Mais finalement pourquoi pas ? Récréation : on se recrée aussi quand on fait une pause. C'est joli, une cour de « récréation » dans une école. On revit après ! Camus a dit : « Créer, c'est vivre deux fois »... alors, se recréer...?

C'est étrange de parler une langue étrangère. Mais encore plus étrange de parler une langue étrange, qui ne s'écrit pas et qui ne se parle même plus dans le pays d'où elle vient. Voilà : je parle une langue qui a disparu géographiquement parlant, mais encore vivante dans quelques familles exilées en France à la même époque. Depuis une vingtaine d'années en

Calabre, les parents s'adressent à leurs enfants en italien, pour qu'ils travaillent bien à l'école. La langue que m'ont apprise mes parents – le calabrais – est une langue orale, avec une grammaire basique, très simple. On ne conjugue pas les verbes au futur... mais on se comprend. En fait, c'est une langue qui n'a pas vraiment de nom, c'est un dialecte calabrais. En Calabre, il existe plusieurs dialectes très différents. Je ne comprends pas du tout le dialecte de la région de Gioia Tauro, par exemple.

Mes parents viennent de deux villages qui se trouvent au-dessus de Reggio di Calabria. Mon père habitait à Dadora près de Montebello Ionico et ma mère à Sant'Antonio, près de la Motta San Giovanni... minuscules points sur la carte du Sud de l'Italie. Ces deux villages sont aujourd'hui quasiment abandonnés, une ou deux maisons sont encore habitées.

Mes parents sont arrivés dans le Pas-de-Calais en 1950. Leur séjour en France devait durer deux ou trois ans, le temps de gagner un peu d'argent et de revenir au pays. Ils ont emporté dans leurs bagages quelques vêtements, un peu d'huile d'olive et leur langage qu'ils ont continué à parler avec leurs trois enfants nés en Italie puis avec les trois autres nés en France. D'année en année, ils ont reporté leur retour mais à la maison nous avons toujours parlé notre dialecte, tout naturellement pour communiquer entre nous et avec notre famille en Italie pendant les vacances. Nos parents étaient très fiers de nous avoir appris cette langue pour que nous puissions parler à nos

grands-parents. Certains oncles et tantes émigrés eux aussi en France, dans un souci d'intégration et pour que leurs enfants travaillent bien à l'école, parlaient français à la maison. Alors mes cousins et cousines étaient bien penauds quand nous retournions en Italie, de ne rien comprendre et de ne pouvoir communiquer. Plus tard, ma mère – qui avait peut-être eu des doutes à certains moments – fut bien fière de dire : « cela n'a pas empêché mes enfants de bien travailler à l'école... »

Bien que née en France, je suis entrée au cours préparatoire sans savoir parler le français. Ma grande sœur essayait bien de me parler en français pour que je ne sois pas trop perdue, mais c'était totalement artificiel de parler français à la maison... au point d'attraper le fou rire. Encore aujourd'hui, il me serait impensable de m'adresser en français à ma mère, mes tantes et oncles. Par contre, entre cousins et cousines, entre frères et sœurs, on se parle en français. Comment cela s'est fait, je ne sais pas... Ce qui est très drôle, c'est que ce dialecte, au fil des ans a eu des « trous » de vocabulaire qui ont été comblés avec des mots français comme « ordinateur », « mariage », « boulangerie », « champignons », « ça va ? »... J'ai pris conscience de ce phénomène un jour, dans le train, en écoutant parler une famille maghrébine. Ils parlaient dans leur langue et de temps en temps émergeaient des mots français complètement intégrés dans leurs phrases. Je trouvais cela complètement cocasse et ce n'est qu'en m'écoutant parler

une fois rentrée que j'ai pris conscience que nous faisons la même chose.

En fait, je ne sais pas vraiment comment j'ai appris le français. Cela s'est fait à l'école, tout naturellement. Il n'y avait pas d'école maternelle à la Fosse 5, où nous habitions et je regardais partir mes frères et sœurs à l'école avec envie. Un jour, j'ai tellement pleuré que ma mère est allée supplier l'institutrice de me prendre dans sa classe. J'avais cinq ans, elle avait déjà quarante élèves, mais elle a bien voulu me garder. C'est là qu'est née ma grande passion pour l'école et pour la langue française. Depuis ce jour, il y a eu la langue de l'école et la langue de la maison. Le monde de l'école et le monde de la maison. Deux mondes bien séparés, deux mondes qui ne se mélangeaient pas, tant au niveau de la langue, que des coutumes, de la nourriture... J'ai ainsi vécu en même temps en France et en Calabre, car notre éducation fut celle des enfants calabrais de 1950 : la même façon de vivre, les mêmes contraintes que celles qu'avaient connues mes parents avant de partir. Pendant ce temps-là, là-bas les choses évoluaient ; chez nous elles étaient restées figées. Il en a été de même pour le langage. Là-bas, seules les vieilles personnes parlent encore ce dialecte, mais nous, dans notre microcosme importé en 1950, en attente de retour, nous avons conservé une langue figée dans son époque d'importation avec seulement quelques ajouts de vocabulaire quand nous avons besoin de parler d'objets qui

n'existaient pas au village à l'époque, ou par commodité, parce que ça allait plus vite de dire comme ça...

L'été 1999, je suis allée passer des vacances là-bas avec mon petit garçon qui n'avait jamais vu le lieu où étaient nés ses grands-parents. Nous étions à la plage près de Reggio et j'ai parlé à des gens qui se trouvaient là, tout naturellement, dans ma langue maternelle, mais ils ont eu du mal à me comprendre, ils souriaient, me regardaient d'une façon étrange... j'ai répété, ils m'ont demandé d'où je venais. J'ai dit : « De France ! ». Ils ne m'ont pas crue. Je venais d'ailleurs, certes, mais d'un ailleurs qui n'était pas situé dans l'espace mais dans le temps. Je venais du passé. Ils m'ont dit que je parlais le vieux dialecte de la Motta... plus personne ne parle comme ça... Étrange sensation ! Je me suis sentie de nulle part, hors du temps, comme un personnage venu du passé, un personnage de science-fiction... une morte-vivante avec une langue maternelle qui serait comme un bijou ancien, un bijou de famille qu'on se transmet en héritage, qu'on chérit... mais quand on le sort de son écrin... ridicule ! Il est ridicule ! Il n'a plus aucune valeur... on me regarde avec compassion et empathie, comme si on voulait consoler une petite fille déçue avec son bijou qui n'a plus aucune valeur...

Mais je l'adore ce bijou, comme j'adore la langue française, si riche, si élégante, si compliquée. Je m'émerveille toujours lorsque je rencontre des exceptions dans la grammaire ou l'orthographe. Alors que tant de gens en sont agacés, moi je

suis ravie... j'adore les surprises ! J'ai appris la langue française comme un jeu ; tous les mots nouveaux sont des cadeaux ; et c'est un jeu qui dure toujours : il m'arrive souvent de me laisser absorber par toutes les merveilles qu'un dictionnaire veut bien me livrer... savez-vous par exemple ce qu'est une chantepleure ? C'est un entonnoir à long tuyau percé de trous ou un robinet de tonneau ou une fente d'un mur pour l'écoulement des eaux ; synonyme : barbacane... ce genre de découverte me réjouit !

Lorsque j'étais en terminale, mon professeur de philosophie a affirmé lors de l'étude du langage, que les enfants qui ne parlaient pas le français depuis le plus jeune âge étaient forcément en échec scolaire. Je ne lui ai rien dit à mon sujet, mais à part le premier trimestre du CP, je n'ai pas eu l'impression d'être en échec scolaire et j'ai même été plutôt bonne élève en français, en anglais, en allemand. J'adorais apprendre des « langues étrangères ». Mais pour l'allemand, ce qui me motivait surtout c'était la possibilité de communiquer avec la famille de mon oncle qui avait épousé une Allemande ; il était parti vivre là-bas et avait cinq enfants. J'avais très envie de connaître ces cousins et cousines. Après mon premier trimestre d'allemand, en effet je me suis rendue chez lui et c'est ainsi que le contact avec eux s'est établi. Ils sont venus nous voir en France, et il m'est arrivé souvent de devoir traduire les conversations en allemand, en calabrais et en français... je devenais folle à faire circuler les informations, et moi je ne pouvais plus dire ce que

j'avais à dire, je n'étais qu'un instrument à traduire, or j'ai horreur de traduire. La famille s'agrandissant cette situation perdure encore... en ajoutant l'anglais et le polonais.

Nos enfants ont grandi dans cette ambiance polyglotte, internationale, riche d'échanges... et je sens que cela va encore évoluer, car notre plus jeune fils parle de partir travailler au Japon... Quelle langue parlerai-je avec mes petits-enfants si jamais il choisissait une compagne japonaise ?

Maintenant je comprends encore mieux le souci qu'ont eu mes parents de faire en sorte que nous puissions communiquer avec nos grands-parents. Je pèse tout ce que j'aurais manqué : les soirées contes, les anecdotes de l'enfance de mes parents, l'histoire de chacun des oncles et des tantes, le voyage en Amérique du grand-père maternel, la première guerre et la bataille de Verdun du grand-père paternel, qui faisait partie des troupes de soldats italiens envoyées en renfort... tout ce qu'ils m'ont transmis de leur histoire qui est aussi mon histoire...

Rosa Morel



Touche à moi

Je suis né à Marseille de parents siciliens. J'ai vécu dans la Cité Phocéenne comme j'aurais vécu en Sicile. À la maison le langage avait plusieurs facettes. Celui que l'on utilisait entre nous et celui que l'on employait en présence d'étrangers. En effet, s'exporter c'est tout de même emmener avec soi sa culture, son mode de vie et sa façon d'être et de paraître. Chez nous on parlait fort, et surtout on parlait uniquement en sicilien, bien mieux encore, un dialecte très local. Évidemment personne ne nous comprenait, mais c'était là une façon bien à nous de vouloir montrer notre différence en considérant toujours que nous faisions partie d'un clan. Néanmoins, j'étais confronté à une autre culture, celle de notre pays d'accueil. À l'école, j'ai appris à parler correctement le français. Ainsi avant de partir je n'oubliais pas « d'aboutonner » (*abbottonare*) ma « jaque » (*giacca*). À table, on trouvait toujours « la pâte » (*la pasta*) et le « fromage » (*formaggio*). Bien que mes parents continuent à s'exprimer exclusivement dans leur dialecte sicilien, je ne parlais plus qu'en français, naturellement influencé par mon entourage scolaire et mes copains. Ainsi, une nouvelle langue très italianisée régnait chez nous. Le problème est qu'en cours je reproduisais les mêmes erreurs et je ne les comprenais pas, allant jusqu'à contrarier ma maîtresse de primaire qui ne cédait pas face à mon insistance à vouloir participer à un exercice. Je

lui disais « touche à moi maîtresse » (*tocca a me*), elle pensait sûrement que je me moquais d'elle et pourtant ce n'était pas du tout mon intention. Aujourd'hui, avec le recul et conscient des fautes lexicales et grammaticales employées, je me dis qu'il ne m'a pas été toujours facile d'être compris par mes profs. Nombreux sont ceux qui ont souhaité m'orienter vers des apprentissages car, comme me le dit une prof de français, que je remercie d'ailleurs, je n'avais même pas le niveau d'un élève de Quatrième alors que j'étais déjà en Première. Toujours au lycée, j'avais choisi d'étudier l'italien en troisième langue. Quelle déception ! J'étais, pour ainsi dire, le dernier de ma classe. Je croyais parler et écrire en italien, mais je ne m'exprimais qu'en sicilien. Même ma prof d'italien de l'époque ne me comprenait pas. Pour moi, la situation devenait gravissime. Alors il a fallu que je réagisse si je voulais me sortir de ma mixité de langues. C'est à ce moment que j'ai fait abstraction du dialecte qui construisait mes pensées. J'ai appris l'italien et le français, j'ai lu et relu de bons textes qui m'ont aidé à reconstruire ma syntaxe. Ce n'est pas pour autant que je renie la langue qui m'a fait grandir. Mais aujourd'hui, l'employer c'est l'associer à des moments heureux, voire nostalgiques, de mon histoire et de celle de mes parents. C'est pourquoi on pourra encore m'entendre rire, grogner ou me disputer en sicilien.

Serge Mannino

Ma petite histoire...

Je suis fille d'immigrés italiens, sardes plus exactement. Mon père est arrivé en France en juin 1956. Ma mère, mes deux frères de douze et neuf ans et ma sœur de six ans ont suivi en janvier 1957 ; ils sont arrivés dans un tout petit village à une trentaine de kilomètres de Grenoble, sous la neige. En fait, mon père avait demandé Toulon car l'une de ses sœurs s'y était mariée, mais cela n'a pas marché. Le destin a voulu que ce soit moi, la petite dernière née en France, à m'y installer en 2005, c'est drôle !

Donc, moi je suis née à Grenoble en décembre 1959 et j'ai acquis d'office la nationalité française alors que ma famille a dû attendre 1970 pour obtenir la naturalisation. Mon père estimait que la France lui avait donné un travail fixe et permis de nourrir ses enfants, sa vie serait désormais ici. Pour pouvoir devenir française, ma sœur, qui avait vingt ans et qui n'était pas encore majeure à l'époque, a dû changer de prénom car Victoria n'était pas français (et encore moins Vittoria) ; les autorités lui ont proposé Victoire mais elle a préféré Valérie. Quant à moi, étant toute petite, je parlais les deux langues mais principalement l'italien à la maison ; dès que je suis entrée en classe primaire, j'ai eu moi aussi un problème avec mon prénom. En effet, la directrice de l'école a décidé que dorénavant on m'appellerait Yvonne car Ivana n'était pas

français ; mes parents n'ont évidemment pas osé intervenir, leur but étant de s'intégrer complètement. Mais à partir de ce moment-là, et de manière inconsciente, j'ai fait un rejet total de ma langue maternelle ; même en Sardaigne je refusais de dire un seul mot en italien, j'avais honte. Ce n'est que dernièrement que j'ai compris que cette honte venait du fait qu'à l'école on avait rejeté mon prénom qui n'était pas français et que je me devais donc de me comporter en parfaite petite fille française. Pour mon entrée en sixième, à vingt kilomètres de mon village, ma famille m'a conseillé d'imposer mon véritable prénom. Mais le premier jour, en l'épelant, j'ai dit Yvana (vu que je ne l'avais jamais écrit) et je n'ai pas osé le signaler plus tard, de peur du ridicule ; du coup, le Y (qui n'existe pas en italien), s'est retrouvé également sur ma carte d'identité à la place du I d'origine.

En classes de quatrième et troisième j'ai eu d'office italien comme seconde langue étrangère, et bien évidemment, j'excelsais dans cette matière, ce qui m'a redonné confiance. J'ai d'abord commencé par l'écriture en entretenant une correspondance avec une cousine et une amie de Sardaigne, et la parole est revenue par la suite.

Mes parents n'étant pas natifs de la même région, ils ont toujours parlé le « vrai » italien et non leur dialecte respectif. Chaque été, nous passions deux semaines de vacances dans le sud de l'île, près de Cagliari la capitale, dans la famille de ma

mère, où l'on parle le sarde, et ensuite deux autres semaines du côté de mon père à Alghero dans le nord-ouest, où l'on parle l'*algherese*, une sorte de catalan. En effet, cette ville est devenue aragonaise en 1354 puis catalane, d'où mon nom Del Rio. Même si j'y retourne beaucoup moins souvent qu'avant, je comprends encore assez bien ces deux dialectes et la langue de mon père facilite ma compréhension de l'espagnol. J'ai eu une autre grande occasion de pouvoir pratiquer l'italien dès mes dix-huit ans car j'ai travaillé pendant plus de quatre ans à l'agence de voyages Wasteels à Grenoble, spécialisée dans la billetterie à tarifs réduits pour immigrés, et en particulier pour les Italiens qui sont très nombreux dans cette ville.

Autre chance pour moi : mon compagnon est tombé amoureux de l'Italie, de son art, de sa culture (littérature, musique), de sa cuisine... et de sa langue qu'il m'a demandé de lui enseigner ; nous allons donc très souvent en Italie, à la découverte à chaque fois d'une nouvelle région. J'ai aussi donné récemment des cours à l'épouse de mon ancien directeur. Il est donc bien loin le temps de la Primaire, que de chemin parcouru depuis ! Par contre, ce qui est étonnant, c'est que je continue, par habitude, à répondre en français à mes parents qui ont quatre-vingt-cinq ans et qui parlent toujours en italien à la maison.

En tout cas, je peux dire que mes meilleurs souvenirs sont complètement liés à mes vacances en Sardaigne. D'ailleurs,

la prof d'italien nous avait demandé de faire une rédaction sur nos vacances, et moi j'avais tenu à raconter uniquement la partie « voyage » qui me tenait très à cœur car c'était une grande aventure pour mon âge. J'ai eu la meilleure note et mon texte a même été lu à toute la classe ; dommage je ne l'aie pas gardé, je ne pensais vraiment pas qu'il m'aurait été utile si longtemps après. Je vais quand même vous en dire un peu plus long là-dessus. Au début, nous partions tous les six mais petit à petit, je me suis retrouvée seule avec mes parents. Le trajet durait environ trente heures : départ vers sept heures en car ou accompagnés en voiture de Gavet, mon village, à Grenoble, puis train avec changements à Chambéry et Turin (où le train était en bois) avant d'arriver à Gênes pour prendre le bateau (mes parents étaient toujours stressés à l'idée de le rater) ; le voyage maritime se faisait de nuit : douze heures environ. Nous étions installés soit en fauteuils, soit en couchettes (hommes et femmes séparés). Parfois la mer était très agitée, parfois très calme. Tôt le matin, nous arrivions à Porto Torres ; dès que le port était en vue, je ressentais une vive émotion et j'avais l'impression d'être chez moi alors que je ne suis pas née là-bas et que je n'y ai jamais vécu. Ensuite, un très long train attendait les passagers du ferry ; il traversait la Sardaigne complètement aride en cette saison. Nous avons encore un changement à San Gavino pour enfin arriver vers treize heures à Serramanna dans le sud. Évidemment nous étions très chargés, car en plus de

tous nos vêtements pour le mois, nous apportions également du café, du sucre, du chocolat, des cigarettes, des bonbons, des stylos... et nos vêtements « usagés ». L'un de mes oncles (ma mère est l'aînée d'une famille de treize enfants) venait nous chercher à la gare avec son tricycle afin d'embarquer les nombreux bagages, seule ma mère pouvait s'y asseoir ; les autres suivaient à pied à travers le village, nous étions dévisagés par les autochtones. Les retrouvailles étaient très joyeuses et très chaleureuses. Je me souviens des rires de ma mère avec ses sœurs et ma grand-mère qui ne parlait que le sarde (elle était analphabète), sous le figuier dans la cour.

Nous passions ces quinze premiers jours à faire de grands repas familiaux, à rendre visite à des voisins, à manger des *gelati* (hum !), à faire notre promenade en fin de journée sur le *stradone* après la sieste obligatoire. À plusieurs reprises, nous passions la journée à la plage du Poetto à Cagliari. Il s'agissait d'une vraie expédition : nous étions nombreux à prendre le train puis le tramway qui étaient bondés et nous transportions notre déjeuner (pâtes, beignets de courgettes, boulettes de viande, pastèque...) ; ces moments sont vraiment mémorables pour moi et tous les miens. Le jour du départ, cousins, cousines, oncles et tantes nous accompagnaient à la gare. Quand nous entendions la clochette qui annonçait l'arrivée du train, tous les cœurs se serraient et les larmes coulaient. Je pleurais tout le long du voyage (environ quatre heures et trente minutes après



un, voire deux changements) jusqu'à Alghero pour la suite de nos vacances. Ouf encore un peu de répit avant le retour !

Là, tout était différent : il s'agissait d'une grande ville touristique de bord de mer. J'ai le souvenir d'une arrivée alors que j'étais encore enfant : nous avons pris une calèche à la gare pour nous rendre chez la *nonna* ; ce moyen de transport n'existe plus depuis bien longtemps et la *stazione* est plus éloignée, dommage ! Nous logions surtout chez des amis de mes parents qui avaient aussi quatre enfants. Je me souviens qu'en 1972, nous nous sommes retrouvés à quinze personnes à faire du camping dans leur petit appartement ; c'était vraiment sympa ! Donc ici, nous allions tous les jours à la plage, la sieste était aussi obligatoire, ainsi que les visites à la famille paternelle et la promenade sur la fameuse *passeggiata* en bord de mer. Là aussi, le départ était un réel déchirement pour tous, surtout quand le bateau quittait le port. Bref, le retour en France était très douloureux, d'autant plus que la plupart du temps nous retrouvions la grisaille, voire le froid. Il nous restait les 45 tours des tubes de l'été en attendant avec impatience le suivant qui nous ramènerait en Sardaigne.

Malheureusement, aujourd'hui, de nombreux membres des deux côtés de la famille nous ont quittés : grands-parents, oncles, tantes, cousins et même l'un de mes frères, Antoine ; mon père se retrouve seul sur dix enfants. C'est incroyable, mais que ce soit en France ou en Italie, nous gardons tous de

merveilleux souvenirs de cette époque et nous reviendrions volontiers en arrière pour revivre ces moments. Mes parents n'y sont plus retournés depuis onze ans car ils sont trop âgés à présent.

Voilà, ma petite histoire se termine ici, je la dédie à mes chers parents.

Yvana Del Rio

Résonances frioulanes

Mon rapport aux langues est tributaire du contexte familial dans lequel je baignais, mes parents ayant émigré définitivement d'Italie en France peu avant ma naissance. La langue qu'ils m'ont apprise était donc le frioulan dans sa variante carnique, mais je dois ajouter que ma grand-mère paternelle était slovène et que sa sœur institutrice, une fois mutée d'office en Toscane en raison de la réforme Gentile¹, conversait avec nous en un italien toscanisant. Peut-être s'agit-il d'une interprétation d'adulte quelque peu fallacieuse, mais je devais identifier l'italien, à l'époque, à la luminosité céruléenne de la Versilia. D'emblée, le fait de devenir locuteur frioulan ne préjugait pas d'une sensibilisation plurilinguistique et, oserais-je dire, multiculturelle. D'abord le Frioul ancestral, encore havre d'une civilisation sylvo-pastorale, puis la Slovénie faisant partie de la Yougoslavie du maréchal Tito, enfin l'Italie perçue sous un aspect plutôt idyllique de dépaysement balnéaire et sans doute artistique grâce à la splendeur marmoréenne de la *Piazza dei miracoli* de Pise. En fait, je regrette énormément que mon père ne m'ait pas également appris le slovène que je ne connais que par réminiscences, riches de sonorités captivantes, mais dépourvues de syntaxe. J'aurais pu en quelque sorte rendre hommage à son cousin tragiquement disparu en 1945, dont je porte le prénom.

1. Elle visait également à expurger les terres irrédentes des enseignants allophones.

Si j'examine les langues qui présidaient aux échanges intergénérationnels, je dois reconnaître aujourd'hui encore que la situation relevait d'une certaine complexité. Mes parents et mes grands-parents maternels ne s'adressaient à moi qu'en frioulan, sauf ponctuellement devant un interlocuteur étranger, auquel cas, comme par mimétisme, ils adoptaient son idiome, c'est-à-dire le plus souvent le français ou l'italien. Mes référents fondamentaux de l'univers domestique, de l'environnement surtout naturel et des sentiments appartiennent sans ambages à ma langue maternelle, ce qui peut expliquer parfois une certaine tergiversation paradigmatique, lorsque aujourd'hui je dois choisir un vocable français ou italien, car il m'arrive de ressentir une sorte d'insatisfaction, de déphasage autre que purement sémantique. Si je traduis un texte de Giono où apparaissent les occurrences telles que prairie, champ, foin, rocher, ruisseau, immédiatement le substrat frioulan me propose une myriade de termes renvoyant très précisément à la connaissance empirique des fenaisons et des monts de la Carnie. Les équivalents italiens conviendront bien sûr, car en jouant sur l'implémentation et le transfert, ils traduisent à peu près la même chose ; il n'empêche que l'espace d'un instant s'est glissée une interférence qui soit s'éclipse en une nostalgie fugace et inavouable devant un auditoire, soit laisse miroiter une digression qui risquerait d'apparaître comme logorrhéique, impromptue et narcissique.

Ma grand-mère slovène n'avait jamais réussi à parler cursivement le frioulan, si bien qu'elle n'employait presque toujours qu'un italien qu'elle avait commencé à assimiler dès son enfance lors de l'occupation de Caporetto/Kobarid en 1915 et pendant les brefs séjours chez ses cousins de Trieste. Ce qui m'a frappé plus tard, c'était d'abord son registre de langue relativement soutenu pour une simple couturière, peut-être du fait d'une certaine propension bibliophile et polyglotte qu'elle avait héritée de mon arrière-grand-mère germanophone ; par ailleurs, ses calques phonétiques ou prosodiques du slovène qui me font penser spontanément aux émigrés polonais vivant dans les pays néolatins. Je devrais ajouter que des emprunts lexicaux ou des locutions idiomatiques frioulanes et slovènes dont étaient parsemés ses discours rendaient l'italien en quelque sorte dialogique, parce que je ressentais en elle une identité de frontière. Je percevais dans ses mots et son intonation que son adoption de l'italien, à la suite d'événements politiques et personnels, ne tarissait pas son identité plurielle de slovène ayant d'abord grandi, appris à lire et à écrire dans l'empire austro-hongrois, s'étant familiarisée avec l'italien dès la première guerre mondiale au milieu de soldats souvent débonnaires et analphabètes, entre deux *cannoneggiamenti*, enfin projetée au milieu de carniques à l'idiome roman, certes, mais aux voyelles longues parfois étranges pour une slavophone plus encline aux groupes triconsonantiques suivis de diphtongues et du yod.

En présence d'autrui, lorsque je séjourne au Frioul et dans les vallées ladines des Dolomites et dans les Grisons, je dirais que je suis partagé entre d'une part l'adoption de l'italien courant et d'un allemand rudimentaire afin d'établir une communication efficace et de l'autre un plurilinguisme découlant d'une sédimentation mémorielle. Autrement dit, certains termes frioulans que j'ai enfouis en moi depuis mon enfance font irruption pour partager avec mon interlocuteur une relation au monde toute particulière. Une conversation très anodine avec un sculpteur suisse qui semblait devoir durer de simples minutes, se prolongea environ une heure parce qu'après nous être entretenus de questions pratiques en allemand, mon allusion à mes origines déclencha un dialogue romancho-frioulan, pétri de complicité, où étaient scandées des paroles en quelque sorte surdéterminées qui renvoyaient à des notions ou à des objets pour lesquels nous ressentions comme un écho très lointain, une fascination intemporelle : *sorêli, biel, vias, ciaspes*. Question de Weltanschauung qui inhibe l'acquiescement à une transposition réductrice, comme lorsque je prononce, en m'imprégnant du panorama sublime qui s'épanouit devant mes yeux, le vocable ladin *enrosadira*. Moment ineffable et mystique où je me sens subjugué par l'extraordinaire chromatisme crépusculaire des Dolomites.

L'innocence idyllique du monde de l'enfance, la croyance béate en une concorde qui rassemblerait ciel et terre, parents

et grands-parents, voisins et villageois lors de retrouvailles animées. Telle serait ma première réminiscence enfouie au tréfonds de ma mémoire, lorsque j'essaie d'évoquer le sentiment qui est associé à ma langue maternelle. Une succession de découvertes primordiales où chaque mot voire chaque phonème assimilé est intimement lié à la découverte, à la préhension, à la stupéfaction bouleversante face à la majesté de l'univers, recelant des trésors inouïs même dans le moindre détail. La verbalisation comme fondement de l'ontologie, car désigner leurs composantes du monde environnant signifie prendre conscience de leur existence et de mon être. Rétrospectivement, l'appartement vétuste et exigu de Suresnes, les vicissitudes voire les tribulations qu'endurèrent mes parents pour aménager un certain confort étaient sublimées par notre langue frioulane qui établissait une relation intense entre notre microcosme allophone et notre berceau ancestral que nous retrouvions en été. Le parc des propriétaires Khan que je parcourus par la suite, c'était en quelque sorte la réplique en miniature des vastes dénivellations sylvestres jouxtant la ferme de mes grands-parents, mais aussi le prélude à un cheminement intérieur, à une introspection. *In-fans*, l'être qui ne profère pas encore, qui ne fabule pas, car il entretient un lien viscéral, tellurique avec la terre, en enregistrant les mots qui lui permettent d'exister dans ce monde. Peut-être s'agit-il en partie de l'*Ursprache*, du *non parlable* qu'évoque Claudio Magris¹ ?

1. Claudio Magris, *Microcosmi*, Milan, Garzanti, 1997-2001.

Par delà la prime enfance, ma langue maternelle est inexorablement associée à la contemplation émerveillée de la nature qui suscitait en moi un sentiment poignant d'admiration quasi mystique, de vénération devant une telle beauté ineffable propice à une prière de louanges. Sans doute un élément de mythe personnel baignant dans le merveilleux. Mais à cela s'ajouterait également la perception encore labile d'une quête métaphysique.

À cet égard, la dernière ascension en montagne avec mon grand-père représente un moment mémorable, abstraction faite de la nostalgie envers une personne chère qui a disparu. Le frioulan carnique de mon grand-père, c'était un réceptacle linguistique et culturel, l'instrument d'une appréhension à la fois synchronique et diachronique de sa terre natale nuançant mon approche quelque peu arcadienne, sans pour autant provoquer une spoliation, la chute d'une fascination. *Viodistu chel cuel ?* À travers son pas mesuré et inlassable de montagnard, lors des pauses, se faisait jour tout un concentré d'histoire. Tel rocher témoignait de l'étape de la transhumance en faisant revivre des dialogues, des impressions et des émois de personnes jadis connues : *samponc'*, *bovalamens*. D'un côté, je me délectais de cette profusion d'anecdotes qui donnaient comme un sens à cette nature que quelques années plus tôt je préférais désanthropisée. Le flamboiement magique des cimes des Dolomites se revêtait d'une dimension encore

plus fascinante, car j'éprouvais alors le lien ténu mais réel entre toutes les générations auxquelles avait été prodigué ce spectacle, comme si nous étions en symbiose avec ces *glasinâs*, *sengles*, *cres*, *gâis* et *gravons*. Ces lieux qui ont structuré ma perception du réel constituent des chronotopes où se sont stratifiés des éléments significatifs de l'acculturation. Tel passage de Dante, Pétrarque, Manzoni ou Giono était intégré et surtout savouré grâce au tropisme d'un lieu mythique. La littérature italienne et française me permettait par là même de dépasser une circularité particulière pour envisager grâce à une autre langue une réinterprétation du réel.

Gotes di rosade, *rôes di Navolis*, autant de lexies fort banales si elle n'étaient traduites que dans une optique exclusivement référentielle. Pourtant, elles recèlent encore en ce jour une mélodie enfouie aux accents de mélopée, à l'unisson du scintillement magique de la végétation luxuriante et de la silhouette d'une forêt d'épicéas dont le vert sombre se détachait d'une part sur la *grave* du *Tuement* et de l'autre sur les à-pics vertigineux de la chaîne conduisant au *Clap savon*. Les eaux libres et jaillissantes si suaves au toucher dont le murmure lointain résonnait encore plus distinctement après le crépuscule, alors que le clignement étoilé de la voûte céleste contribuait à susciter une impression synesthésique d'une ravissante beauté. Ingénuité du mythe, régression infantile et égocentrique sans doute, mais que n'ai-je le privilège de

retrouver un bonheur simple et viscéral en proférant ces paroles en frioulan, quand je ne peux me résoudre à admettre les avatars du progrès ? Plus tard, l'ode à l'eau qui coule, je l'ai retrouvée magnifiquement exprimée dans le *Cantico di frate sole*. L'italien *incipiente* de saint François s'est sans doute greffé sur mon frioulan pour conférer une dimension transcendante à la vision quelque peu panthéiste de mon enfance. Tout se passe comme si lors de mes monologues intérieurs se stratifient deux voix orchestrant chacune une relation toute particulière au monde laquelle, à considérer les bouleversements qu'ont apportés les derniers lustres, pourrait être battue en brèche.

Les eaux assimilées à une ressource à exploiter, à un potentiel économique, les montagnes devenues elles aussi un territoire à dominer, à rentabiliser, à réifier, inexorablement. Pour moi, l'italien est associé depuis mon enfance à une image de villes éblouissantes et de personnes étrangères ou périphériques. Je pense par exemple au regard que portaient mes amis slovènes sur un pays qui, en, dépit des exactions du fascisme, conservait d'immenses vertus. Une façon privilégiée aussi de percevoir un italien polyphonique, désinvesti de la charge traumatisante qu'il avait pu induire, grâce à des récits humoristiques et grâce aussi à une permanence de l'entre-langue : *prosim, nasvidenje, come sarebbe a dire, eh ninin*. En outre, le Frioulan est historiquement un migrant si bien que la narration des vicissitudes liées à l'émigration était indissociable

d'un rapport de brassage linguistique et d'ouverture, même labile, sur d'autres mentalités et d'autres rapports culturels, économiques et sociaux. Autrement dit, parler le frioulan n'était pas synonyme d'autarcie voire d'ostracisme culturel. Par les confidences des membres de ma famille, d'*emigrans*, se faisait jour une confrontation à l'envergure cosmopolite. L'expérience de l'émigration se teintait des couleurs de l'épopée et acquérait une portée hétéroglossique, car des récits enchâssés en français, en espagnol, en allemand ou en russe se greffaient sur la trame en frioulan. Ainsi, je revivais la confrontation de mon grand-père avec le milieu ouvrier français en Seine-et-Marne dans les années 1930, les relations de mon père avec des maçons italiens issus de maintes régions de la Péninsule, ainsi que les revendications face à l'exploitation patronale, la longue traversée de ma grand-tante en 1947 de Gênes à Buenos Aires et son installation, comme *gringa campesina*, au pied des Andes, le retour au pays de *Vigi*, ancien charpentier de la Transsibérienne, encore imprégné des effluves de la taïga et du panorama grandiose du lac Baïkal.

Quelle langue adopter avec les générations issues de l'émigration ? À quelle nature linguistique appartient le lien intragénérationnel ? Il n'existe pas de réponse univoque tant les situations linguistiques et l'horizon d'attente des interlocuteurs diffèrent voire divergent. D'abord, je vois évoluer quelques francophiles indéfectibles qui ne sont là que pour se prêter au

rite du retour au pays de leurs (grands) parents et demeurent plutôt en vase clos, y compris lorsqu'ils essaient à travers les rues villageoises. Si je les apostrophe en italien ou en frioulan, ils font mine de ne pas comprendre. Heureusement, avec la majeure partie des *reduci*, j'ai le loisir d'employer une langue hybride franco-frioulane modulée d'après le sujet abordé. En gros, le discours rationnel, professionnel en français, mais les anecdotes et les souvenirs en frioulan. Une conversation où peuvent s'intercaler tout de même des mots et des phrases en italien notamment pour évoquer les événements sportifs.

Quant à l'utilité de transmettre le frioulan et l'italien en tant que système de valeurs familiales, culturelles et spirituelles, j'en suis intimement persuadé, même si la différenciation sociologique entre les générations et leur localisation centrifuge forment des entraves indéniables. Suis-je crédible face à la communication intersubjective immédiate, aux *media pervasivi*, à l'ubiquité contemporaine d'une présence désincarnée qui se mue en absence à soi et à autrui, aux regards qui ne voient pas ou qui glissent subrepticement pour se réfugier dans le virtuel ? N'est-ce pas là un combat d'arrière-garde, une chimère totalement déplacée eu égard aux enjeux planétaires, une régression imposée à mes enfants qui pourraient aspirer à se fondre dans la masse ? Il n'en demeure pas moins que je persiste à croire qu'avec l'amnésie de la langue disparaîtrait inéluctablement la connaissance de l'histoire familiale et locale,

ainsi que la capacité de se situer, de se repérer dans l'espace-temps. Ne plus savoir désigner les toponymes, du moins en milieu rural ou alpestre, c'est également saper les postulats transcendants, le *topos* qui conduit à considérer sa propre finitude tout en ouvrant sur un infini qui ne saurait résider dans une technologie qui tendrait à conjuguer anthropocentrisme et déshumanisation.

Les nouvelles générations s'insurgeront peut-être un jour d'être confondues avec des vieux qui, loin de représenter les dépositaires vénérables de leur humbles origines, leur rappelleront trop l'ignominie de ne pas correspondre totalement à l'image consumériste pleine de vacuité et de condescendance qu'ils pourraient avoir introjectée. Ce sentiment d'être déphasé relève, soit, d'une idiosyncrasie, pourtant je me reconnais dans ces lignes de Gesualdo Bufalino : *Febbre del consumo, la chiamano, ma meriterebbe un nome più empio. Peste unta ad ogni cantone da manifesti, giornali, insegne, scritte ruvide come pugni. Peste che esala dai video, dagli audio, venticinque ore ogni giorno ; e ci comanda, pena lo scandalo, di correre, di gridare, di vegliare, di ardere*¹. Si l'univers naturel est ravalé à un territoire à réifier, si ses composantes deviennent fongibles, nous assistons à une mutation anthropologique majeure qui transforme la langue hégémonique en un instrument purement pragmatique et utilitaire. Dès lors, le monolinguisme s'apparente à la pensée unique, à l'absence de connaissance véritable du monde et

1 Gesualdo Bufalino, *Museo d'ombre*, Palerme, Sellerio, 1982, p. 19.

de soi. Il faut au contraire offrir un enracinement salubre à sa progéniture, parce que ce n'est qu'en approfondissant la recherche de son identité à travers le patrimoine de ses ancêtres, qu'elle accèdera à l'altérité du monde contemporain. Tout ne peut être résorbé par l'immédiateté, par l'acceptation délétère d'un statut de consommateur hédoniste. Parler plusieurs langues, surtout si elles reflètent les pérégrinations familiales, signifie garder à l'esprit une certaine conscience de l'humilité et un respect pour autrui quelles que soient sa condition matérielle contingente et son origine géographique, car ton arrière-grand-père percevait la gratuité du don de soi jusqu'au sacrifice de sa vie, car tes grands-parents, après une dure matinée de labeur, savaient égayer une maïsonnée en apprêtant une polenta fumante et un délicieux civet de lapin ou une omelette aux cèpes, cueillis au point du jour, dans des sous-bois odoriférants, car tu es un descendant de migrants. La pause méridienne était aussi l'occasion d'une évocation de l'histoire locale, d'une transmission de faits et gestes à l'abri de toute cacophonie. Cette langue frioulane correspondait donc parfois à des moments privilégiés, ne relevant pas d'une convivialité factice, mais d'une disposition sereine et enjouée de l'esprit, comme pouvaient en témoigner les chants de registre élégiaque, commémoratif et protestataire : *se biel cascel a Udin, su la plui alte cime, La nave Sirio, Addio Lugano bella*. Certes, au quotidien, les enfants issus des familles italiennes, sont soumis

de nos jours à une déperdition du cheminement terrestre et du contact avec la faune et la flore sauvages, en raison de notre mobilité motorisée qui avale les distances tout en annihilant le temps nécessaire à la méditation. Mais, précisément, moduler le français, l'italien, le frioulan voire l'allemand et le slovène d'après les personnes chères et ce qu'elles symbolisent enrichit mutuellement ces langues et affine les processus cognitifs.

Je conclurai par un embrasement lyrique, comme si j'avais impérieusement besoin de la poésie en frioulan pour exprimer en quelques vers une profusion de sens.

Ta las mons çargneles
Al é distirât il gno país
Norbies las sôs taveies
Par vons e aves, sanes radîs

Discòls ta la sòls, struçâ'l
Zei par mateâ, nulî flòrs,
Cun vòli curiôs, davur il sor âl,
Spiâ avoles di colôrs

Zi'n Zauf pa las fursieles,
Plens di snait, passons
Lizêrs sul mulisit, in Fantigneles
Laips di âghe glassade sot i gravons

Glâsines, mûes, frâes
Savôrs sapulîs donge ruvîs,
Mandi salotes, biades plâes
Scrafeades da pacares tal fundîs

A spars ta la vile
Cun machines ingartiade,
Cui ca s'inacuars di une sisile
E di dalbides tune çase disbatiade ?

*Fra i monti carnici
È adagiato il mio paese
Ubertose le sue praterie
Per gli avi, sane radici*

*Scalzo nell'andana, ribaltare
La gerla per trastullo, annusare fiori,
Con occhio curioso, dietro pannocchie
Mirare guizzi di colori*

*Salire in Zauf per le forcelle,
Pieni di estro, passi
Felpati sulle foglie, in Fantigneles
Vasche di acqua algida sotto i canaloni*

*Mirtilli, lamponi, fragole
Sapori sepolti presso burroni,
Addio acque zampillanti, misere piaghe,
Spiaccicate da ruspe divoratrici*

*A spasso per il paese
Di macchine ingarbugliato
Chi si accorge di una rondine
E di zoccoli in una casa sbattezzata ?*

Scûr e peis tal cûr pens,
Beif businâ dal Tuement,
Sîl limpit e sîmes lusens
Impeades di amôr ardent

Fantat, ten a mens,
Sbrissant viars Vinêsie
Onore in San Laurens
Il fornese e la tô glêsie.

*Buio e peso nel cuore pregno,
Bevi sussurro del Tagliamento,
Cielo limpido e cime lucenti
Accese di amore ardente*

*Ragazzo tieni a mente
Dileguandoti verso Venezia
Onora in San Lorenzo
Il fornese e la tua chiesa.*

Jean-Igor Ghidina

Le *ç* et le *g* frioulans correspondent phonétiquement au son des graphèmes italiens *ci* et *gi*. Le -s est souvent chuinté.

J'ai dix ans

J'ai dix ans. J'ai douze ans. On va chez ma tante – la sœur de ma mère. On s'y rend tous les dimanches. Pour le café. Mon oncle est maçon. On se rend en bus dans la maison jamais achevée qu'il est en train de se construire : il faut aussi beaucoup de ce temps qui dure à l'enfant que je suis et un peu de « nautamine » pour faire le voyage dominical qui a la figure d'une équipée : paquetage vivres médicaments *pour le cas où* vérifier qu'on a bien les tickets afin d'embarquer dans les deux cars qui nous conduiront du nord de Toulon vers la gare puis de la gare jusqu'au Bruscatel quelques dizaines de kilomètres et presque un quart de journée plus loin qui séparent l'appartement familial qu'on loue de la solide propriété. Je pense à l'histoire des trois petits cochons j'ai le sentiment qu'on a la hutte de paille celle sur laquelle le loup va souffler que malgré tout notre bagage on n'est pas prévoyants on est inquiets on est toujours inquiets on songe en quittant le domicile qu'il faudra bien veiller sur le cadran doré de la montre paternelle afin de ne pas rater l'heure du retour. On s'y reporte souvent. Le dimanche il y a l'heure de la messe et les horaires du car qu'on consulte à la station, on vérifie qu'on a bien lu puis encore parce qu'on peut s'être trompé d'une ligne ou avoir confondu celle des trajets hebdomadaires réguliers et celle pourtant d'une autre couleur

bleue des dimanches à moins qu'aujourd'hui ne soit férié « le pire » étant « toujours certain ». Le bus nous laisse au pied de la colline on gravit la première pente on descend la seconde on arrive. On s'embrasse avant de gagner le garage dont le sol est encore en terre battue et dans lequel mes oncle et tante habitent car il y a forcément d'infinies finitions à fourbir et qu'il ne faut pas salir le carrelage qui ressemble à une charcuterie vitrifiée pâté ou mortadelle emprisonnés dans une éternité incassable car mon oncle construit « solide » et que ce solide comme le malheur n'a pas de fin. Il y a là dans la cuisine où l'on vit d'autres Italiens d'autres immigrés qui nous ont devancés après une épopée plus ou moins semblable à la nôtre et qu'on peut comparer c'est une entrée en matière invariable et qui donne le ton. On parle un drôle d'italien c'est un patois du Nord qui loin du chant sans cesse hésite guttural entre raucité et férocité et larmes car cette vie est féroce qui leur a donné une fille unique infirme sourde et muette. C'est comme si l'italien qu'on parle là trouvait sa parenté avec cette cousine qui ne peut que pousser des cris de ne pas nous entendre mieux que je n'entends moi-même cette langue ni ces propos dont je comprends cependant qu'ils relatent, ponctués par les *dio cane*, les *porca miseria* et les *manage sante niente* de mon oncle, la catastrophe qui nous cheville à la vie les glissements de terrain au village la maison familiale effondrée le grand-père qui a perdu la raison ou la jeune cancéreuse qui sert de cobaye dans l'hôpital hostile.

Il y a là une dame qui vient du Brûlat ses yeux sont toujours bordés par un liseré rouge-violet dont j'observe l'accord qu'il forme avec le nom du village dont elle arrive comme ses yeux tous les dimanches humides pour ne jamais éteindre l'incendie de ce nom et les apocalypses diverses minimales et durables et toujours en bonne santé qu'il transporte.

Alain Andreucci



Entre deux voix

Le silence du père...

Lorsque le téléphone sonnait à la maison, c'était toute une histoire ! Cette sonnerie était la bête noire de mon père. Elle lui disait : « tu n'es pas d'ici, tu ne sais pas parler ». Heureusement (ou malheureusement...) pour lui, il y avait toujours quelqu'un pour répondre à sa place : ma mère, mes frères ou moi...

Il dirigeait une petite entreprise de maçonnerie et *tutto andava a gonfie vele* ! C'était dans les années soixante-dix, période faste du bâtiment, ce qui n'avait pas échappé aux émigrés italiens comme lui.

Les clients étaient nombreux – situation inédite pour lui qui fera sa fierté – et *sto maledetto telefono* qui n'arrêtait pas de sonner, le ramenant sans cesse à sa frustration : communiquer physiquement n'était déjà pas une mince affaire, alors par téléphone, cela lui semblait insurmontable ! L'angoisse de ne pas comprendre ou de ne pas être compris par le client au bout du fil supplantait même, pendant un instant, celle du manque de travail.

Mais cela allait aussi beaucoup plus loin... À chaque situation le mettant en position de devoir s'exprimer en français (pour tous ses chantiers, les contacts professionnels étaient incontournables), il était en proie à une angoisse qui nous

échappait et qui se manifestait par son enfermement dans un mutisme qui accentuait – à son tour – notre incompréhension mutuelle. Nous ne savions pratiquement rien de son passé, de son enfance difficile... Ce n'est que bien plus tard, suite à une grave maladie, qu'il a commencé à se livrer, à nous confier de petits épisodes de sa vie. Ils faisaient partie de lui et nous l'ignorions, il les a occultés si longtemps... Peut-être était-ce sa façon à lui de nous préserver, de se préserver aussi lui-même d'un passé qu'il trouvait honteux... « Les jours où y avait d'la nourriture, mes dix frères et sœurs mangeaient tous dans la même gamelle. Moi, j'avais pas alors ma mère me servait dans un plat rien que pour moi. Elle était gentille ma mère... » Ou encore : « On dormait à quatre *testa-piedi* dans l'même lit, et quand on mangeait la *pasta*, c'était la fête ». Malgré l'extrême pauvreté dans laquelle il a vécu avant son arrivée en France, c'est toujours avec une grande nostalgie qu'il évoque son passé. Mon père est né à Serracapriola (Pouilles) en 1929 dans une famille de cultivateurs, il était le deuxième de onze enfants. Pour fuir un quotidien de misère, il est venu rejoindre deux de ses frères déjà installés à Nevers, dans la Nièvre en 1962.

Ainsi mon père parlait peu avec les gens et guère plus avec nous. Et ma mère, une Nivernaise pure souche, lui servait d'intermédiaire, elle était son interprète, sa traductrice. Par la force des choses, elle avait assimilé des rudiments d'italien, à la fois actrice et spectatrice de l'incapacité de son propre

mari à s'exprimer clairement. Il se reposait beaucoup sur elle, économisant les efforts à fournir, pour d'improbables échanges, pour une improbable intégration. Lorsqu'il communiquait à la maison, c'était essentiellement pendant les repas de famille, les rares jours où il n'avait pas de soucis professionnels particuliers. Nous aimions entendre son accent italien (il prononçait les u [ou], certains sons nasaux comme *ain* ou *on* [èn] ou [one]...), cette façon qu'il avait de faire des phrases mixtes en français, en italien et en dialecte. Il avait même un registre lexical bien à lui, mélange idiomatique de ces trois langues que nous comprenions par habitude et qui nous faisait beaucoup rire : « la bistec » (le bifteck), « les chevaux » (les cheveux), « oune couillère » (une cuillère), « oune bouquèr » (un verre), le « pène » (le pain), « sbarquer » (débarquer), « déhors » (dehors)... Des mots comme « lasque » (est-ce-que) et « per dire » étaient récurrents. Nous prenions un malin plaisir à le taquiner sur ce vocabulaire un peu étrange qu'il nous plaisait aussi de réemployer entre nous pour rigoler. Cela devenait le lien qui nous permettait de consolider nos rapports avec lui. Pendant ces moments privilégiés, il n'était plus cet homme dur et froid que l'on croisait tous les matins sans échanger un mot et qui ne manifestait jamais ses sentiments. Mais cette schizophrénie – il nous apparaissait tantôt comme un étranger (dans tous les sens du terme), tantôt comme un père exotique et drôle – était quelque peu déstabilisante pour nous, ses enfants. Son mal-

être, son insécurité étaient communicatifs et ses nombreux non-dits provoquaient des malentendus, quels que soient ses interlocuteurs. Il était perdu, désarmé, l'obligation quotidienne de communiquer en français le mettait dans une position de faiblesse. Il était en terrain hostile et sa confusion – bien qu'abstraite – était perceptible pour nous, ses enfants. Tant que cette langue de l'intime restait dans le cercle familial, nous la trouvions touchante, mais dès lors qu'elle se manifestait dans ses contacts avec l'extérieur, cela nous mettait tous dans l'embarras. La honte n'était jamais bien loin... Heureusement, instinctivement nous avons le réflexe de l'aider à surmonter cet obstacle dans la mesure de nos moyens : nous parlions souvent à sa place mais il ne nous disait jamais ce qu'il en pensait.

... la voix de la mer

Ce qui a été déterminant pour moi et qui a réhabilité l'image que nous avions de mon père, c'est que la situation s'inversait tous les ans à la même époque, début août. L'arrivée des vacances avait un parfum de douceur et de légèreté. C'était une période propice au bonheur pour nous tous, mais surtout pour mon père. Le départ annuel en Italie pendant quatre semaines à Gabicce Mare, petite station balnéaire au bord de l'Adriatique, le plaçait enfin en terrain conquis ! Nous partions en voiture

très tôt le matin et le voyage nous semblait interminable jusqu'à la frontière du Mont Blanc. Mais là, chaque année, nous étions toujours aussi fascinés et excités par le changement qui s'opérait : les paysages, la langue, la nourriture, le climat, les odeurs, tout était différent. Nous adorions ça. Mon père était aux commandes, nos destins étaient provisoirement entre ses mains.

Nous nous arrêtions toujours quelques jours chez mes grands-parents à Modène, bien sûr ils ne parlaient pas français et c'est là que les difficultés commençaient pour nous... L'appartement n'était pas très grand, mais il était rempli d'icônes religieuses. Nous n'étions pas habitués à tant de dévotion, mon père, avec son mutisme habituel, ne nous avait pas transmis le goût des choses spirituelles. Là, il y avait des christes partout : photos, posters, croix et boîtes à musique que nous nous amusions à remonter, provoquant la colère de notre grand-mère... Il fallait se plier aux règles de la maison : lever tôt, sieste l'après-midi, messe à la télé le dimanche matin ! Mon grand-père parlait peu et nous observait immobile dans son fauteuil tandis que ma grand-mère s'exprimait beaucoup dans son dialecte *serrano* : pour nous décrire les plats qu'elle nous cuisinait « stracchioddi cu li rapi » (*orecchiette* aux pousses de navet), « muliniem ricchine » (aubergines farcies), où lorsqu'elle nous grondait « Ci stà fasc ? » (Qu'est-ce que tu fais ?) et s'adressait à mon père lorsque l'un de nous refusait de

faire la sieste « Ce credève chè jève a France ? » (Il se croyait en France ?). Ma tante Enza nous rendait aussi souvent visite, elle m'appelait Giulietta (?) et s'amusait à soulever ma jupe tout en me disant « Sei béll' sicch' sicch' » (Tu es très maigre). Au début je ne comprenais pas et je trouvais ça très vexant mais mon père me rassurait en m'expliquant que c'était pour rigoler. Dans ces moments-là il devenait notre traducteur et notre avocat, nous étions admiratifs. Il n'était plus le même : heureux parmi les siens et ça s'entendait ; il pouvait enfin dialoguer dans sa langue maternelle, celle qui lui était « interdite » pendant le reste de l'année.

Après avoir fait quelques provisions, nous partions à Gabicce où nous nous installions dans l'appartement qu'il louait au bord de la mer, là où résidaient aussi trois de ses frères et sœurs. Nos journées étaient rythmées par les baignades et les promenades... Partout on entendait cette langue – celle de mon père – qui nous était étrangère (il ne nous l'avait jamais apprise et nous passions beaucoup plus de temps avec notre mère). Les rôles étaient inversés, à notre tour d'être perdus, d'être confrontés à la peur de l'inconnu. Heureusement mon père s'occupait de tout : la location de nos chaises longues, les courses, les loisirs... Des jeunes de notre âge venaient parfois nous parler et le plus dégourdi de mes frères leur répondait toujours « *Non capisco l'italiano, sono francese* », quelle que soit la question posée... Cela avait pour effet d'engager la

conversation et de faire connaissance. À mesure que le temps passait, nos langues se déliaient, car c'était la langue des vacances, celle qui n'avait d'autre implication que de nouer de brefs liens d'amitiés (« Ciao, come ti chiami ? », « Quanti anni hai ? », « Di dove sei ? » : trois questions que l'on connaissait par coeur et dont on ne comprenait pas souvent les réponses...) ou d'acheter des glaces au Napolitain qui allait et venait sur la plage en criant « bomboloni, gelati, canditi » et que l'on s'amusait à imiter à chacun de ses passages. Les enjeux étaient bien différents de ceux auxquels était confronté mon père en France ! Par mimétisme et de par notre âge, il était plus facile de communiquer.

Le soir, la *passeggiata* était incontournable. Nous avions l'habitude de nous arrêter prendre un verre ou manger un morceau à *La grotta* où le patron nous accueillait, mon père s'en souvient encore et pour cause, en disant à son employée « Guarda i francesi, mangiano bene qua » (Regarde les Français, ils mangent bien ici). Il sentait qu'il commençait à devenir un étranger dans son propre pays, aux yeux des siens.

Cela allait d'ailleurs se confirmer au fil des ans, son aisance faisant place peu à peu à la même confusion qui l'isolait des Français. Sa langue maternelle lui échappait, il cherchait ses mots et des mots en français lui "échappaient". Il formulait des phrases mixtes : « Bon allez, *ci vediamo* ! », et les « oui » remplaçaient les « sì ». Il ne se sentait plus tout à fait italien et

encore moins français. Notre retour en France était toujours difficile et la nostalgie pour ce pays et pour sa langue si belle – que j’avais fini par m’approprier – nous gagnait toujours, mais sans doute moins que mon père qui, même s’il cultivait l’art de la dissimulation, n’en souffrait pas moins.

Aujourd’hui, mes frères parlent très peu la langue : un seul va en Italie assez régulièrement et connaît les expressions courantes, il est même très fier de ses origines. Les deux autres ne le parlent ni le comprennent ; ils n’y sont plus retournés. Mon père n’a jamais voulu demander la nationalité française, et même s’il a subi une sorte de régression – son vocabulaire est restreint dans les deux langues, qu’il mêle de plus en plus – il n’hésiterait pas à retourner vivre en Italie s’il le pouvait. Quant à moi, cette langue qui m’a intriguée, amusée ou qui m’a fait honte, s’est immiscée de force dans ma vie et a modelé mon comportement. Je l’ai détestée, puis j’ai voulu l’aimer. Je me suis rapprochée de ce qui m’a éloignée de mon père, j’ai suivi sa voix. Je suis allée vivre en Italie et je l’ai apprise. Aujourd’hui, je l’enseigne, je la fais partager et aimer et souvent quand j’entends sa musique, j’entends la voix de mon père, j’entends la voix de la mer.

Lidia Di Carlo

En italien, il ne parlait jamais...

Il ne parlait jamais italien. Sa langue maternelle à lui, qui est pour moi une langue paternelle, il ne la parlait jamais. En tout cas pas à la maison. Il avait ses raisons. « Votre mère est française, répétait-il à ses filles, vous aussi vous êtes françaises, vous allez à l'école française, l'italien, ça vous troublerait, ça vous empêcherait de réussir ». Pensait-il vraiment cela ? Je ne saurais le dire, même si j'ai la certitude qu'il appartenait à cette sorte d'immigré qui considère qu'un étranger doit s'intégrer, s'assimiler, se fondre dans son pays d'adoption, ne pas se distinguer. Aucune affirmation communautaire en effet de sa part, aucune revendication d'italianité, aucune culture d'une différence. Et même pas de contacts privilégiés avec d'autres Italiens. Ainsi je n'ai jamais entendu parler dans mon enfance des communautés italiennes présentes dans la région parisienne, par exemple celle, pourtant importante et géographiquement proche, d'Argenteuil, commune voisine de Colombes, où nous habitions. Peut-être avait-il aussi d'autres raisons que celles qu'il affichait, une paresse ou plutôt une fatigue, après les longues journées passées à l'usine, qui lui ôtait l'envie d'apprendre à ses enfants l'italien ? À moins qu'il n'ait pas eu le désir de parler avec sa famille française une langue qui le renvoyait à un pays qu'il avait, un jour, décidé de quitter ?

Le français, il l'avait appris sur le tas, après son arrivée en banlieue parisienne, au début des années trente. Sur le tas, c'est-à-dire à l'atelier, dans les rues, les bistrots, les dancings. Une langue orale. Une oralité qui l'amenait, au début, à des fautes de convenance. Ainsi l'anecdote souvent racontée par ma mère : un jour qu'elle était en voiture avec lui, quand ils commencèrent à « se fréquenter », ils furent arrêtés par la police. Votre permis ? Dans la poche de celui qui n'était pas encore mon père, point de permis. Et lui de ponctuer ses justifications diverses que je peux supposer – « j'ai oublié mon permis à la maison ou bien je l'ai passé hier, je n'ai pas encore le papier etc. » – d'une formule qu'il croyait d'une politesse exquise, enchaînant les « monsieur le flic » en souriant, malgré les coups de coude de la jeune fille assise à ses côtés. Mais il n'avait jamais entendu nommer les policiers autrement que sous l'appellation de « flics » !

Cette langue d'adoption qu'il ne sut jamais écrire, il la parlait avec un accent que j'avais oublié jusqu'à ce que je l'entende à nouveau, une vieille bande magnétique, retrouvée lors d'un déménagement, qui m'a rendu la voix de mon père, surtout qui m'a rendu son accent, un accent assez prononcé et dont je n'avais pas le souvenir. Ses fautes de français m'étaient restées en mémoire, à jamais, elles étaient même constitutives de la représentation que j'avais de mon père, sans doute parce qu'elles m'avaient toujours touchée, par exemple sa façon de dire un

soiseau, comme s'il n'avait jamais entendu le mot autrement qu'au pluriel, ou encore ce « paspudu » qu'il utilisait à chaque fois qu'il devait dire « pu » ou « dû », ne sachant jamais quelle était la forme correcte et usant des deux à la fois, manière d'être assuré de ne pas se tromper. Mais d'un accent, non, je n'avais pas le souvenir, et en écoutant cette bande enregistrée tant d'années auparavant, à l'émotion s'ajouta un double étonnement, celui de la conscience, je devrais dire de la découverte de cet accent, et, plus vif encore, celui de l'avoir oublié.

Comme mon père le français, j'ai appris l'italien sur le tas. Mais un autre tas. Pas celui de l'usine, celui des vacances.

C'était déjà, pour moi, la fin de l'enfance lorsqu'il y eut ce premier voyage en Italie, fait assez tardivement, car il avait fallu attendre que mon père ait les moyens d'acheter, d'occasion, l'automobile sans laquelle un émigré ne peut pas retourner dignement dans son pays d'origine. Ce premier voyage, nous quatre dans la voiture, les valises sur la galerie, la Traction qui peine à franchir les cols, première étape Vérone, les retrouvailles avec l'ami Giovanni, jamais revu depuis qu'il avait décidé de repartir chez lui, au début de la guerre. Puis la banlieue milanaise, avec la découverte des oncle tante cousines, ceux qu'on ne connaissait qu'à travers les cartes reçues pour le Nouvel An...

C'est ainsi que je découvris l'italien, ce premier séjour et tous ceux qui ont suivi, les vacances fréquentes avec ou sans

la famille italienne, les visites répétées, et du coup l'italien appris oralement, sans effort, par imprégnation, mais jamais parfaitement, juste ce qui était nécessaire pour que je comprenne et me fasse comprendre, un apprentissage à la paresseuse. L'italien longtemps lié seulement aux vacances, aux parfums de l'été, à la chaleur, aux dîners dans la douceur du soir, au *panettone* du matin, aux *gelati*, à tout ce qu'à l'époque on ne trouvait pas, ou très peu, en France... L'italien comme sensualité, peut-être davantage que le français, parce qu'au commencement seulement lié au plaisir et pas à l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de la grammaire, pas à l'effort, une légèreté qui a continué, car jamais ne m'est venu le désir de le maîtriser davantage.

Plus tard, bien sûr, il y eut d'autres voyages, de vacances ou de travail, les reportages à Rome, à Naples, à Florence, au temps du *movimento delle donne*, des *brigate rosse*, plus tard encore les séjours répétés dans la ville natale de mon père pour tenter de retrouver des lieux, les lieux de son enfance à lui, ceux sur lesquels une curiosité m'est venue quand il était trop tard pour qu'il puisse répondre à mes questions. Et toujours

ce rapport léger à la langue italienne, ces imperfections que je n'ai jamais désiré corriger, cette non-maîtrise que je ne regrette pas, et même dont je me réjouis, comme si j'y voyais une sorte de fidélité au refus qu'eut mon père de transmettre sa langue à ses enfants.

Martine Storti



Une fille de ritals professeur de français

Mon itinéraire tient en peu de mots : j'étais fille d'immigrés italiens et je suis devenue professeur de français. Et il y a évidemment un lien entre les deux... À l'origine de cela il y a peut-être l'inévitable racisme dont sont victimes les immigrés, les Italiens autrefois, dans les années cinquante, comme les Maghrébins aujourd'hui. Ma Provence natale était peu accueillante aux immigrés italiens, parce que c'étaient des « gens de peu¹ », des bûcherons, des ouvriers agricoles, des maçons qui avait fui la misère de leur pays, de leur région – essentiellement les vallées pauvres du Piémont – dans l'espoir de trouver du travail en France, en faisant les travaux pénibles que déjà les Français répugnaient à faire. Et lorsque les études m'ont fait sortir de ma condition sociale et que le mariage m'a fait perdre mon nom italien, il s'est trouvé une mauvaise langue de mon village où l'on n'aimait pas beaucoup les « babi² » pour dire que j'héritais d'un bien joli nom et que je gagnais au change... La question de la langue parlée par les

1. J'emploie ici le terme du sociologue et philosophe Pierre Sansot qui a magnifiquement étudié la culture populaire dans son livre *Les Gens de peu*, PUF, 1991.

2. Il me faudrait faire une longue note sur ce mot d'infamie venu d'on ne sait quelle langue, et dont, tout comme mes parents, j'ai senti les effets dévastateurs dans mon enfance. C'est le nom méprisant et malveillant qu'en Provence on donnait aux Italiens, le mot « rital », manifestement « parisien » et argotique, étant inconnu dans mon village près d'Aubagne pour désigner les Italiens. Ce mot n'évoque rien en français ni en provençal et cela n'a évidemment rien à voir avec le « baby » anglais. Par contre en piémontais, ce mot existe et désigne le crapaud... comme si l'injure raciste était plus cruelle d'être dans la langue de la victime. Ou faut-il y voir un lien avec le radical onomatopéique *bab-*

enfants d'immigrés est donc pour moi intimement liée à celle de la dure condition de l'immigré et au corollaire de l'intégration.

Je parlerai donc des souvenirs de mon enfance et de ceux de ma mère venue en France après son mariage en 1948, car l'immigrée c'était elle, mon père ayant quitté l'Italie à sept ans en 1926, ayant grandi en France, ayant même acquis la nationalité française en 1936 par la naturalisation de sa mère, mais ayant tout de même fini après la guerre, les aléas de l'histoire, de l'histoire familiale et de l'amour aidant, par aller prendre femme dans son village natal du Piémont.

Le nécessaire oubli de la langue

Ma mère, c'était donc elle l'immigrée : une nouvelle fois, après avoir connu l'émigration en Argentine dans sa propre enfance, il lui fallait affronter l'exil en France où allait se dérouler sa vie. Elle qui avait d'abord quitté l'Italie petite fille de quatre ans sans être encore jamais allée à l'école et ne parlant que le dialecte piémontais, elle qui avait d'abord appris l'espagnol à l'école de la *pampa* pour les immigrés italiens et n'avait vraiment appris l'italien aux cours du soir qu'à son retour en Italie à seize ans en 1938, voilà qu'il lui fallait encore

que l'on retrouve dans de nombreuses langues pour exprimer le mouvement des lèvres (en langage populaire dans le Midi « faire les bèbes » c'est faire la moue) et en français, selon Pierre Guiraud, dans plusieurs mots (baba, babiole, babouin). Comme par une sorte de retour à l'italien, le « bàbi », ce babouin, serait le *babbeo*, un niais à grosses lèvres... Pas besoin d'être noir pour susciter l'expression physique et injurieuse du refus : il suffit d'être italien et pauvre...

quitter l'Italie, et définitivement, et qu'il lui fallait apprendre une langue nouvelle qu'elle ne connaissait pas. C'est en même temps que ses enfants qu'elle apprendrait le français. Elle finira par le parler très bien, sans le moindre accent mais sans savoir l'écrire correctement : ses lettres seront toujours en italien.

Mon père, lui, était déjà intégré : il parlait et écrivait admirablement le français, ayant suivi ses études primaires en France jusqu'au certificat d'études. L'instituteur aurait voulu le pousser à continuer mais à onze ans, à la mort de son père, il est allé travailler comme manœuvre à la scierie du village. Il ne parlait donc que français avec ma mère : pourtant il savait aussi le dialecte qu'il parlait lors de ses séjours dans sa famille au Piémont et il savait aussi assez d'italien – à la mort de son père on l'avait envoyé dans la famille italienne pour quelques mois, il était allé à l'école et avait rattrapé trois années en une – pour en faire la langue de sa correspondance amoureuse avec ma mère quand elle vivait encore en Italie... Car pour ma mère, il n'était pas question de rester une déracinée, il lui fallait s'intégrer, ce qui signifie se faire oublier comme étrangère, oublier sa différence et devenir comme les autres : il lui fallait devenir une Française à part entière, et pour cela s'approprier une langue qu'elle n'avait jamais étudiée. Comme elle me le répète souvent maintenant, pour ne pas handicaper ses enfants, pour permettre notre intégration, elle a voulu nous donner le français comme langue maternelle : il lui fallait donc un peu

oublier la sienne et apprendre vite la langue du pays qui était maintenant le sien. C'est ce qu'avant elle avaient fait sa belle-mère et ses belles-sœurs, qui parlaient en français ou même en provençal entre elles, parfois piémontais avec elle, mais jamais italien. C'est à ce prix que le français serait ma langue maternelle tout en n'étant pas celle de ma mère. Paradoxe de cette langue maternelle¹.

Du plus loin qu'il me souvienne j'entends ma mère parler français et je ne me rappelle pas l'avoir entendue baragouiner cette langue : peut-être cela s'est-il produit au début mais elle a dû l'apprendre assez vite, en même temps que moi. Sa langue maternelle à elle de toute façon c'était le piémontais : peut-être me l'a-t-elle parlé quand j'étais bébé ou dans son ventre, peut-être m'a-t-elle chanté des comptines dans sa langue et cela a-t-il laissé des traces...

Mais à Cuges où nous habitons, comme ailleurs en

1. La problématique aujourd'hui n'est plus du tout la même pour ma fille qui a fondé une famille franco-allemande à Berlin. Elle parle français à son fils qui ne parle pas encore et qui entend son père parler allemand : comme pour tous les enfants bilingues, le français et l'allemand seront ses deux langues maternelles... Il faut dire que sa mère n'est pas en situation d'immigrée et que le milieu social et culturel n'est plus celui de son arrière-grand-mère, dont d'une certaine manière ma fille reproduit l'itinéraire en choisissant de vivre loin de son pays natal. La manière dont les jeunes couples européens d'aujourd'hui (franco-allemands ou franco-italiens ou italo-allemands) posent et vivent la question du bilinguisme avec leurs enfants était impossible à imaginer pour la génération de ma mère, parce que c'était une immigration de la misère qui touchait des catégories sociales défavorisées : en choisissant de ne pas nous parler italien, ma mère voulait nous aider à mieux réussir à l'école. Peut-être le sacrifice de sa langue était-il trop lourd et se trompait-elle ? Je ne le crois pas, si l'on voit le parcours scolaire des enfants d'autres immigrés, espagnols, portugais ou maghrébins de mon village dans les années Cinquante et Soixante et si l'on se souvient du handicap de la langue dans l'échec scolaire.

Provence, les Italiens ne se réunissaient pas, il n'y avait pas de culture de l'exil mais le nécessaire oubli de la langue car c'était là le dilemme de l'intégration. Peut-être même y avait-il une certaine honte à surmonter : pour entrer dans une vieille famille provençale, comme l'a fait une de mes tantes, ne fallait-il pas oublier jusqu'à ses origines, et accepter que sa propre fille lui reproche de porter des espadrilles vertes, aux couleurs de l'Italie...

Pas de langue italienne donc dans le quotidien de mon enfance, sauf quand à Noël nous avions la visite de mes grands-parents, toujours chargés d'un beau *panettone* pour les fêtes : ni en famille, ni à l'école entre enfants d'immigrés, ni à la radio où l'on écoutait des stations bien françaises qui donnaient les informations, le « disque des auditeurs » ou la publicité Paul Beuscher. Pourtant...

Mais le doux refuge des racines

Pourtant la langue italienne est entrée dans mon cœur et l'Italie a été mon paradis perdu de l'enfance... Car si ma mère avait tenu à réussir son intégration, elle n'en avait pas pour autant oublié ses racines, comme c'était un peu le cas dans la famille de mon père : chaque année nous sommes allés passer les vacances d'été dans la ferme de mes grands-parents maternels au Piémont. Mon père était ouvrier, il avait des

congés payés, et chaque été nous partions en Italie, souvent sous le regard désapprobateur – mais peut-être aussi envieux – des villageois et de la famille de mon père : qu'avions-nous besoin de dépenser notre argent en un voyage coûteux et de manifester notre amour pour un pays qui n'était pas le nôtre ? Et pourtant si, c'était encore le nôtre, et jamais mes parents n'auraient raté ce merveilleux rendez-vous annuel, qui était aussi un ressourcement dans les affections familiales et dans la langue.

Car pendant un mois, nous ne parlions plus français, sauf un peu entre nous. Nous étions ouverts à d'autres langues, d'autres habitudes, d'autres nourritures, d'autres fêtes. C'est donc ainsi que j'ai appris l'italien et le piémontais : sur le tas. Paradoxe aussi de ce bilinguisme qui n'en était pas vraiment un¹ ... J'ai appris le piémontais d'abord, en le parlant avec mes grands-parents, mes oncles et tantes, mes cousins. Il y a chez moi une véritable délectation du dialecte, si bien qu'aujourd'hui encore, même si je ne parle plus le piémontais comme c'est le cas de tout le monde au Piémont, je me régale à l'entendre

1. Car c'est moi qui baragouinais le piémontais et l'italien. Ainsi je me souviens d'avoir bien fait rire les jeunes amies de mes tantes encore à marier, en leur racontant notre voyage à Turin lors de l'exposition « Italia 61 » et en leur expliquant le saint Suaire (« *'l lünse und 'l fù anvurtuia nussgnur* »... j'essaie de transcrire comme je peux...). Des phrases surnagent ainsi dans ma mémoire, comme ces proverbes ou aphorismes que ma mère aimait répéter dans sa langue – car elle n'avait pas leur équivalent en français ou pour leur donner plus d'autorité – : « *erba voglio non ce n'è, nemmemo nel giardino del re* », pour faire taire nos caprices, ou « *ci sono solo le montagne che non s'incontrano* », cela dit plutôt en piémontais et pour formuler une sorte d'optimisme fondamental. Et aussi quelques chansons inoubliables : *Quel mazzolin di fiori, La montanara, Bella ciao*...

parler encore par quelques vieilles personnes ou quelques jeunes originaux écologistes, dans ma famille même, qui veulent en maintenir l'usage contre l'uniformisation culturelle de la société de consommation, comme je vibre d'une joyeuse connivence quand j'en découvre des traces dans quelque roman d'Umberto Eco par exemple¹.

Mais j'ai appris aussi l'italien en l'écoulant dans les magasins, en le parlant avec des visiteurs de ma famille, des vacanciers, des enfants des villes en vacances à la ferme et qui ne parlaient pas le dialecte. Merveilleux baragouin des enfants : j'ai appris l'italien pour jouer à la marchande avec Maria Grazia, et une génération plus tard ma fille a fait de même, qui de temps en temps interrompait son jeu et accourait au grand galop demander à sa grand-mère les mots qui lui manquaient pour continuer à jouer (« Mémé, comment on dit... ? »). Si bien que l'italien aujourd'hui a toujours pour moi cette saveur du paradis perdu de l'enfance.

J'ai tout de même appris l'italien au lycée et avec lui découvert la littérature italienne, puisque de tout temps il était dit que je choisirais l'italien comme langue vivante. Si l'italien n'a pas pu être ma première langue au lycée où l'anglais dominait, il l'est devenu en classe préparatoire et à l'ENS de Fontenay, où Claude Perrus qui enseignait l'italien, m'a convaincue sinon d'abandonner les Lettres Modernes,

1. Pas besoin de note pour comprendre les phrases en piémontais insérées dans *Le Pendule de Foucault*...

du moins de faire une double Licence au Grand Palais. Mais je n'ai pas poursuivi l'italien au delà de la Licence : je ne pouvais pas être professeur d'italien, il fallait que je sois professeur de français, moi fille d'immigrés italiens, peut-être pour répondre au souhait secret de mes parents.

Puis mes rapports avec l'italien comme langue savante et objet de recherche se sont distendus, mais j'ai continué à maintenir le lien avec la langue vivante en allant toujours en Italie pour les vacances d'été : c'est ainsi qu'à leur tour, mon mari et ma fille ont aussi appris l'italien sans l'avoir jamais étudié au lycée mais en le parlant avec ma famille italienne où l'usage du dialecte a maintenant disparu, à quelques exceptions près.

L'italien sera donc toujours pour moi – aura donc toujours été – malgré tout une langue familiale, sinon une langue maternelle. Paradoxalement, à la fois une langue occultée, oubliée et une langue chérie, une langue de l'affectif et de la mémoire, car pour moi, comme pour ma mère et mon père, il y avait les deux côtés de la langue et de l'identité : la France et l'Italie¹, le réel et les vacances, l'intégration et les racines. Pas plus que ma mère, je n'ai répondu à l'humiliation d'être étrangère en me réfugiant dans la langue : comme ma mère avait affronté cette douleur de l'exil en apprenant à parler français

1. Dans mon enfance, des cousins de mon père me demandaient quel pays je préférais, la France ou l'Italie, et cette question m'irritait : c'était une fausse question car il était évident que j'étais française...

sans accent, j'ai surmonté celle des insultes anti-italiennes de certains de mes petits collègues de la communale, provençaux de souche, en devenant professeur de français. Il y a là une sorte d'ivresse et de fierté que j'imagine doivent éprouver aussi mes étudiantes de CAPES, jeunes beurettes de banlieue entrées à l'université et qui se retrouveront à leur tour professeurs de français.

Maryse Vassevière-Magnaldi



Chronologie d'un lien

Bruxelles, 1952 : « Annuccia va a prendermi la ceneriera per favore ».

Du haut de mes quatre ans je trotte chercher un cendrier et Nonno sourit. Il a quitté l'Italie il y a exactement trente ans mais s'obstine à parler italien à ses petits-enfants. Et « Annuccia » ne confond pas le cendrier avec la « copertina », indispensable à la sieste de son grand-père, ou le « bicchiere d'acqua » qu'il lui demande parfois aussi.

1954 : chaque jeudi mon frère et moi sommes juchés sur les genoux de Nonno. Ce jour-là il achète le *Corriere dei Piccoli* et nous lit les aventures du « Signor Buonaventura ». En italien et en vers... ! C'est dire que nous sommes loin de tout comprendre mais Nonno rit de bon cœur à la fin de chaque histoire, lorsque le Signor Buonaventura reçoit une gratification qui – l'inflation aidant – n'est plus d'un million mais d'un milliard. Je rate souvent une partie de l'histoire, mon attention s'égare, mais je suis très fière d'être pour un petit moment objet de l'attention de cet homme important, à la belle prestance et à la barbe soignée qu'est Nonno.

1957 : le Consulat d'Italie à Bruxelles ouvre un cours par correspondance pour les enfants d'origine italienne. Nous y sommes inscrits. Le contenu des cours est hautement nationaliste (« Di cuore sono rimasto italiano ») mais nous avons reçu de luxueux manuels scolaires italiens illustrés... et organisé quelque peu nos propos avec des éléments basiques de grammaire. L'italien nous sert dans le tram lorsque maman veut nous communiquer un message qui doit rester incompris des autres voyageurs. Pour le reste nous répondons systématiquement en français lorsqu'on nous parle en italien.

1959-1961 : le *Corriere dei Piccoli*, que je lis maintenant seule, s'est lancé dans une grande campagne patriotique de commémoration du centenaire de l'indépendance de l'Italie. Je colle et découpe frénétiquement tous les soldats du Risorgimento et, pour être sûre de ne pas me tromper dans ces bricolages, je lis attentivement les instructions. Je distingue maintenant les chemises rouges de Garibaldi des soldats du roi de Piémont. Ces rudiments d'histoire et de géographie d'Italie sont confortés par les *torroncini* que nous offre chaque samedi l'épicière italienne dont Nonno est un gros client. Au recto de chaque emballage de carton une

vue touristique (Ponte Vecchio de Florence, Duomo de Milan...), au verso un héros de l'histoire d'Italie (Mazzini, Silvio Pellico...).

Le *Corriere dei Piccoli* affine ma connaissance de la géographie par des planches hebdomadaires consacrées au relief d'une région d'Italie, à construire avec plusieurs épaisseurs de papier et qui sont du plus bel effet.

1960 et 1961 : deux séjours familiaux de vacances en Italie. Nous arrivons à comprendre nos cousins et à nous faire comprendre d'eux.

1962 : je suis décidément trop grande pour encore m'intéresser au *Corriere dei Piccoli* mais Nonno a changé de tactique et ramène chaque semaine un illustré contant la vie des vedettes et des princes. Je dévore donc *Oggi* et deviens imbattable sur la vie des actrices ou sur le sens d'une expression telle que « la principessa è in uno stato interessante ».

1968 : mort de maman.

1974 : je commence ma thèse de doctorat. Elle porte sur une question d'histoire italienne, ce qui m'amènera à de fréquents séjours d'étude en Italie.

1977 : mort de Nonno

1994 : mort de Nonna qui, à cent trois ans, vivait toujours avec nous.

1996 : mort de papa, dit « Babbuccio » (Petit Père). Nous l'avons entouré jusqu'au dernier moment. Selon une de mes filles, nous échangeons alors nos derniers messages... en italien.

« Babbuccio, ti vogliamo tanto bene ».

Tous mes enfants manient, plus ou moins bien, l'italien.

2001 : ma fille cadette a treize ans. Nous partons à deux en Italie. J'essaie de lui expliquer que j'ai une autre langue enfouie en moi mais que je dois la « réveiller ». Chaque année, depuis, nous faisons un petit séjour dans la famille italienne. J'ai plaisir à voir que ma fille communique avec eux sans problèmes.

2007 : des amis italiens de mes enfants sont installés pour quelques jours de tourisme chez nous. Je les surprends à sourire quand je leur parle en italien. « Prendiamo l'*automobile* per uscire ? ». « Questa signora è *scostumata* ». « Non dovete andare al *gabinetto* ? ». « Sono un po' *ghiotto* ». « Voi siete un giovanotto molto

educato ». Je découvre que la langue que je parle, que j'ai transmise à mes enfants, est la langue héritée d'un exil bientôt centenaire, aux mots devenus inusités.

2008 : dans un paquet de lettres adressées dans les années trente à Nonno par son père, resté à Naples, je découvre qu'une préoccupation de mon arrière-grand-père était cette transmission. « C'est très bien que les enfants connaissent les langues étrangères, écrivait-il à Nonno, mais ne néglige pas de leur transmettre l'italien ». Nonno n'a pas failli. Il a développé des tactiques variées et efficaces pour nous transmettre cette langue. Une langue désuète, une langue « gratuite » si pas inutile, une langue de tendresse, un lien avec une histoire familiale qu'on a voulu maintenir.

Anne Morelli

P.S. : mon petit-fils m'appelle « Nonna ». Il sait déjà que le pluriel de *pizza* est *pizze*...



Ma langue italienne

Que je fusse, comme on dit, d'« origine italienne », je le savais depuis cet âge où on commence à concevoir que ce genre de choses existe et pèse sur un destin. À six ans, en tout cas, dans la Meuse rurale et somme toute assez peu italianisée – beaucoup moins en tout cas que la Moselle et la Meurthe-et-Moselle sidérurgiques –, j'étais de temps à autre, dans la cour de récréation, au hasard des frictions et des heurts entre garçonnets, un *macaroni*. La première fois que je m'entendis appeler ainsi, je ne compris pas ce qu'on me disait. Le contexte ne laissait pas de doute, c'était une injure, mais laquelle ? Chez moi, on ne mangeait pas plus de pâtes que dans une famille française ordinaire, on les appelait du reste des nouilles, et j'ignorais quels culte et rites peuvent entourer leur préparation. Je ne reprendrais tout cela à mon compte que bien plus tard.

À la maison, on ne mangeait pas italien, on ne parlait pas italien. Ni ce qui entraît par nos bouches ni ce qui en sortait n'avait, au quotidien, de saveur immigrée. Aux vacances, cependant, nous allions immanquablement rendre visite à mon grand-père paternel. Là non plus, l'Italie n'était pas l'objet d'une commémoration voyante. Le premier jour de chacune de nos visites, invariablement mon grand-père nous servait à manger du pot-au-feu, avec moutarde et cornichons parfaitement français. Mais il y avait quelques symptômes :

le parmesan toujours sur la table, dont il nous coupait des copeaux, morceaux de choix. Le nom que je donnais à mon grand-père : *nonò* (faisant fi, français et vicentin obligeant, d'accent tonique et de double consonne) ; à ma grand-tante, sa sœur aînée : *zià* ; à mon grand-oncle, son frère cadet : *ziò* – et même à l'épouse belge de celui-ci, *zià* Nelly, pourtant obstinément et uniquement francophone. Mais l'italianisation des tontons et tatas était comme corrigée par la francisation des prénoms, de celui du grand-oncle en tout cas : non pas *ziò* Vittorio, mais *ziò* Victor.

Il ne me semble avoir que par exception entendu de l'italien dans mon enfance. Entre *nonò* et *zià* Marià et *ziò* Victor, peut-être... Entre *ziò* et *zià*, plutôt, car *nonò* avait mis dès son arrivée en France, en 1922, un point d'honneur à apprendre le français, qu'il parlait et écrivait avec aisance et précision quand je l'ai connu, dans les années soixante. Il avait, il faut dire, marié une maîtresse d'école, et du même coup ravalé sa langue. Plutôt que de l'italien, ce que j'ai pu entendre était plus vraisemblablement du dialecte de Montecchio Maggiore (provincia di Vicenza). *Zià* Maria, à vrai dire, parlait une langue qui est morte avec elle : un mélange, un *pasticcio* du dialecte de ses jeunes années, de toscan (la langue de son mari, Bimbo), de français et de patois du Nord, où *padrì* veut dire derrière, où serpillière se dit loque à *r'loqueter*, où l'on fait *chénance* pour faire semblant et où on appelle pâture ce qui serait ailleurs un petit pré. J'ai plus de

souvenirs de ce patois que du dialecte des aïeux vénètes ou que de l'italien. Et quand, à quatorze ans, je pourrais m'essayer à parler en italien avec *zià* Maria, la dernière survivante de la fratrie émigrée, ce serait pour m'apercevoir que, croyant passer d'une langue à l'autre, elle continuait à parler ce même idiolecte dont elle était seule locutrice au monde, qu'aucun français et qu'aucun italien n'auraient compris en dehors du cercle de sa famille et de ses amis proches.

Mais j'étais « d'origine italienne ». Et je savais que des parents à moi vivaient encore là-bas, à Montecchio, des oncles et tantes de mon père, leurs enfants de mon âge, des cousins éloignés, mais Mileschi, comme moi – certains devenus, par une bizarrerie de l'état civil ou quelque normalisation phonétique, Milischi. Des parents que j'avais dû voir, deux ou trois fois au plus, le temps d'un repas ou d'un verre, qui ne parlaient pas français, que je ne comprenais pas mais qui parlaient une langue qui secrètement m'appartenait. Elle me serait rendue par hasard.

À la sortie de la cinquième, mon choix était fait : j'étudierais et le latin et le grec. Cela me dispensait de prendre une deuxième langue vivante, après la première – l'anglais. Je devais cette préférence pour les langues mortes à un enseignant que j'aimais, M. Aubert, un prof de lettres aussi bon humainement que professionnellement, qui m'avait, disons-le, tiré d'un mauvais pas où s'était engagée ma vie de pré-adolescent. Mais

ma famille, à l'issue de ma cinquième, avait déménagé. Et dans le collège où j'arrivai, de grec point, faute de grécisants. Mon père, je m'en souviens avec netteté, qui était allé m'inscrire, revint un peu déçu pour moi : « Pas de grec cette année ; il y avait le choix entre italien et russe ; je t'ai inscrit en italien, mais on peut encore changer ». Dommage pour le grec. Va pour l'italien.

Ce devait être la deuxième ou la troisième heure de cours. La prof – M^{lle} Bouvier, Nelly de son prénom, comme ma mère et comme ma zia belge : un signe – me demanda de lire à voix haute un texte du manuel. Je suppose qu'elle voulait nous montrer quelque chose, que l'italien ne se lit pas comme le français. Je lus. Le texte s'appelait *Pescatori*. Une dizaine de lignes, ou moins. Quand j'eus fini, M^{lle} Bouvier étonnée me demanda : mais tu comprends ce que tu lis ? Non, je ne comprenais pas. Je ne connaissais aucun mot, ne comprenais pas même le titre. Mais je savais lire l'italien.

Inutile de dire qu'avec l'anglais, mon talent avait été moins franc. J'ai souvenir d'heures laborieuses et d'ennui, de diapositives supposées nous rendre plus heureux d'apprendre : on y voyait des dessins sans esprit et sans feu, figés et sans passion. Turbulent – j'ai appris ce mot très tôt, sur mes bulletins scolaires –, j'étais parfois gentiment puni : j'étais chargé de faire défiler les diapositives ; mais dans la classe en pénombre, je jouais avec mes doigts éclairés par la lumière qui

s'échappait sur le côté de l'appareil de projection. Voilà pour l'anglais, qui resta une langue étrangère pendant toutes mes années de collège et lycée.

Mais l'italien, j'entrais dedans comme chez moi. M^{elle} Bouvier n'était pas une adepte de la méthode audio-visuelle. Elle nous dictait la grammaire Camugli, ni plus ni moins. Et des listes de mots. Et j'apprenais vorace règles de grammaire, lexique, conjuguions. Au bout de quelques mois, elle me fit venir devant des élèves de terminale, pour leur montrer qu'ils n'avaient pas d'excuses de méconnaître les verbes. La règle du jeu était simple : chaque élève de la classe pouvait m'interroger sur n'importe quel verbe connu d'eux, à n'importe quel temps. Je récitais, serein, certain. Je vois encore le visage incrédule d'un jeune homme aux cheveux frisés, aux lunettes d'intello. Un souvenir de gloire d'enfant. Ils soupçonnaient le truc, le trucage. Mais il n'y avait rien, que mon désir de renouer avec ce qui m'avait été ôté, de me refaire, de me relier à ce qui avait été récusé par mon histoire d'immigré par procuration. L'été suivant, après un an de leçons à l'école, je parlais italien.

M^{elle} Bouvier me dissuada cependant de suivre mon désir : être prof d'italien comme elle. « Il n'y a pas de débouchés, prends la voie royale, passe en C ». Ce que je fis, car la prof d'italien avait raison d'avance sur tous les autres. Il me fallut quelques détours pour retrouver la route qui a fait de moi un italianisant. Chemin faisant, descendant d'italien, je suis

aussi devenu ascendant d'italien. Mon fils aîné a vingt ans. Il vit depuis sa première année d'existence en Italie. En Vénétie. Non loin du village dont sont partis, soixante-six ans avant sa naissance, mon *nonò*, mon *ziò*, ma *zià*. Un village dont – hasard ? destin ? – provient aussi le père de la mère de Julien, dont le père a peut-être, adolescent, connu mon grand-père paternel. J'ai voulu que mon fils s'appelle Julien, sans y penser, mais sûrement pour qu'il porte, dans sa vie italienne, la mémoire de ses racines françaises.

La langue, on la parle, mais elle nous parle aussi. Et elle nous modèle, nous sculpte, elle nous façonne et nous oriente. Parler italien c'est pour moi faire surgir mes ancêtres sans terre.

Christophe Mileschi

Le mystère des langues

Il me semble que mon goût pour les langues me vient des mystères qu'on a, involontairement, entretenus autour de moi pendant mon enfance, passée dans une famille d'origine italienne en Lorraine. Ma langue maternelle est sans conteste le français, mais un français ayant subi les influences d'autres langues.

La première est germanique, mon petit village étant situé en Lorraine germanophone, à la limite de la Lorraine francophone. Nous étions sensibilisés très petits à ces frontières linguistiques. Est-ce à l'école qu'on nous a appris la différence entre Audun-le-Tiche (*deutsch*) et Audun-le-Roman ? Peut-être suffisait-il de lire les panneaux routiers, par exemple lors d'une virée à vélo entre ces deux bourgs séparés d'une dizaine de kilomètres ? Nous connaissions aussi le nom allemand des villes et des villages, perdu et regagné à chaque guerre, en somme assez facile à retenir dans cette région où « le nom des patelins se termine par *-ange* » et par *-ingen* en allemand. Le Luxembourg est également très proche où l'on parle la même langue qu'en Moselle, le *Platt* ou, selon le nom scientifique, le francique.

Passer la frontière n'était alors pas un événement anodin. Si les Luxembourgeois de ma génération se souviennent du raisin, des pêches et du vin qu'ils venaient acheter de l'autre côté de la frontière, les Français évoquent plutôt le chocolat,

la viande, et bien sûr, l'alcool, les cigarettes et le carburant qu'ils ramenaient (et ramènent) du Luxembourg. Le passage se transformait en aventure lorsque les douaniers faisaient la « grève du zèle » – une notion très abstraite pour la petite fille que j'étais – ou que des restrictions étaient décrétées et qu'il fallait « cacher » ce qu'on avait acheté en trop grande quantité... Autant dire que j'étais rassurée lorsque je reconnaissais, parmi ces personnages en uniforme, un ami de la famille ou, mieux encore, le mari de ma cousine dont le sourire estompait la crainte que les inquiétudes de ma mère avaient fait naître en moi.

Ces échanges avec les voisins luxembourgeois et les villageois de souche lorraine enrichissaient par force le langage quotidien : – Tu veux une *schlag* sur la *schness* ? – Ça *spritze* ! – Viens jouer au *kipp* – Alors, ça *gôûte* ?, des expressions dont aujourd'hui encore je ne trouve pas d'équivalent français, toujours trop plat, trop grossier ou inexact. Le français parlé se ressentait aussi de l'influence germanique par l'accent, dont notre famille d'origine italienne était toutefois « protégée », malgré les mariages avec des non Italiens (également non Français). Mais on jouait de cet accent : mon oncle luxembourgeois s'amusait à m'appeler « mon amour » avec une telle emphase (*mon amoureux*) que j'entendais toujours « mon armoire » et je n'ai compris que des années plus tard cette déclaration d'affection. Tout en étant imprégnée de cette musicalité germanique, je n'ai jamais été

capable de comprendre les conversations qui parvenaient à mes oreilles. J'ai depuis entamé à plusieurs reprises des cours d'allemand « faux-débutants », sans avoir trouvé, pour l'instant, le temps d'aller au bout de mon apprentissage. Pour moi, le mystère est donc resté presque entier, même si j'ai toujours la sensation, en entendant l'allemand, le luxembourgeois ou le *Platt*, de reconnaître une musique familière que je suis capable de reproduire, mais sans en comprendre la signification.

J'aurais pu vivre la même expérience avec l'italien si l'année suivant mon arrivée au collège la possibilité n'avait été offerte, aux élèves de quatrième, d'étudier l'italien à la place de l'allemand. En effet, le contexte local et familial m'avait donné à peu près le même bagage linguistique qu'en allemand. Certains mots s'étaient glissés dans le parler quotidien. Je me suis rendue compte très tard qu'on ne disait pas en français une *cafétière* et qu'on ne calait pas une carte sur le tapis de jeu. Ma grand-mère maternelle, qui vivait chez nous, était la *nonà* pour tous ses petits-enfants, sauf pour une cousine parisienne qui, ayant été élevée dans une institution religieuse, l'appelait grand-maman, du moins jusqu'à ce qu'elle se lasse d'entendre ses cousins pouffer de rire à ses dépens. Ma grand-mère paternelle était au contraire, selon les habitudes lorraines, « la mémère ». De même mon grand-père paternel, que je n'ai pas connu, était « le pépère » alors que mon grand-père maternel est resté, lui, « grand-papa ».

L'italien était aussi associé aux événements festifs, d'abord sur le plan culinaire, ce qui laissait forcément des traces linguistiques. Si ma mère nous préparait une cuisine variée où figuraient aussi bien des plats français que lorrains, luxembourgeois ou italiens, les menus des repas de fête étaient toujours italiens. Il s'agissait de préférence de pâtes faites à la main, la *pastachoutte* pour les dimanches et, à Pâques, Noël ou pour les communions, les *capélettes* (*caplettes* pour la voisine lorraine) ou *cappelletti*, dont la préparation était déjà une fête en soi. Il fallait en effet beaucoup de main d'œuvre pour tourner la manivelle de la machine à pâte, faire les ronds de pâte – ni trop gros ni trop petits –, les farcir – ni trop ni trop peu – et donner à la préparation la forme de petits chapeaux. Le moins habile à cette dernière tâche s'occupait de compter les chapeaux (et profitait de l'occasion pour réviser ses tables de multiplication). Il était facile de s'exposer aux critiques et aux plaisanteries car il fallait que les chapeaux soient jolis et présentables et qu'ils ne risquent pas de s'ouvrir en tombant dans le bouillon. L'été, grâce aux légumes du jardin, c'était plutôt la saison des *tortelli* (les *tortelles*), une sorte de chaussons remplis d'une farce à base de blettes ou d'épinards qu'on mange aussi bien en sauce tomate que frits. Ces spécialités, et bien d'autres encore, nous venaient de l'Ombrie, la région natale de mes grands-parents paternels. S'y ajoutaient aussi les spécialités du Frioul, la région natale de mes grands-parents maternels. Quand au

menu du dimanche figurait la *polenta*, la *nonà* préparait le *frico*, une galette à base de fromage qu'on fait doucement fondre dans une poêle en le retournant constamment jusqu'à ce qu'il durcisse et devienne craquant.

Mon italien sommaire était donc culinaire mais aussi musical : à côté des disques qui reprenaient les airs à la mode et les chansons napolitaines, il y avait les chansons entonnées à chaque grande occasion : *Quel mazzolin di fiori* et *Quando si pianta la buona polenta*, le « tube » de mon père qui accompagnait chaque couplet du geste mimant l'action, de la plantation à la mastication et à la digestion, parfois pire. Plus intimes étaient les refrains repris par ma mère, avec, au milieu de mille chansons en français, les comptines, comme celle de cette folle Beppina qui prépare le café avec du chocolat (!), et un air frioulan, *O c'è biel chichtiel à Udin*.

Étant la dernière des petits-enfants et mes parents étant chacun les derniers de leur fratrie respective, je n'ai pas connu le moment où les membres de ma famille se sont servis de l'italien pour leurs échanges. Il y avait bien, toujours ponctuelles, les cartes de vœux à Noël et à Pâques, venant d'Italie. Il y a eu aussi la visite des cousines de Milan, qui m'appelaient Rita Pavone parce que j'étais rouquine. Avec ces « vraies » Italiennes, il a sûrement fallu parler italien, ce que pouvaient faire sans trop de difficultés, mais pas tous avec aisance, mes parents, mes oncles et tantes et même mes cousins les plus âgés. J'ai donc

toujours connu ces *possibilités* de communication qui, devant moi, n'ont cependant guère été mises en pratique. Le français était bien la seule langue véhiculaire, même si on laissait « échapper » un peu d'italien de temps en temps, notamment des jurons bien plus pittoresques, et surtout plus lénifiants pour celui qui les profère, que les *cinq lettres* si françaises.

Si ma grand-mère paternelle avait développé un parler bien à elle, avec des croisements amusants, la *nonà* parlait admirablement le français (mes deux grands-pères aussi m'a-t-on rapporté). Elle le lisait aussi mais s'est toujours refusé à l'écrire, sans doute consciente qu'elle n'en maîtrisait pas toutes les finesses. Elle rédigeait, pour les anniversaires et pour la nouvelle année, quelques mots en italien, puis elle a pris l'habitude de me demander de lui faire le brouillon des petites phrases en français qu'elle recopiait sur les cartes de vœux. Du frioulan, qu'elle parlait parfois avec un voisin qu'on appelait d'ailleurs le *Furlang*, je connais trois mots, en plus du nom des spécialités culinaires : *Schtiampe* (Ne reste pas dans mes jambes !), la *tchache forade*, l'écumoire, un mot qu'on utilisait beaucoup mais surtout au moment des confitures, ce qui peut expliquer qu'il ne soit pas entré dans le lexique de ma grand-mère, et *schlapagnote*, qu'on adressait au maladroit qui avait renversé son bol ou sali ses habits en mangeant. Il reste aussi le jeu de *chcope* (la *scopa*), prononcé avec le chuintement caractéristique du frioulan, et tout le vocabulaire

(et les tactiques de jeu...) qui l'accompagne pour désigner les couleurs et les figures du jeu de cartes italien. Je profitais toujours de ces mémorables parties de cartes avec la *nonnà*, la seule de mes quatre grands-parents que j'aie vraiment connue, pour poser mes questions et me faire raconter des histoires.

C'est sûrement autour de ces histoires que j'ai entendues que réside le vrai mystère, car beaucoup de mes questions sont restées sans réponse ou ont reçu des réponses qui ne m'ont pas satisfaite et m'ont laissé des impressions vagues.

Pour résoudre le mystère familial, il me fallait d'abord résoudre le mystère linguistique, ce que j'ai pu commencer à faire au collège, dans une classe de deuxième langue où nous étions tous enfants ou petits-enfants d'Italiens. Je n'ai pas tardé à mener ma première enquête, historique et musicale, autour d'une chanson que ma grand-mère chantait dans sa jeunesse et qui a refait son apparition dans l'univers musical familial, à peu près au moment où je suis entrée au collège, grâce au film de Luchino Visconti, *Mort à Venise* (1971). On y entend, interprétée par un chanteur des rues accompagné d'une mandoline, la chanson « Chi vuole con le donne » :

Chi vuole con le donne aver fortuna
Non deve mai mostrarsi innamorato
Dica alla bionda che ama la bruna
Dica alla bruna che ha un'altra amata.
Chi vuole con le donne aver fortuna.

En cherchant dans sa mémoire les paroles de la version

originale qui venaient compléter la version viscontienne, la *nonà* m'a raconté l'histoire qui, d'après elle, avait inspiré cette chanson. Avant de quitter l'Italie, elle travaillait au Piémont dans une usine textile où on logeait les jeunes ouvrières. Parmi celles-ci figurait aussi l'héroïne de la chanson, une jeune femme de vingt et un ans qui avait mis fin à ses jours, non pas par légèreté, comme le laisse penser la chanson, mais pour ne pas subir la honte d'enfanter sans être mariée. J'ai retrouvé dans un carton le récit de ma grand-mère que j'avais retranscrit à l'attention de mon professeur d'italien et des élèves de ma classe de Troisième, avec tous les détails, y compris celui du visage noirci de la jeune morte et le nom de l'usine textile, le *maglificio* Gallo à Chivasso.

D'après les souvenirs que j'ai des récits qu'elle m'en a faits, un peu contrainte et forcée par ma curiosité, la propre histoire de ma grand-mère est moins dramatique, mais tout de même pas très gaie. De Chivasso où elle vivait heureuse – peut-être grâce à l'insouciance de son âge – sa condition de toute jeune ouvrière, son frère aîné l'a rappelée dans son village du Frioul et l'a conduite en France, avec sa sœur. Il avait signé un contrat de travail qui stipulait que chaque homme devait être accompagné de deux femmes. C'est du moins ce que j'ai retenu, car j'étais alors toute petite, du récit de ma grand-mère. Il me semble qu'elle ne s'est jamais remise de cette « trahison », d'autant plus qu'elle a ensuite fait en France des travaux bien



plus pénibles qu'à l'usine textile du Piémont, et que, mariée très jeune à mon grand-père, originaire du même village et d'ailleurs lointainement parent, elle a eu ensuite cinq enfants en sept ans. Ma mère est arrivée dernière, six ans après le reste de la fratrie, juste à temps pour subir, elle aussi, les bouleversements liés à la guerre, à l'âge où elle devait entrer à l'école.

Dans cette partie de la France, l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de l'Allemagne nazie (le « coup de poignard dans le dos » de juin 1940) n'a pas eu les mêmes conséquences pour les Italiens qui, au lieu de se faire *transparents*, comme dans le reste de la France, ont par force resserré les liens avec l'Italie. Les enfants ont dû aller à l'école italienne, après quelques mois d'école allemande. En effet, après l'« évacuation » vers le centre de la France, en septembre 1939, comme pour tous les habitants des régions frontalières, et, après la « drôle de guerre », ils sont revenus dans une Moselle germanisée, qui a rapidement ouvert la voie aux institutions fascistes. À l'école italienne, les élèves ont endossé la chemise noire et chanté « Giovinezza », y compris les enfants d'antifascistes notoires. Ma mère me racontait qu'on était très fiers des jolies *pagelle* qu'elle ramenait à la maison. J'ai su beaucoup plus tard que mon grand-père maternel ne cachait pas ses sympathies pour Mussolini. Déjà avant guerre, les aînés étaient partis en colonie en Italie, aux frais du gouvernement italien soucieux d'italianiser

les enfants de l'*Italia all'estero*, et avaient été inscrits aux cours d'italien que dispensaient des maîtres et maîtresses d'école venus d'Italie. On apprenait là aussi des chansons édifiantes que ma tante, soixante-dix ans plus tard, est encore en mesure de chanter :

Italia, Italia, al popol tuo
Non son confini le Alpi e il mar
Ne son le terre che attorno al sole
Nel nuovo impero a rimirar.
Ma per le aspre straniere vie
Ovunque un figlio d'Italia sta
Ivi di patria un lembo sacro
Un cuor che sempre ti adorerà...

Ces chansons étaient sans doute reprises à la maison et ont pu renforcer le sentiment national de mon grand-père qui n'hésitait pas à afficher, à sa façon, son italianité. Il le faisait avec l'enthousiasme des Italiens de fraîche date – le Frioul ayant longtemps fait partie de l'empire austro-hongrois – sans activisme toutefois puisqu'il n'a pas été interdit de territoire à la fin de la guerre (j'ai vérifié aux archives départementales de la Moselle). La *nonà* devait partager cette sympathie car j'ai gardé le souvenir de l'avoir entendu évoquer la prestance de Mussolini sur son cheval. Je m'en étais d'ailleurs étonnée car, bien que petite, je savais de façon confuse qu'il n'était pas « bon » d'avoir ou d'avoir eu ce genre de sentiment pour Mussolini. Cela s'est ajouté au mystère et au lourd silence familial dont ce « grand-papa » a toujours été entouré. Sans

doute parce que cela valait mieux ainsi.

Parmi les mystères qu'il me reste à résoudre, il y a celui du Frioul, dont je ne comprends pas la langue. J'ai vu tout de même, lors d'une sorte de « pèlerinage », la petite maison de mes arrière-grands-parents, restée debout malgré le tremblement de terre de 1976, et goûté le raisin d'un pied de vigne qui avait résisté au temps et à l'abandon. Il avait lui aussi un petit goût de mystère.

Isabelle Felici

Les grenouilles du fleuve

Je me suis souvent interrogée sur les raisons qui avaient motivé mon apprentissage de la langue italienne et sur ma passion pour le pays d'origine de mes ascendants paternels. Comme cela se produit fréquemment dans les régions qui ont connu de nombreuses vagues d'immigration, notre culture familiale était mixte, corse par ma mère, italienne par mon père, et bien sûr française par éducation. Mes parents travaillaient dur et prenaient peu de vacances, mais nous allions parfois en Italie où mon père retrouvait ses cousins restés en Ombrie. Je n'avais que trois ans lors de notre premier voyage, mais j'ai conservé dans ma mémoire sensorielle des souvenirs inoubliables dans lesquels se mêlent l'odeur du foin, la saveur des aliments, la beauté des paysages et surtout, la douceur et la générosité des personnes rencontrées. Lors de nos séjours, toute la famille était réunie à l'occasion de grands repas organisés à la ferme où vivaient les cousins de mon père. J'avais du mal à identifier toutes ces personnes qui ne parlaient pas ma langue, mais je comprenais qu'elles nous manifestaient beaucoup d'amour. Les photos en noir en blanc que mes parents ont conservées de cette époque témoignent de ces moments heureux où la petite citadine que j'étais court après les oies, saute dans les bottes de foin et nourrit les animaux.

Lorsque j'atteignis sept ans, ces vacances rurales en Italie ne

furent plus possibles en raison de la naissance de mes sœurs et d'une charge de travail accrue pour mes parents. Les contacts avec l'Italie se firent plus rares : quelques appels téléphoniques à l'occasion d'une naissance ou d'un décès et les traditionnels échanges de bons vœux lors des fêtes de Noël. Je me souviens pourtant d'un épisode étrange lorsque j'avais environ douze ans. Deux cousins avaient raccompagné mon grand-père d'Italie car celui-ci avait souhaité s'y installer vers la fin de sa vie. Dans une longue histoire, ils expliquaient en italien les difficultés de mon grand-père qui n'était pas parvenu à s'acclimater à son pays d'origine. Nous n'étions par retournés en Italie depuis plusieurs années et pourtant, je comprenais tout ce qui se disait. La mélodie de la langue s'était apparemment inscrite dans mon cerveau. Les sons avaient un sens : je comprenais les tribulations de mon grand-père devenu étranger dans son pays natal. J'étais alors au collège et je devais choisir une seconde langue étrangère. Je choisis naturellement l'italien. J'ai étudié cette langue pendant près de dix ans en suivant un cursus scientifique, jusqu'au baccalauréat, puis économique et commercial par la suite. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je réalisai que mes parents ne parlaient pas vraiment l'italien ! Ils disposaient en réalité d'un bagage de quelques mots et expressions qui leur permettaient de faire face aux situations les plus courantes. L'amour faisait le reste. Quelques gestes, quelques mots avaient suffi pour entretenir des relations familiales pendant plus d'un demi-

siècle. Ma participation à cet ouvrage collectif a été l'occasion d'enquêter sur l'histoire familiale afin de comprendre comment s'effectue la transmission de la langue entre les générations. Pourquoi mon père ne parle-t-il pas la langue de ses parents ? Comment le lien avec le pays d'origine a-t-il perduré pendant trois générations malgré des contacts épisodiques et sans parler la même langue ? Parviendrons-nous à maintenir ce lien à l'avenir ?

Pour répondre à ces questions, j'ai mené une petite enquête. Je n'ai pas pu reconstituer l'ensemble du puzzle car certaines pièces ont disparu avec la mort des membres de ma famille. La sœur de mon père, Henriette, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-cinq ans, et mon père, âgé de soixante-douze ans, ont accepté de répondre à mes questions afin de m'aider dans cette entreprise. Pour estimer nos chances de transmettre aux futures générations la mémoire de nos racines italiennes et la langue de nos ancêtres, j'ai interrogé mes enfants. C'est donc sur la base de ces témoignages et de ma propre expérience que je vais tenter d'expliquer notre relation avec la langue et la culture de notre pays d'origine.

À la recherche d'une vie meilleure : le départ d'Italie

Mon grand-père, Gino Battistoni, est né en 1898 à Cannara en Ombrie. Il était l'aîné d'une famille nombreuse dont certains

enfants sont morts jeunes. Parmi les anecdotes qu'il se plaisait à raconter figure celle des grenouilles qu'il allait pêcher sur les rives du fleuve Topino, puis vendre au marché pour rapporter un peu d'argent à ses parents. L'idée que notre famille devait survivre à ces malheureuses grenouilles frappait mon imagination d'enfant, comme elle l'avait fait pour mon père et pour Henriette, qui m'ont tous deux rappelé cette histoire lors de nos entretiens. La pauvreté dans laquelle vivait mon grand-père lorsqu'il était enfant a fait de l'argent une véritable obsession pour cet homme qui ne vécut ensuite que pour son travail. Il épousa ma grand-mère, Sabatina Canafoglia, en 1921. Née en 1896, Sabatina avait perdu sa mère à l'âge de cinq ans et elle avait reporté son affection sur sa sœur aînée, Maria. Son père ne pouvant s'occuper de deux enfants, elle fut placée dans une famille d'accueil. Sa maman de substitution était une cousine de son père apparemment peu affectueuse. Compte tenu du contexte dans lequel ils avaient été élevés, Gino et Sabatina n'ont pas véritablement fait d'études. Ils ont appris à lire, à écrire et à compter et ils ont ensuite dû travailler. La misère dans laquelle vivaient alors bon nombre d'Italiens les poussait à émigrer. Mon grand-père décida en 1923 d'aller tenter sa chance dans les mines du nord de l'Europe. Henriette naquit en janvier 1923 à Foligno (Ombrie), juste avant le départ pour la Belgique et c'est dans ce pays d'accueil que sa petite sœur Marie vit le jour en 1924. Très vite, les parents de Gino, ses frères et ses sœurs le rejoignirent en Belgique. La

plupart n'en sont jamais repartis.

Le climat froid du nord ne convenait guère à mes grands-parents, habitués à la douceur de l'Ombrie, et mon grand-père rechercha rapidement un travail dans le sud de la France. Une petite communauté d'émigrés italiens s'était constituée à Toulon et Gino y trouva un emploi de jardinier dans le quartier des œillets, en 1926. Au bout de quelques mois, il fit venir sa famille, restée en Belgique et il s'installa à la Seyne où il acquit un fonds de commerce.

Ses parents perdirent toutes leurs économies placées dans une banque belge lors de la crise de 1929. Accompagnés de leur fille la plus jeune, ils rejoignirent donc Gino peu de temps après son installation en France, mais les autres membres de la fratrie restèrent en Belgique. Henriette se souvient que toute la famille parlait italien jusqu'à son arrivée en France. La Belgique avait constitué une sorte de sas de transition où Gino, Sabatina et leurs enfants avaient appris le français, mais entre eux ils continuaient à communiquer en italien. C'est après leur installation en France que la rupture avec la langue d'origine a été consommée, non pas brutalement, mais par étapes.

L'installation en France et la rupture avec la langue d'origine

À la Seyne, Gino et Sabatina comptaient beaucoup d'immigrés

italiens parmi leurs clients et l'italien s'imposait naturellement comme langue commune. Le contact avec l'Italie était maintenu grâce au courrier car Sabatina correspondait souvent avec son père et sa sœur. Henriette se souvient d'être allée en Italie à l'âge de cinq ans avec sa mère et Marie. Ne souhaitant pas laisser son commerce, Gino ne les avait pas accompagnées. Henriette était bilingue et elle passait sans difficulté de l'italien au français. La rupture avec la langue d'origine intervint en 1931. Gino et Sabatina décidèrent de vendre leur commerce pour en acheter un autre situé dans le quartier du Pont de Bois à Toulon. La clientèle était différente, essentiellement francophone. Lorsque la famille déménagea, les parents de Gino préférèrent repartir en Italie où ils finirent leur vie. Henriette vouvoyait encore ses parents avant leur installation au Pont de Bois. Cette pratique fut abandonnée lorsqu'elle passa à l'utilisation exclusive du français. Mon père, Guy, est né en 1936 alors que sa famille s'était parfaitement acculturée à la France. Il a été élevé dans le respect des principes républicains français et ses parents ne lui ont jamais parlé italien. Sa langue maternelle est donc le français. Pendant les années 1930, l'Italie s'enfonça dans le fascisme et Benito Mussolini se rapprocha de plus en plus de l'Allemagne hitlérienne. Je suppose qu'il était préférable de ne pas rappeler ses origines italiennes dans un tel contexte. Puis la guerre éclata et mes grands-parents choisirent leur camp : ils ne partageaient pas les valeurs fascistes de Mussolini,

ils respectaient leur pays d'accueil et ils souhaitaient être assimilés aux Français. Dans le même temps, les cousins restés en Italie entraient en résistance contre les *camicie nere* qui faisaient régner la terreur dans les campagnes.

Mon grand-père profita de sa qualité de commerçant pour aider les personnes démunies à se nourrir. Probablement cacha-t-il à l'occasion quelques résistants dans les réserves du magasin. Mon père était alors très jeune, il ne comprenait pas les enjeux. Lors d'une visite de la milice, il livra des informations qui conduisirent mon grand-père en prison. Menacé d'expulsion, celui-ci dut sa libération et son maintien sur le territoire français au soutien de certaines personnalités locales qui lui étaient reconnaissantes pour les services rendus. Le même problème se posa à la Libération car le service d'épuration voulait renvoyer les étrangers chez eux. Mes grands-parents eurent à affronter les dénonciations (probablement de concurrents jaloux), mais les témoignages favorables l'emportèrent, et la famille put rester en France. La situation était très inconfortable. Mon père se souvient que ses camarades lui reprochaient parfois ses origines italiennes lorsqu'ils étaient à court d'arguments. Il trouvait ces réactions profondément injustes car il se sentait aussi français qu'eux. Ce qui n'était que des chamailleries d'écoliers à l'origine pouvait ainsi dégénérer en bagarres. Gino et Sabatina ne voulaient pas avoir de problèmes avec les Français de souche,

aussi corrigeaient-ils leur fils quand ils apprenaient qu'il s'était battu.

Pendant toute la durée de la guerre, les contacts avec l'Italie furent difficiles, même par la poste. Cette période douloureuse marque la rupture définitive avec la langue d'origine. Mon père ne l'entendait jamais parler à la maison car ses parents faisaient de leur mieux pour s'intégrer. Lorsque la paix fut rétablie, Sabatina reprit ses contacts épistolaires avec sa famille, mais elle ne retourna en Italie qu'en 1948, avec mon père. Il avait alors douze ans.

Des relations épisodiques, mais durables, avec la terre de nos ancêtres

Lorsque mon père m'apprend qu'il n'est allé en Italie que deux fois avant ma naissance, je suis abasourdie. Aussi loin que remontent mes souvenirs, ses relations avec sa famille italienne ont toujours été très affectueuses. Nous avons toujours été accueillis avec beaucoup d'hospitalité et une immense gentillesse. Les retrouvailles étaient joyeuses et les séparations très tristes. Comment les liens ont-ils perduré au fil des décennies malgré si peu de contacts ? Papa m'explique qu'il s'est rendu en Italie pour la première fois à l'âge de douze ans, puis une seconde fois vers quatorze ans. Ces voyages furent une révélation. Ses cousins étaient plus grands que lui.

Ils l'emmenaient partout avec eux et lui racontaient leur façon de vivre. Grâce à cette immersion, au bout de trois semaines, papa comprenait et parlait l'italien. Il trouvait une telle chaleur humaine auprès de cette famille qu'il faisait tous ses efforts pour communiquer dans la langue de ses cousins.

Malheureusement, une nouvelle période sombre s'annonçait. Sabatina décéda en 1953, après une longue période de maladie et en 1956, sa fille, Marie, mourut brutalement à l'âge de trente et un ans. La jeune femme laissait deux enfants dont Gino prit soin jusqu'à leur majorité. La même année, mon père partit en Algérie livrer un combat qui n'était pas le sien. Peu avant son départ, il rencontra ma mère et la demanda en mariage. Ils se marièrent à son retour de la guerre, en 1958, et quatre ans après, je naissais. En 1965, papa décida de nous emmener, maman et moi, faire la connaissance de sa famille italienne. Je rencontrai Maria, la sœur chérie de Sabatina, et les nombreux cousins et cousines que papa n'avait plus revus depuis le début des années cinquante. Plusieurs d'entre eux travaillaient et vivaient encore à la ferme. Il n'y avait pas de sanitaires et le confort était très limité, mais je garde des souvenirs merveilleux de cette période. Comme papa l'avait vécu dans son enfance, je fis l'expérience des grands repas familiaux, de la gentillesse de nos cousins et de la vie à la ferme. J'appréciais les plaisirs d'un environnement rustique : nourrir les animaux, sauter dans les bottes de foin, jouer dans la campagne immense.

Les vieilles photos racornies de cette époque suscitent en moi l'émotion des jours heureux. Nous avons dû retourner en Italie aux alentours de mes six ans, puis il y eut une longue interruption pendant près de dix ans au cours desquels mes parents furent trop occupés par leur travail et la naissance de mes sœurs pour envisager un tel voyage. Gino décéda en 1976. Sa tentative d'installation en Italie vers la fin de ses jours s'était soldée par un échec : après toute une vie passée hors de son pays d'origine, il n'était pas parvenu à s'y adapter. Les contacts avec l'Italie s'espacèrent, mais je conservais au fond de moi le désir de repartir un jour, peut-être par mes propres moyens lorsque je serais assez grande, pour retrouver ce pays et ces gens qui m'avaient fait si bon accueil.

L'apprentissage de la langue comme moyen d'accès à la culture d'origine

À l'école, j'étudiais l'italien avec ferveur : pour moi, il ne s'agissait pas d'une langue comme les autres, mais de celle de mes ancêtres et de mes cousins restés là-bas, en Ombrie. Au delà de la langue, c'est aussi la culture italienne que je souhaitais approfondir. Ayant étudié le latin, je ressentais comme une fierté de compter parmi mes ancêtres des représentants des civilisations étrusque et romaine. À l'adolescence, je ne rêvais que de repartir en Italie pour découvrir les merveilles de

l'Antiquité romaine ou de la Renaissance florentine. Je parvins à convaincre mes parents de nous emmener mes sœurs et moi en Italie pour mes dix-sept ans. Mon père craignait de déranger ses cousins après plus de dix ans de séparation. Il s'interrogeait sur l'accueil qui nous serait réservé et, n'ayant plus pratiqué la langue, il doutait de pouvoir communiquer comme autrefois. Trente ans plus tard, je suis heureuse d'avoir insisté. Les retrouvailles furent joyeuses et affectueuses comme cela s'était produit à chaque fois dans le passé. Maria était morte, mais ses cinq enfants mettaient un point d'honneur à nous recevoir dans les règles de l'hospitalité latine. Mes cousins étaient de jeunes adultes. Comme l'avaient fait leurs parents en leur temps avec mon père, ils souhaitaient me faire découvrir leur pays et leur culture. Comprenant mon désir de parler correctement leur langue, ils se montraient indulgents et pédagogues. À partir de cette période, je retournais régulièrement en Italie, parfois avec mes parents, le plus souvent seule par le train. Je me sentais si bien dans ce pays que j'envisageais sérieusement de m'y installer lorsque viendrait le temps de travailler. Je ne suis pas allée vivre en Italie, mais grâce à l'usage de la langue, j'ai pu établir avec ma famille italienne des relations de confiance qui vont bien au delà des usages codifiés par les lois de l'hospitalité. C'est aujourd'hui avec mon mari et mes enfants que je fais le voyage. Chacun de nos séjours est l'occasion de découvrir une parcelle de l'immense patrimoine culturel

de l'Italie. L'Ombrie est riche en cités médiévales (Gubbio, Perugia, Spello, Spoleto...) et lieux de pèlerinages (Assisi, en particulier). Les régions limitrophes étant la Toscane et le Latium, les sites à visiter ne manquent pas et nous avons toujours le sentiment qu'il reste tant à voir. J'ai la chance d'avoir épousé un enseignant d'anglais passionné d'Italie et nous avons tous deux transmis cette passion à nos enfants. Nous les y avons emmenés de façon très régulière et ils ont choisi de leur propre chef d'étudier l'italien comme seconde langue. Ils ne le parlent pas couramment, mais ils parviennent à communiquer avec notre famille. Ils sont sensibles à la culture italienne, à la richesse du patrimoine historique, architectural et gastronomique de ce pays et ils partagent mon attachement familial. Du côté italien, mon cousin Paolo a créé avec sa femme, Doriana, un complexe agri-touristique près de Cannara. Nous pouvons désormais séjourner chez eux et partager nos repas avec notre famille italienne dans une ambiance proche de celle que j'ai connue enfant. Paolo et Doriana ont deux fils qui étudient le tourisme et qui ont choisi le français comme seconde langue. C'est désormais à nos enfants de porter le flambeau de la transmission inter-générationnelle. Quatre-vingt-cinq ans après le départ d'Italie, j'ai pu préserver ces contacts privilégiés grâce à la pratique de la langue et je cultive les relations avec ma famille italienne car ce lien me semble précieux pour mes enfants. Ainsi que le résume très

simplement mon fils aîné : « l'Italie, c'est un pays étranger où je me sens chez moi ».

Lorsque je me promène à Cannara, il me semble parfois apercevoir un jeune garçon en culottes courtes courir sur les bords du fleuve Topino en quête de grenouilles dont la vente permettra de nourrir ses frères et sœurs. Je pense aussi à Sabatina qui dut quitter sa famille et l'Italie pour s'expatrier dans un pays dont elle ne savait rien. L'amour qu'elle portait à sa sœur était si fort qu'il nous a été transmis sur quatre générations. Je formule le vœu que nos enfants le transmettent à leur tour à leurs propres enfants.

Corinne Battistoni – Van der Yeught



De la flamme au flambeau

Je m'appelle Sabrina Urbani, je suis le fruit de deux lignées originaires d'Italie. L'arrière-grand-père de ma mère est né à Turin, dans le Piémont. Etudiant en médecine, avec de réels talents artistiques, il est venu à Paris en 1900, pour l'exposition universelle. En rébellion contre son milieu et sa famille, il a décidé de rester en France et de peindre. C'est à Toulon qu'il a fait le choix de fonder sa propre famille et a vécu de ses toiles jusqu'à sa mort en 1933. Mes grands-parents paternels sont nés tous les deux à Pietralunga, tout près de Gubbio, une très jolie cité médiévale située en Ombrie. Après la seconde guerre mondiale, un contrat de travail en poche, ils sont venus s'installer à Toulon, où la famille de mon grand-père, qui avait fui le fascisme, vivait déjà. Voici les deux principales lignes de mon héritage originel.

Depuis le berceau, ma vie s'écoule avec l'Italie en toile de fond. Cette toile de fond se transforme en voûte céleste dans les moments les plus heureux. Mes parents, très à l'aise avec leurs origines, fiers de leurs ascendants, ont toujours pris le temps de me faire partager leur amour pour la langue et le pays de leurs aïeux. Mais c'est auprès de mes grands-parents paternels, immigrés de la première génération, que mon enfance s'est imprégnée avec le plus de force de cette culture, encore très vivace en eux, puisque pratiquement intacte.

Aujourd'hui encore, j'ai du mal à imaginer les difficultés qu'ils ont dû surmonter à leur arrivée à Toulon : l'apprentissage d'une nouvelle langue, l'initiation à un nouveau mode de vie, des coutumes différentes. Mais c'est avec un grand courage et une volonté très affirmée qu'ils ont réussi à s'intégrer au sein de ce nouveau pays qui leur a ouvert les bras à une époque où le leur ne pouvait plus répondre à leurs attentes. Quelques années plus tard, mon père, leur unique enfant, a vu le jour en 1954. Je suis née à mon tour au cœur de cette famille très unie où coexistaient deux cultures. La toute première « la prima » qui espérait perdurer et la seconde qui devait, par la force des choses, prendre le pas sur son aînée.

Mes grands-parents s'exprimaient dans un français teinté de cet accent typiquement italien qui ravissait mes jeunes oreilles. L'italien, le français, tantôt l'un tantôt l'autre, mais les mots les plus tendres, les compliments les plus doux, étaient toujours exprimés dans leur langue maternelle, telle une jolie mélodie, celle du bonheur.

Mes grands-parents ont toujours été très présents dans ma vie quotidienne. Bien avant que je sois en âge de faire ma première grande rentrée scolaire, juste avant la naissance de mon petit frère Pierre, j'ai partagé mon temps, au gré de ma fantaisie, entre les deux maisons situées dans le même quartier.

C'est avec « papi », dernier chaînon d'un long lignage de

cultivateurs d'Ombrie, que j'ai goûté au plaisir du jardinage. Devenu marbrier pour faire vivre sa famille, il n'en était pas moins resté un homme de la terre. Son jardin était une merveille. Une oasis de verdure où se côtoyaient des arbres fruitiers, des fleurs et un magnifique jardin potager. Avec une bêche adaptée à mes petites mains d'enfants, il m'a appris, avec la patience qui le caractérisait, à retourner la terre afin d'y déposer les semis. Nous avons assisté ensemble avec ravissement à la lente transformation des graines en légumes, en fleurs et en fruits dans cet endroit magique riche en couleurs et senteurs inoubliables.

Avec « mamie », l'invitation à la découverte se passait souvent dans la cuisine. Vêtue d'un grand tablier, debout sur un petit banc fabriqué par « Papi », face à la grande table de granit, mes petites mains ont pétri la pâte, roulé les *gnocchi* sur la fourchette, aidé à la fabrication des *ravioli*, des *cappelletti*, des *lasagne*, des *cannelloni*, des *tagliatelle* et du fameux *dolce della nonna*.

Si le bonheur a une odeur, c'est celle si familière de la sauce à base de tomates qui mijote lentement sur un coin de la gazinière, répandant dans la cuisine un parfum inoubliable. Ma grand-mère nous a quittés l'année de mes neuf ans, ce fut une période très difficile pour notre famille, nous avons resserré encore plus fort les liens qui nous unissaient à « papi ».

Quelques années plus tard, mon inclination naturelle m'a

amenée à choisir l'option italien en Quatrième, tout comme mes parents l'avaient fait précédemment. Dès les premiers cours, je me suis sentie tout de suite à ma place, très à l'aise et j'ai pris du plaisir qui n'a cessé de croître au fil des années. J'ai rencontré des enseignants impatients de partager avec les élèves les plus motivés leur passion pour la langue et le pays. Ils avaient en commun une grande disponibilité, un désir de transmettre avec enthousiasme, une chaleureuse attitude, des personnalités charismatiques et une manière d'être qui révélait sans ambiguïté leurs racines italiennes. Bien que je ne puisse pas les nommer individuellement, je les remercie car ils m'ont donné le goût et l'envie de choisir avec une grande sérénité et un réel bonheur la voie dans laquelle j'ai orienté mes études.

En cet instant très précis, c'est vers Pierina et Anastasio, mes grands-parents tant aimés, aujourd'hui disparus, que s'envolent toutes mes pensées. La petite flamme de mes origines se ravive et brûle de son plus bel éclat.

Sabrina Urbani

L'Italie dans mes veines

C'est grâce aux récits de mes deux grands-pères et de mon père, ainsi qu'aux nombreux documents familiaux conservés que je peux aujourd'hui raconter notre histoire. Certes, il me sera difficile dans ce récit de proposer un point de vue dépourvu de tout sentiment. Une histoire personnelle, comme son nom l'indique, est le reflet d'un passé intime qui suscite de nombreuses émotions et une grande fierté. Mes proches eux-mêmes ont exprimé, lors de nos discussions, des points de vue personnels, certainement influencés par leur ressenti, mais c'est de cette manière que je connais notre histoire et que je souhaite la raconter...

Mon trisaïeul paternel et mon grand-père maternel sont tous deux immigrants italiens, mais ils sont issus de générations éloignées. Leur parcours et leur vécu sont ainsi très différents et permettent la découverte de deux voyages opposés, aussi bien concernant les motifs de leur départ que les conditions de leur voyage et leur intégration.

Un voyage qui remonte au début de l'immigration transalpine « moderne »

C'est au début du XIX^e siècle que mon trisaïeul, Achille Francesco Doneda, originaire de Cisano di Bergamasco,

décide de partir pour Rome afin d'intégrer la garde du Pape. Après une année de service au Vatican, il rencontre sa future femme, Filomena Berta. Il quitte alors Rome pour la rejoindre dans son village natal, une petite commune de la province de Savone, Altare. Ils se marient dans cette même commune alors qu'Achille a déjà trente ans. Il exerce le métier de tailleur de pierres, héritage des générations passées, mais la situation économique de l'Italie, faible en ressources naturelles, le manque de travail, la pauvreté obligent beaucoup d'Italiens à émigrer. Il décide donc, à la naissance de son premier fils Francesco, mon arrière-grand-père, de partir seul travailler en France. Quitter sa terre et sa famille est difficile, mais il n'a pas le choix.

Connaissant moi-même les lieux, je sais que son parcours n'a pas dû être de tout repos. Le trajet Altare-La Valette, de nos jours, représente environ quatre cents kilomètres par autoroute. Les difficultés qu'il a pu rencontrer durant son voyage, pour une destination inconnue, deviennent alors évidentes.

Après de nombreuses haltes dans différentes villes où il exerce le métier de journalier (agriculture, vendanges...), il pose son sac à La Valette où il trouve une place de maçon sur un chantier important. Durant trente ans, sa vie est faite d'allers-retours entre la France et l'Italie, ponctués par les naissances de ses quatre enfants : Francesco (1884), Romolo, Iside et Remo. Lorsque Francesco est en âge de travailler, Achille l'emmène

avec lui en France et il en fera de même avec ses deux autres fils, jusqu'au jour où la famille résidera définitivement à La Valette, aux alentours de 1915. C'est ainsi que débute l'histoire des Doneda en France.

À cette époque, le travail est abondant dans la région qui accueille de nombreux Italiens. Certains trouvent un emploi dans les mines de bauxite à Brignoles, d'autres sont embauchés à l'arsenal de Toulon ou encore pour les chantiers navals de la Seyne-sur-Mer.

Selon certains anciens, se trouvait à l'époque à La Garde, au pied du château, une carrière dans laquelle, durant plus de cent ans, de nombreux Italiens auraient extrait les pierres qui ont servi à la construction de la Vieille Garde. On la surnommerait : « La Carrière des Piémontais ». Certains habitants de La Garde seraient les descendants de ces courageux travailleurs.

Mon arrière-grand-père, Francesco, trouve un emploi dans le bâtiment, dans l'entreprise où travaille son père, Achille. Quelques années après, mon trisaïeul crée sa propre entreprise, avec Francesco à ses côtés ; il travaille jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Cela montre l'incroyable volonté qu'avaient les immigrants de l'époque pour réussir leur vie, nourrir leur famille et laisser un patrimoine à leurs enfants. De nombreux entrepreneurs de la région sont des descendants d'immigrés italiens. On

retrouve aujourd'hui encore des noms comme : Cortelloni Frères, Scappani, Monti, Verdino¹ ou encore Doneda Frères !

Il est important de souligner que les immigrants transalpins arrivés dans le Var entre le milieu et la fin du XIX^e siècle ont largement participé au développement de la région grâce à la réalisation d'importants travaux de construction (par exemple, la Corniche de Tamaris).

Certes, la région offre aux immigrants italiens de l'époque de nombreuses opportunités professionnelles, mais cela ne signifie pas pour autant qu'ils aient connu un quotidien paisible. Outre la difficulté des travaux effectués, l'intégration de la « nouvelle population » a elle aussi été difficile. Dans chaque ville « italianisée », se forment des communautés d'Italiens qui conservent leurs coutumes et subissent la discrimination des Français. Ces derniers les accusent de « voler » leur travail et leur pain.

Au fil des ans, la volonté, la force de travail, l'humanité et le respect que présentent les immigrés italiens, ajoutés aux points communs déjà existants entre les deux populations (religion, similitudes des langues), vont jouer en leur faveur et leur permettre de s'intégrer définitivement. Leur culture, leur gastronomie ainsi que leur savoir-faire, vont fortement imprégner notre société. Pour aboutir à une parfaite intégration, le chemin a été long. Non seulement les immigrés ont été

1. Entrepreneurs du secteur du bâtiment avec qui mon père entretient des relations de collaboration du fait de son métier.

confrontés au racisme extérieur, mais en plus, des tensions régnaient au sein même des familles. C'est la situation qu'a vécue Francesco, comme beaucoup d'autres immigrés, durant les deux guerres mondiales.

Appelé en 1915 pour combattre pour son pays natal, il déserte et choisit la France, pays qui le nourrit depuis des années. Il décide alors de se faire naturaliser et intègre la 312^e compagnie de l'armée française en tant que brancardier. Ces événements créent un véritable conflit familial. Au même moment, son frère cadet, Remo, est appelé par l'armée italienne et meurt au combat. En 1925, il reçoit à titre posthume la *Medaglia a ricordo della Guerra*.

Lorsqu'arrive la Seconde Guerre mondiale durant laquelle Mussolini est allié à Hitler, les Italiens de France doivent choisir leur camp. Notre famille n'adhère pas aux idées fascistes de Mussolini, elle choisit la France, le camp de la liberté. Selon mon grand-père, mon arrière-grand-père disait toujours : « J'ai choisi la France car c'est le pays qui a nourri ma famille ».

Bien que je sois née en France et profondément attachée à mon pays, une partie de moi est et restera toujours italienne. Depuis l'enfance, l'Italie a toujours fait partie de ma vie. Mes vacances, c'était l'Italie ; le courrier que nous attendions impatiemment au moment des fêtes, c'était l'Italie ; les appels tard le soir, c'était l'Italie...

Mes parents étant tous deux d'origine italienne et de régions

différentes, ils m'ont chacun transmis, à leur manière, l'amour du pays et de la langue. J'ai toujours aimé aller en Italie, je m'y sens si bien, et j'aime entendre et parler cette si belle langue qui a bercé mon enfance... Mon histoire familiale, tant celle qui appartient au passé que celle qui demeure est, sans aucun doute, la raison de mon parcours scolaire (études d'italien) et de mes motivations professionnelles (enseignement de la langue italienne). L'Italie et sa langue font, depuis toujours, partie intégrante de ma vie.

Mon père nous raconte depuis l'enfance l'histoire des Doneda. Les portraits sur les murs du salon ont toujours éveillé ma curiosité. Qui étaient ces étranges personnages qui m'effrayaient un peu ? Immédiatement, il nous racontait leur histoire. Sa grand-tante, Iside, sœur de Francesco, encore italienne à sa mort en 1990, lui a transmis depuis l'enfance notre histoire, ainsi que la culture italienne, pour qu'elle se perpétue. Mon père étant l'aîné, statut très important dans la tradition italienne, il était le garant de cette hérédité.

À la naissance de mon frère, en 1981, Iside a dit à mon père : « Maintenant que tu as un fils, je peux mourir ». Elle était désormais sûre que notre nom ne disparaîtrait pas. Quelques heures avant sa mort, sur son lit d'hôpital, elle a fait promettre à mon père de se rendre à Rome et à Bergame, en souvenir de son père, Achille.

C'est en 2004 que mon père et moi sommes partis, comme

promis, à la recherche de notre passé. Après quatre heures de route et plusieurs arrêts dans les villes de Coni, Novare, Monza ou encore Milan, nous sommes finalement arrivés à Bergame.

Bergame est composée de trois parties : l'agglomération actuelle, la ville nouvelle et la vieille ville où se trouvent les institutions principales (bibliothèque, université, cathédrale...). On y accède par une grande route panoramique bordée de châtaigniers et entourée de remparts. La vue sur la vallée est exceptionnelle. Nous avons visité l'ensemble des monuments, la place ainsi que tous ses petits commerces.

Iside avait parlé à mon père d'un cimetière dans lequel reposaient certains de nos ancêtres, c'est donc en ce lieu que nous nous sommes ensuite rendus.

Il se trouve au centre-ville, immense, imposant, une ville à l'intérieur de la ville. Quand nous sommes arrivés sur place, nous nous sommes demandé comment nous allions faire pour trouver les tombes de nos aïeux. Après une visite rapide, nous nous sommes aperçus que sans aide, la mission serait impossible. Nous avons alors décidé de nous renseigner auprès de l'administration du cimetière. L'employée qui nous est venue en aide a pu, grâce au recensement informatique du cimetière, nous guider de façon précise. Elle nous a expliqué que tout était répertorié depuis les années 1600. Grâce à son aide, nous avons découvert les tombes des grands-parents d'Iside ainsi que celles d'autres ancêtres.

Aujourd'hui, nous savons que résident encore à Bergame des Doneda, qui sont peut-être des membres plus ou moins éloignés de notre famille, mais que nous ne connaissons pas et qui ignorent très probablement notre existence.

Nous avons découvert d'autres éléments importants durant ce voyage. Nous avons appris ainsi que les noms de famille comme le nôtre qui se terminent en -eda ou -ada, sont des noms italiens depuis des générations en Lombardie et tirent leur étymologie du grand fleuve de la région, le fleuve Adda.

Après ce court séjour à Bergame, nous sommes allés à Altare, village natal de Francesco, pour y découvrir le monument aux morts sur lequel, selon Iside, apparaissait le nom de Remo, frère de Francesco, déjà évoqué, décédé durant la Première Guerre mondiale. En effet, Remo Doneda était inscrit sur le monument.

C'est enrichis et heureux de nos découvertes que nous sommes rentrés en France. Ce voyage a été pour nous une façon de rendre hommage à Iside ainsi qu'à nos aïeux. Il nous a permis de découvrir concrètement un passé resté en Italie, pour lequel nous avons beaucoup d'intérêt.

L'immigration italienne durant la Seconde Guerre mondiale

Après avoir présenté le parcours migratoire de mon trisaïeul et de mon arrière-grand-père paternels, il est essentiel

pour moi d'évoquer mon grand-père maternel. Il est le seul parmi ses frères et sœurs à être venu vivre France, du fait de la guerre. Restent alors en Italie de nombreux membres de la famille. Depuis l'enfance, mes parents, mon frère et moi nous rendons régulièrement en Italie pour leur rendre visite. La destination de mon premier voyage était Castellamare di Stabia, dans la périphérie de Naples, où vivaient nos cousins. J'ai ainsi découvert la ville, son patrimoine ainsi que le dialecte napolitain que parlait mon grand-oncle. Je garde de cette région un souvenir agréable : la convivialité, l'hospitalité, la découverte de lieux exceptionnels comme Pompei ou encore le Vésuve. Il y a quelques années, la famille d'Italie a déménagé, pour des raisons professionnelles, de Naples vers Gênes pour certains et Coni pour d'autres, ce qui m'a permis de découvrir de nouveaux endroits.

Si aujourd'hui une partie de la famille vit en France et l'autre en Italie, si notre pays natal n'est pas le même, c'est uniquement dû à l'immigration qui a eu lieu durant la Seconde Guerre, immigration qu'a vécue mon grand-père, Vincenzo Giannone.

Originaire de Palerme, il est mobilisé en 1940, alors qu'il n'a que dix-huit ans, et envoyé à Vibo Valentia, pour effectuer son service militaire dans l'aviation. Il intègre ensuite l'école d'artificiers de cette même région. Quelques mois après, il est transféré à l'école d'artificiers de Pérouse où il apprend à se

servir des armes de fabrication anglaise pour se battre contre les Anglais, paradoxe qui le fait encore sourire aujourd'hui. Il est ensuite envoyé à Pise dans l'escadrille d'avions torpilleurs, puis transféré en train à Salon de Provence, dans les Bouches-du-Rhône, avec les troupes italiennes qui viennent occuper le territoire.

Le 26 juillet 1943, Mussolini est destitué et arrêté et en septembre 1943, l'armistice est signé avec les Alliés à Cassibile. À cette période, les Allemands font prisonniers de nombreux Italiens de France, dont mon grand-père, qui reste quinze jours dans une prison de Salon de Provence. Un officier allemand propose aux prisonniers deux solutions : combattre pour l'Allemagne ou travailler pour elle. Mon grand-père refuse de collaborer avec les Allemands et rencontre dans la prison des ouvriers français qui, par obligation, travaillent pour les Allemands. Ces derniers proposent à mon grand-père et à ses camarades de les aider à s'évader.

Les ouvriers ont pour habitude de rejoindre leur domicile à midi pour manger. Ils fournissent à mon grand-père et à ses compagnons des vêtements civils et leur prêtent leurs cartes d'ouvriers afin qu'ils puissent sortir à leur place à l'heure du repas. Ils sont accompagnés d'un des ouvriers français, qui, lors de son retour, rendra les cartes à ses camarades. Il est important de souligner le courage et la solidarité de ces hommes qui ont aidé les prisonniers italiens au péril de leur vie.

Mon grand-père et un de ses amis, Franco Bani, décident de se rendre à Marseille dans le quartier de Saint-Barthélémy, où se trouve la tante de ce dernier, Madame Guignola, dite Tata Lida. Ils partent à pied de Salon de Provence vers Marseille où ils rencontrent un barrage d'Allemands. Le gendre de Madame Guignola les emmène jusqu'à Saint-Bathélémy. Franco et mon grand-père restent environ deux mois chez Madame Guignola puis ils décident de partir car la situation devient dangereuse. Elle risque d'être fusillée si les Allemands découvrent la présence d'Italiens chez elle.

Un de ces voisins, un communiste en relation avec la résistance, leur propose de les emmener avec lui afin de rejoindre les résistants. Ils acceptent et se rendent ainsi à pied à Flassans (Var). Ils y restent quelques semaines puis décident de se rendre jusqu'à Saint-Maximin (Var) où ils rencontrent une autre personne affiliée à la résistance, qui leur fournit de faux papiers.

Une attaque allemande est ensuite déclarée, de nombreux Français sont tués, mon grand-père et son ami partent en train pour Lambruisse (Alpes de Haute-Provence). Ils trouvent dans une montagne un petit cabanon dans lequel les montagnards mettent le foin et ils décident de s'y réfugier.

Après un mois d'attente dans ce cabanon, en compagnie de soldats français, une attaque est signalée. Le groupe de partisans français part pour combattre les Allemands.

Mon grand-père raconte qu'une semaine après lors de son tour de garde, il aperçoit trois ou quatre hommes et pense que ce sont les soldats français qui sont de retour. Il se rend finalement compte que les hommes en question sont beaucoup plus nombreux et décide, avec un de ses compagnons, d'aller voir ce qu'il se passe. Ils entrent alors des soldats allemands, qui se mettent à tirer dans tous les sens, et décident de se cacher derrière des buissons.

Ils marchent toute la nuit et au petit matin, ils rencontrent un vieux montagnard italien qui vit avec sa famille dans un village des Basses-Alpes. Ce dernier leur propose de se réfugier dans une grange, non loin de chez lui et s'engage à les nourrir. Ils restent seulement quelques jours chez le paysan car ils ne veulent pas les mettre en danger lui et sa famille.

Mon grand-père et son ami décident de retourner en Italie à pied. Ils passent par le Col des Champs, puis par Saint-Étienne de Tinée (Alpes Maritimes) où ils rencontrent de nouveau un barrage d'Allemands. Il est quasiment impossible de passer... Ils trouvent alors un refuge pour la nuit durant laquelle éclate un violent orage. Le lendemain, une avalanche de pierres avait effacé le chemin par lequel ils étaient passés. Difficile de retourner sur leurs pas. Franco décide d'essayer de passer malgré le barrage tandis que mon grand-père reste sur place et passe la nuit seul entre deux rochers. Durant la nuit, il aperçoit dans l'obscurité, deux yeux qui le fixent. Il prend alors une

pierre et la jette sur l'animal qu'il pense être un loup.

Le lendemain matin, il retourne sur ses pas et rencontre un autre montagnard qui lui propose de l'héberger à condition de travailler pour lui. Durant sept mois, mon grand-père travaille pour le berger, il l'aide à s'occuper de ses bêtes. À cette période, le village est désert. Il n'y a que le montagnard, mon grand-père et un couple de juifs originaires de Toulon.

Un jour, les Allemands arrivent au village. Mon grand-père prévient le couple et tous vont se cacher en haut de la montagne. Avec eux, se trouvent deux gendarmes français qui, au moment de redescendre, sont fusillés par les Allemands.

Au moment du débarquement, les Allemands viennent réquisitionner le berger et ses mulets, tandis que mon grand-père reste sur place pour s'occuper des bêtes. À son retour, le montagnard décide de partir pour Miramas, accompagné de mon grand-père, à cause du manque de nourriture. Le voyage dure trois jours.

Mon grand-père reste trois mois à Miramas (Bouches-du-Rhône), jusqu'au jour où le gendre de Madame Guignola, informé de sa présence non loin de chez lui, vient le chercher pour le conduire à Marseille. Il est ensuite démobilisé et reprend la vie civile. Il est hébergé chez Madame Guignola et trouve un emploi en tant qu'ouvrier pour la construction d'une autoroute. Puis une amie de Tata Lida lui loue une chambre. Il souhaite par la suite retourner en Italie mais ne le fait pas pour un motif qu'il

qualifie de « top secret ». Puis il rencontre ma grand-mère, Aimée Duran, ce qui le décide à rester définitivement en France.

Il travaille durant plusieurs années comme menuisier à Marseille tandis que ma grand-mère travaille comme vendeuse dans une maroquinerie. Ils décident ensuite d'acheter un kiosque à journaux dans cette même ville.

En 1959, 1960 et 1963, naissent ma mère et ses deux sœurs et tous partent pour Le Pradet. Ils achètent ensuite une droguerie à La Garde, dans laquelle ils travaillent durant des années.

Connaître le chemin périlleux qu'a vécu mon grand-père était pour moi quelque chose d'important. Ce parcours, tout comme le précédent, sont des éléments essentiels qui permettent de mieux comprendre d'où l'on vient et l'amour qu'on peut avoir pour un pays et sa langue. De plus, c'est de cette histoire familiale qu'est née mon envie d'étudier, dans le cadre d'une thèse de doctorat, la présence des Italiens dans le Var.

Cindy Doneda

Mon mazzolin di fiori

Si je me demande la place qu'occupe aujourd'hui l'Italie dans ma vie, la réponse ne va pas chercher bien loin. De vagues réminiscences de syllabes en « o », « i », « a », ânonnées au collège... Deux ou trois séjours culturels à Rome, Naples, Florence... Les résultats de la dernière journée du *calcio*, et une coupe du monde volée... Rien de bien original en somme.

La semaine dernière, je suis allé rendre visite à ma grand-mère. Fine cuisinière, elle était en train de rouler et d'enfariner ses *gnocchi* : « J'ai toujours vu faire ma mère comme ça. » Assis à la table de la cuisine, je regarde admiratif ses veilles mains usées par le temps et le labeur, qui n'ont cependant rien perdu de leur dextérité. J'observe, je décompose attentivement ce simple geste ancestral transmis de mère en fille à travers le temps. Le morceau de pâte à peine pressé est roulé en un quart de tour le long des dents d'une fourchette avant d'aller glisser sur un tapis de farine.

Elle me parle de la pluie et du beau temps sans regarder ce qu'elle fait. Elle est rapide, son geste est sûr, acquis et maîtrisé depuis des années. Je veux m'y essayer. Je prends une fourchette, un morceau de pâte et tente maladroitement de reproduire le geste... Sans succès. J'écrase la pâte, elle colle aux doigts, prend la forme d'un boudin... Je recommence, persiste encore et encore. Je m'énerve. Elle rit. J'aime voir rire ma

grand-mère. Ses yeux se plissent, son nez se tord légèrement : « Tu n'aurais pas chômé de mon temps ! C'est qu'il fallait avoir le coup de main, pour nourrir dix personnes. »

Je connais ce qui s'apprête à suivre, les phrases qui commencent par « de mon temps » sont toujours un appel aux souvenirs d'un passé révolu, peut-être heureux, souvent mélancolique. Ma grand-mère est la sixième fille d'une fratrie de huit enfants. La moitié de ses frères et sœurs sont nés en Italie, avant guerre, dans de petits villages de la région de Modène, aux noms chantants : Castelia d'Aina, Montese, Pavullo nel Friguano...

Les autres ont suivi, conçus et nés selon les bons vœux du sort, suivant l'itinéraire de la famille en quête de travail, bébés-surprises au temps où l'avortement était inconcevable. Avec la montée et le renforcement du fascisme en 1923, mes arrière-grands-parents Fulvio et Irma Ricci, débarquèrent en France, flanqués de deux bambins, un garçon et une fille, Effrene et Argentine. Ils s'établirent dans le Midi, à La Londe-les-Maures, où Irma avait quelques cousins. Fulvio trouva du travail, il devint charbonnier. Il faisait brûler des chênes-lièges dans de grands fours creusés à même la terre pour en tirer du charbon de bois. La situation à peine meilleure, un deuxième fils, Joseph, vit le jour. Deux ans plus tard, une petite Clotilde arriva, portant ainsi à cinq le nombre de bouches à nourrir avec un salaire. Nécessité oblige, la petite tribu dut déménager

pour s'installer dans une citée minière du Nord de la France, où Fulvio, toujours dans le charbon, était gueule noire. Les conditions de vie étaient rudes, la famille logeait dans des baraquements à peine chauffés en plein hiver. Cette situation précaire dura tout de même deux ans. En 1930, fuyant le froid et la neige, les Ricci revinrent dans le Sud, où Fulvio trouva un nouvel emploi. Il était ouvrier à la Société des Grands Travaux de Marseille, et après avoir été mineur, il retourna sous terre pour y devenir puisatier. La famille déménagea et s'établit à la Seyne-sur-mer, où mon arrière-grand-mère tomba de nouveau enceinte en 1931. Mais comme la vie était difficile, elle retourna accoucher d'une fille en Italie, car le régime de Mussolini offrait à toute nouvelle mère, un trousseau d'habits neufs pour chaque nouveau-né... On peut désapprouver un système tout en profitant de ce qu'il donne de bon. C'est ainsi que la petite Marie arriva. Les frères et la sœur aînée épaulaient le père dans les tâches quotidiennes, tenaient la maison, élevaient les enfants... De retour en France, la famille réunie, la vie reprit son cours, avec cinq enfants. Certes, les Ricci ne roulaient toujours pas sur l'or, mais ce travail à la Société des Grands Travaux de Marseille permettait de voir venir, de prévoir... On racheta une maison en viager à Six-Fours-les-plages. C'est là que ma grand-mère, Alberte, naquit en 1934, le 20 mars. Deux ans plus tard, alors que M. Blum prédisait un avenir meilleur à la France, elle eut une nouvelle sœur. Irma accoucha un 25

décembre, et naturellement on appela l'enfant Noëlle. À cette époque, la famille grandissait à son rythme, comme n'importe quelle famille nombreuse. Mais la guerre éclata. Avec elle arriva la période de jeûne prolongé et de « danses devant le buffet ». Cela n'empêcha pas un troisième et dernier garçon, Marius, de voir le jour, au moment où la fille aînée venait à son tour d'accoucher de son premier enfant. L'oncle et le neveu n'eurent ainsi que quelques semaines d'écart.

« Quand on est arrivé au quartier, je me rappelle encore la tête des voisins éberlués, qui voyant des marmots courir de tous les côtés, se sont écriés en patois : “Oh pétard ! Que de minots !” ».

Huit enfants, deux parents, ce qui donne un total de dix bouches à nourrir. La tablée était aussi grande que silencieuse et calme. Le tintement des couverts et des mandibules en action donnait une curieuse symphonie, menée avec brio par le chef d'orchestre qui, assis en bout de table, distribuait de coups de casquette à qui osait troubler ce doux tintamarre.

« Moi qui était assise à côté de lui, j'aimais faire l'andouille, pour amuser mes frères et sœurs...Je te dis pas combien de coups de casquette j'ai ramassés ! »

Quant à la langue, ma grand-mère et ses frères et sœurs, ont été bercés par une hasardeuse alchimie qui se composait d'un mauvais italien, assorti de patois modénais, et d'un français à peine maîtrisé. Les parents se parlaient en un verbiage qui

paraissait occulte et déjà lointain à de jeunes oreilles qui essayaient tant bien que mal d'apprendre un bon français à l'école. Cependant, malgré le fossé linguistique qui était en train de se creuser entre ces deux générations, il n'y a jamais eu de problème pour se comprendre au sein de la famille.

« Ma mère avait des difficultés pour prononcer certains mots. Par exemple, elle n'a jamais réussi à dire le mot "cache-nez", et prononçait toujours "cochonnier", jusqu'à ce qu'un marchand finisse par lui rétorquer "qu'elle n'était pas dans une charcuterie..." ; ou alors le beurre qui dans sa bouche devenait du "borre", curieux aliment... »

« Mon père nous a toujours laissé la liberté de faire ce que l'on voulait. Mais je me rappelle des recommandations qu'ils faisaient à mes grandes sœurs quand elles sortaient le soir au bal : "Attenzione de ne pas ritornare con il ballone, o je vous pends au clou come un maiale !" Et il pointait son index menaçant vers un vieux clou rouillé planté dans une poutre de la cuisine... » Comme quoi, quand la langue fait défaut, le ton et la gestuelle prennent le relais.

Certes, c'était une éducation « à la dure », par le travail et la rudesse des conditions de vie, mais, compensée par un grand amour parental et fraternel. Les enfants dès qu'ils le pouvaient devaient aider les parents dans les tâches ménagères. Les grandes sœurs élevaient les derniers-nés, les autres participaient aux tâches domestiques auxquelles on

ne pouvait pas déroger. Ma grand-mère devait ramasser de l'herbe pour les lapins, traire « la » chèvre, tuer les canards... Mais son activité préférée était de se consacrer à la lecture des premières bandes-dessinées. Alors, adieu veau, vache, cochon, couvée, Tarzan et Fantômas étaient prioritaires.

« Un jour un copain m'avait prêté ses bandes dessinées et j'avais oublié d'aller cueillir l'herbe pour les lapins. En rentrant, mon père m'a surprise en pleine lecture, il a pris la colère, et a déchiré ces bandes dessinées qui n'étaient pas à moi. Ça rigolait pas à la maison, il fallait marcher droit, mais j'ai jamais manqué de rien. »

Ses yeux perdus dans le vide, une contemplation mémorielle qu'elle seule peut avoir, elle reste un instant sans rien dire, puis soupire mélancolique : « C'était quand même une autre époque... »

C'était un autre temps, des conditions de vie similaires pour toutes les autres familles d'immigrés italiens : les Michilini, les Primo, les Sbirazzoli... Solidaires et unis dans un pays qui ne les avait pas vu naître mais qui allait voir grandir leurs enfants. Mon arrière-grand-père avait prêté de l'argent à son meilleur ami pour que celui-ci s'achète un cheval et puisse proposer ses services en tant qu'ouvrier agricole. Après des semaines de dur labeur, ils se retrouvaient le dimanche, ces compagnons d'exil. Alors, après de grands repas pris dans les champs ou les cours, et le chianti ayant coulé à flot, c'était des valse, des

tarentelles et des sardanes, au son d'un accordéon, ou d'un vieux phonographe, dont le cornet criard déversait en cascade, des mélodies rappelant le pays...

« Quelles parties de rigolade on a fait. En été ça chantait, ça dansait jusqu'à pas d'heure !

Quel mazzolin di fiori
Che vien della montagna,
Che vien della montagna,
E guarda ben che non si bagna
Ché lo voglio regalar.
Ché lo voglio regalar...

Cette chanson, ma mère la connaissait par cœur. Elle n'arrêtait pas de la chanter. Quand elle faisait le ménage, ou la lessive, il me semble de l'entendre :

Lo voglio regalare
Perché l'è un bel mazzetto
Perché l'è un bel mazzetto.
Lo voglio dare al mio moretto
Questa sera quando vien.
Questa sera quando vien¹... »

Elle me fredonne à son tour, de sa voix joliment éraillée, cette rengaine populaire dont elle n'a pas oublié une note. *Quel mazzolin di fiori...*

La guerre a passé, le temps aussi. Fulvio est retourné en Italie accompagné de ma grand-mère, alors âgée de treize ans. Après

1. Ce petit bouquet de fleurs / qui vient de la montagne / Fais bien attention de ne pas le mouiller / car je veux l'offrir. // Je veux l'offrir / parce que c'est un beau bouquet / Je veux le donner à mon petit ami / ce soir quand il viendra...

un voyage en train interminable, ils sont arrivés dans la famille que mon arrière-grand-père avait quittée vingt ans auparavant, et que ma grand-mère ne connaissait pas. Il est retourné voir son frère Mario Ricci, député communiste, partisan et chef de maquis pendant la guerre¹. C'est la dernière fois que Fulvio a revu son pays et sa famille. Il est mort dans un accident de travail. Alors qu'il était au fond d'un puits en train de creuser, une mine a explosé et l'a enseveli. Il est enterré en France, sa terre d'adoption, envers laquelle il demeura reconnaissant de lui avoir donné du pain, à lui et ses enfants.

Fulvio se n'è andato, laissant derrière lui une grande famille dont le dernier enfant venait à peine d'avoir cinq ans. Les enfants se sont rassemblés autour de la maman et la famille, plus que jamais unie, a fait corps. Les enfants ont commencé à travailler pour que le foyer continue à mener son modeste train de vie. Les filles dans les champs, pour les travaux agricoles de saison, les garçons aux Chantiers Maritimes de la Seyne-sur-Mer... ma grand-mère quant à elle est entrée dans une fabrique de tuiles à Six-Fours, et a découvert les joies du travail à la chaîne...

La famille a grandi, l'arbre s'est ramifié. Je suis la troisième génération d'enfants issus de l'immigration nés en France. J'ai perdu quasiment tout sentiment d'appartenance avec le pays de mes aïeux, si ce n'est ces bribes de souvenirs saisies à travers

1. Ce grand oncle a fait l'objet d'une biographie : *Armando racconta* par Ada Tommasi De Micheli (Milan, Vangelista, 1982).

le temps par cette voix mélancolique. Elle est l'expression d'un temps révolu, la voix de ceux qui sont passés, un ultime lien unissant racines italiennes et ramifications françaises.

Un bourgeon à l'extrémité d'une branche n'a conscience de l'endroit où ses racines s'enfoncent dans la terre que par la sève qui lui parvient...

Adrien Vezzoso



La langue de la *Divine Comédie*

Voici ce que j'écrivais le lundi 7 mai 2007, dans ce *diario* de lecture que je tiens à propos de la *Divine Comédie*, avec au fil des jours des remarques, des questions, mais aussi et sans aucun doute afin d'épancher un peu de ce trop plein de joie à la lire.

Comment y vient-on ?

Par une sorte d'ajustement, d'accord, comme on le dirait des musiciens qui accordent leurs instruments avant de jouer. Et ici, cet « avant » n'a pas de sens pour moi, ou un sens encore non éclairci. De même le sens de « l'après » n'est-il pas – pas encore – révélé. Que s'agirait-il de faire ensuite, après cet accord, une fois cet accord réalisé ? Quoi qu'il en soit, il y eut, il y a environ trois ans, l'irruption de ce sentiment : il me fallait en venir à Dante, arriver jusqu'à lui, pour m'accorder à cet amour de la langue italienne que j'ai éprouvé depuis que je l'ai rencontrée à douze ans, en classe de quatrième. Rencontre qui fut à elle seule événement paradoxal et inespéré : ce que mon père ne m'avait pas donné – l'accès à cette langue, la sienne – une école du nord de la France me l'apportait puisqu'il était possible de choisir cette langue « étrangère » à l'entrée de la Quatrième. Sûrement y a-t-il eu quelque chose là qui devait se faire comme on comble un manque essentiel, sûrement y avait-il aussi quelque chose comme une présence en creux. Cette

présence en creux que l'italien me faisait obscurément trouver, c'est d'abord la sienne, celle de mon père, car il était peu présent comme la plupart des pères d'avant les années soixante-dix. Mais cette absence avait aussi une particularité : elle était renforcée, redoublée par le fait que ce père, comme tous les pères mineurs dans toutes les mines du monde, ce père donc, "disparaissait" chaque matin, rejoignait un espace absolument inconnu de nous les femmes – interdites de descente – comme de tous ceux qui travaillaient et vivaient « au jour ». Je crois que tous les enfants de ces pères-là ressentaient cette absence redoublée, même si nous n'en parlions jamais entre nous. C'était plutôt par nos mères, dans la proximité de nos mères, que nous en étions conscients. Nous sentions que dans le cœur de nos mères, il y avait aussi une absence radicalisée par la totale impossibilité de représentation, Leur esprit était incapable de visualiser le lieu où se trouvait leur époux, inapte à se représenter véritablement son activité. Peut-être même y avait-il de leur part une volonté de ne pas se représenter ces « choses ». Quand les pères et les époux partaient, seuls comptaient le bonheur de leur retour et la nécessité d'y croire. Il ne fallait pas trop penser aux choses d'en bas, car d'en bas, on n'en remontait pas toujours.

Fille de mineur et petite-fille de mineur, j'ai trouvé miraculeusement en surface, ce que ces deux hommes avaient perdu progressivement au fond de la terre : une langue.

À cette langue, je suis comme née deux fois. D'abord avec la rencontre de l'italien enseigné à l'école puis à l'université, et bien des années plus tard donc, à ce moment où, comme me réveillant, je me suis dit un jour « Comment ai-je pu passer toutes ces années à aimer l'italien et à ne pas entrer dans la lecture de Dante ? »

J'ai croisé un jour quelques images à la télévision : un vieux monsieur juif disait : pour être bien avec soi-même, il faut bien parler la langue de ses ancêtres. C'est surtout le « bien » que j'ai entendu. Je réponds à cette invitation. C'est dire que le chemin n'a pas de fin ! Et quelle merveille que d'y rencontrer, comme posé là, grand ouvert, le livre ardu et simple qu'est la *Divine Comédie*...

Il y a trois ans, j'ai commencé la lecture de l'Enfer de la *Divine Comédie*, puis la lecture de l'œuvre complète, lecture assidue, souvent reprise, et assez vite, lecture directe en italien. Ce passage est un vrai franchissement. Le jour où il s'est accompli ce fut à la fois une libération et un accès à un niveau de plaisir accru. Lire Dante en italien, c'est accéder à la sonorité de SA langue, et entendre tout de suite la singularité de cette langue, jouir de ses choix d'expression, comme si l'on était tout près du moment où le poète écrit, où le vers se forme, où la *terzina* ligne à ligne apparaît sur la page, avec une intensité de bonheur qui semble alors entrer dans les veines.

Chantal Saragoni



Page d'écriture

En mémoire d'Antoine, mon fils

(1^{er} janvier 1986 - 3 novembre 2008)

À mes filles Marie et Laure

À mes frères et sœurs Christine, Marc, Franck et Nathalie

Le vendredi 2 novembre 2007, jour des morts, je me suis présentée au bureau de l'état civil de Verucchio, où je séjournais avec mes deux filles Marie et Laure, avec pour seul bagage les noms et les années de naissance de mon grand-père Antonio et de ma grand-mère Pierina. L'employé est allé chercher les registres des années 1902 et 1903, et il m'a donné les informations qui suivent :

Manuelli Pierina.

Née le 6 juin 1903 à 21h30 à Verucchio, Province de Forlì, Italie.

Fille de Manuelli Aurelio et de Moretti Maria Luigia.

Décédée à la Trinité (Alpes-Maritimes, France) le 21 septembre 1981.

Farneti Antonio.

Né le 25 janvier 1902 à 19h30 à Verucchio, Province de Forlì, Italie.

Fils de Farneti Luigi et de Cenni Assunta

Décédé à la Trinité (Alpes Maritimes, France) le 6 septembre 1987.

Le 13 juillet 1922, Pierina et Antonio s'étaient mariés à Verucchio. Quelques temps après, ils s'étaient évanouis dans la nuit afin d'échapper aux bandes de chemises noires qui poursuivaient les militants socialistes, dont faisait partie Antonio.

Vingt ans à peine pour Antonio, dix-neuf pour Pierina, cette nuit où ils prirent le chemin de l'exil, dans l'obscurité. Une obscurité rendue encore plus noire par la violence qui montait alors dans les campagnes de Romagne, menaçant les vies de ceux qui tentaient de s'y opposer en réclamant le pain, la paix et la liberté.

Dimanche 4 novembre, Verucchio, Parco dei Martiri.

Je m'assieds dans l'herbe au milieu des oliviers et des cyprès. Un vieil homme cueille des olives, juché dans un arbre. Au loin, la mer Adriatique. Soleil et vent léger d'automne.

Derrière moi, la pierre qui rappelle que, le 21 septembre 1944, neuf habitants de Verucchio ont été exécutés par les nazi-fascistes .

Vous, Pierina et Antonio, vous vous étiez enfuis depuis longtemps. Vous aviez échappé, si jeunes encore, à la répression et aux massacres commis lors de la montée du fascisme et du triomphe de Mussolini. Les campagnes et les villes d'Émilie-Romagne avaient été vidées de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un « rouge », au prix d'un bain de sang. D'autres, comme vous, beaucoup d'autres, avaient pris le chemin de l'exil : l'un pour aider les républicains espagnols, l'autre vers les mines du nord ou de l'est de la France, vous vers Gênes avant de rejoindre Nice. Mais votre cœur à tous était resté ici : « Romagna Mia »...

Grand-père Antonio, je viens d'apprendre par la Paolina,

l'une de tes nièces, que tu as réapparu en 1935, par une autre nuit noire, pour revoir ta mère, l'Assunta, à l'agonie. Plus tard, quand tu voyais ton autre nièce, Assunta elle aussi, tu lui demandais de montrer ses mains, si semblables à celles de ta mère.

Ce matin, la fanfare de Verucchio joue sur la place Malatesta et devant les monuments aux morts, celui des guerres (tant de morts ici aussi en 1915-18) et devant celui des *IX Martiri*. En uniforme. Leur musique rappelle les fanfares des films de Fellini, un autre enfant du pays. Ils jouent pour moi, ils jouent pour mes filles, Marie et Laure, ils jouent aussi pour vous Pierina et Antonio, présents pour moi dans toutes les pierres, sur tous les chemins de ce *paese* que j'ai découvert si tard, qu'il m'a fallu tant de temps pour découvrir.

Pourtant, vous aviez dû me transmettre quelque chose de ses couleurs, de ses odeurs, de sa beauté, de la gentillesse de ses habitants à l'accent rocailleux (comme le tien l'était, grand-père, même en français) et au patois étrange.

Le jour de mon arrivée, après tant d'années de recherche douloureuse, je me suis trouvée chez moi. J'ai su immédiatement qu'ici était une partie de moi-même, depuis toujours. Il m'avait fallu trente ans pour arriver jusqu'ici, jusqu'à vous, jusqu'à mon père, Roger, mais enfin j'étais à destination. La magie des lieux opérait, entre la Rocca, le couvent des bénédictines, la piazza Malatesta, les rues, les champs, les oliviers, les cyprès,

les grenadiers, les musiques, les odeurs, les couleurs, le vent dans les arbres, les saisons et les jours passant sur le panorama tourné vers la mer et celui tourné vers le Val Marecchia.

Dimanche 15h30, au pied de la Torre Civica du XVII^e siècle, tournée vers le Val Marecchia. Montagnes au loin, dans un semi brouillard. Collines plus proches, avec leurs forteresses malatestiennes : Torriana, Montebello... Soleil derrière les nuages. Tapis d'arbres jaunes, verts, orangés. Champs d'oliviers et prés. Labours d'automne à flanc de colline. Le temps de l'éternité, le mien, le vôtre.

Nous avons déjeuné chez Antonella, une lointaine cousine, de ton côté, grand-mère. Il y avait quatre générations autour de la table avec Angiolina (la femme de ton neveu préféré, Dino, que j'ai moi aussi tant aimé, lui si généreux !), Cesarina, sa fille, ma cousine, Antonella et ses enfants, Serena et Francesco.

Je repense à votre fuite, la nuit vers la France. C'était quoi la France pour vos vingt ans ? Mais votre premier objectif, c'était d'échapper aux bandes fascistes. Peu importait où.

Vous êtes arrivés à la Trinité, village de mes grands-parents maternels. Vous avez eu des abris de fortune (l'écurie de mes grands-parents maternels, à ce que l'on m'a dit...) et bientôt un enfant : Jean, celui qui mourra à quinze ans d'un stupide accident de vélo. Votre vie ensuite a été le labeur, les enfants, la famille. Louis (Peppino) est né, celui qui aujourd'hui a tout oublié, victime d'Alzheimer, et Roger, mon père, en 1930.

Entre le métier (maçon d'abord, puis aide-soignant à l'hôpital psychiatrique Sainte-Marie), le jardin, la campagne achetée à Rostit, le temps était bien rempli ! Pour toi, Pierina, la maison (bientôt construite par Antonio) et les enfants que tu aimais tant, suffisaient à remplir ta vie !

Et pourtant, il vous manquait toujours quelque chose : les saisons là-bas sur la colline au loin, l'appel des cloches de la Collegiata San Martino, les fêtes, la *piadina*, la *ciambella*, les châtaignes au coin du feu et le *sangiovese* que l'on boit là-bas. L'appel de vos parents, de vos frères, de vos sœurs restés au *paese* demeurerait si fort et c'était une telle joie de les retrouver lors de trop rares vacances ! « Romagna Mia »...

J'imagine, je remplis les trous de l'histoire grâce aux quelques paroles que j'ai recueillies de vous (cet enregistrement, grand-père, effectué quelques mois avant ta mort, dans lequel tu te racontes), grâce aux autres paroles recueillies ici, depuis que j'ai été capable de venir : car ces lieux, comme vous-mêmes, sont longtemps restés frappés du sceau de l'impossible, de l'inaccessible. Longtemps, trop longtemps a pesé sur eux comme sur vous l'interdit maternel de « les », de « vous » connaître... Je vous voyais, je vous ai longtemps vus, mais sans savoir qui vous étiez vraiment, d'où vous veniez. Pour elle vous étiez ces Italiens maudits, qui avaient gâché sa vie. Pour moi, vous ne deviez rien représenter d'autre. Et à votre place, j'avais mis d'autres lieux, une autre «

langue d'immigrés » qui, elle, ne m'était pas interdite...

Longtemps, trop longtemps, je me suis pliée à l'interdit : de la langue, des lieux, des êtres. Il m'a fallu attendre la trentaine, et des événements infiniment douloureux dans ma vie personnelle, pour braver l'interdit, pour aller voir de moi-même ce lieu, Verucchio, que j'ai identifié sur la carte et où je suis arrivée un soir d'automne le 28 octobre 1982, il y a exactement vingt-cinq ans (soixante ans après votre départ !), à la recherche de ces racines romagnoles prohibées. Racines est un mot faible, au regard de ce qu'il m'a été donné de trouver. La vie m'a été rendue, le rameau qui me venait de mon père, cette langue que je parle mal, mais qui me permet de communiquer avec les gens d'ici.

Au retour à la Trinité, j'ai bouclé la boucle, j'ai enfin parlé à mon père, je lui ai enfin demandé des comptes : j'avais enfin appris d'où il venait, et moi avec lui.

Blandine Farneti

Fils de l'exil

Hijos del exilio Figli dell'esilio

J'ai perdu quelque chose que je n'ai jamais eu.
Comme je ne l'ai jamais vu, j'ignore à quoi ça ressemble.
Merveilleux me dit-on, différent semble-t-il, et tellement triste de ne plus l'avoir.

Mais j'ignore à quoi ça ressemble.
Et j'en ai besoin.
Pour vivre, être complète, et me sentir bien.

J'ai perdu un pays.
Une nation.
Une identité.
Un bout de moi.
J'ai perdu une enfance dans un pays que je ne connais pas.
Avec cette langue que je connais si bien.
Des traditions vieilles de trente ans.
J'ai perdu des amis une famille qui sont restés là-bas.
Tous ces gens que je ne connais pas.
Que je pleure lorsqu'ils meurent parce qu'ils font partie de moi.

Qui vivent dans ma tête depuis des lustres déjà.
J'ai quitté mon pays en n'y allant pas.
Et j'ai grandi ici, en regardant là-bas.

Et j'ai grandi tordue, les yeux sur l'horizon.
Comment dit-on *saudade* en italien ?

J'ai perdu quelque chose que je n'ai jamais eu.
Je vais passer ma vie à le chercher en vain.
Pour le récupérer.
Me l'approprier.
Et constater enfin, après tant de fatigue.
Que j'aurais là-bas, perdu ce pays-ci.

L'espoir entre deux chaises.
Je suis fille de l'exil.
L'attente entre deux chaises.
L'exil est contagieux.
Héréditaire.
Il se fait en trois temps...

Premier temps : Le débarquement

La guerre est finie et triste l'Italie. Il y a dans les campagnes comme un temps détenu. Dans les villes c'est pareil, plus rien n'est comme avant. La femme est fort jolie et l'homme dans la marine, ce sont mes grands-parents. Ils discutent longtemps et se demandent que faire. Ils décident bizarrement de traverser la mer. C'est un océan immense de vents et de tempêtes.

L'homme est parti avant conquérir l'Amérique. Il s'installe finalement près de la Cordillère.

Mendoza.

Du vin.

Des terres.

Une grande maison avec une bibliothèque.

Ils avaient trois enfants. Naît une quatrième. Fruit du hasard sûrement. Elle c'est ma mère.

Ils vivent en Argentine comme au temps de l'Italie. Cuisinent du *risotto*, des pâtes, du *minestrone*. Ils lisent des revues de mode et s'habillent comme « là-bas ». Un là-bas angoissant, une perte éternelle, quelque chose de perdu, le début de l'exil.

L'Italie c'est fini. Perdus tous les amis, la famille et la langue.

Pourtant à la maison ils continuent d'y croire. Tissent des connaissances, font des fêtes folles, s'enivrent en mangeant, croyant qu'un jour peut-être...

Passent les années et vient la dictature.

Les yeux fermés ils n'y voient que du feu.

À deux pas de chez eux, dans un garage fermé, dans les cris

étouffés par la radio hurlante, les militaires torturent.

Ils ne savent rien et ne veulent pas savoir.

Ils étaient royalistes dans l'Italie lointaine.

Et si, au milieu des carcasses, le fonctionnaire arrache des ongles et des cris, c'est certainement, pensent-ils, pour une bonne raison. *Per qualcosa sarà*, comme ils disent tout bas.

Leurs enfants grandissent au milieu de tout ça.

De l'Italie manquante, l'Argentine torturante.

La fuite à Buenos Aires où tout est identique.

Et les fuites suivantes. S'échappe le premier en Amérique du Nord. Médecin de sa fonction, c'est la fuite des cerveaux. En France suit la deuxième, amoureuse de Paris, elle enseigne le français avec délectation. La troisième s'éteint de ne pouvoir partir. En Espagne je nais, ma mère tient un café, non loin de Barcelone.

Deuxième temps : L'exil

Fils d'immigrés italiens, ils deviennent exilés.

Quelle est la différence ?

Il y a ce que l'on gagne. Il y a ce que l'on perd. La moyenne des deux.

Des années passées à devenir argentins.

Envolées à trente ans.

Et tout recommencer.

Quitter le pays, un pays en guerre. Quitter des amis jetés à la mer. Quitter des saveurs, des odeurs et des goûts. Les chansons d'une jeunesse qui ne sera jamais plus.

Et soudain tout s'arrête.

Le temps s'immobilise.

L'on devient argentin en dehors de ses terres. L'on demeure italien malgré toutes les frontières.

Dans les villes d'Europe, Barcelone ou Paris, ma mère et sa sœur rencontrent des gens comme elles. Échangent dans des salons les mêmes expériences et regrettent amèrement les horizons passés.

La musique comme un baume et Mercedes Sosa, Atahualpa Yupanqui et même Sui Generis. Les tangos de Gardel et ceux de Piazzolla, en buvant du maté avec un *alfajor*.

Alternant par moments au gré de leurs rencontres, le chuintement d'une Zanetti au coin d'une cuisine, un *caffè* à la main, la voix écorchée chante. Il y a dans l'éclat rauque des chanteurs italiens le souvenir subtil des films en noir et blanc, le sourire charmeur, unique, de Marcello.

Les lectures échangées, Borges ou Cortázar, Sabato, Benedetti pourtant uruguayen.

Il y a à l'extérieur comme une fraternité. On est tous

argentins, même si l'on est chilien. L'espagnol nous unit, tout comme l'italien. Il y a de la magie qui n'existe que là. La *pasta* nous mélange. Et pourtant rien ne bouge.

Ce sont les mêmes chansons qui reviennent en boucle. Tandis que là-bas de nouveaux groupes se créent.

Et l'Histoire qui avance, les temps se modifient, la mode qui évolue et la langue aussi.

C'est un sillon nouveau qui se creuse sans fin. Les Argentins d'ici et ceux de là-bas. Lorsque ma mère enfin retourne en Argentine, trente années plus tard, c'est ringard et désuet, elle n'est plus de son temps. On ne dit plus ceci, on ne dit plus cela, tel chanteur est décédé et tant d'autres sont venus. Elle croyait pourtant se tenir informée, demeurée à la page, mais ce n'était qu'un leurre, une culture d'exilés.

Une culture d'exilés.

Elle pleure dès lors son Buenos Aires aimé, son Buenos Aires passé.

S'oublie en nostalgies de ce qui jamais plus.

Ne comprend pas très bien comment marche ce monde qui était pourtant le sien aux heures de sa jeunesse.

Ma mère est comme perdue.

La vie entre deux chaises.

Il y avait un avant.

Il y a ce maintenant.
Et l'espace au milieu.
Ce vide.
Pour toujours.

Un vide impossible à combler. Des années à la poubelle de l'oubli. Des années vécues dans un ailleurs au goût si différent.

Toujours insatisfaite de ce nouveau foyer, de cette nouvelle nation si dissemblable, toujours à se sentir d'ailleurs parce que l'accent est traître et réexpédie sans cesse.

– Vous avez un accent. Vous n'êtes pas d'ici ?

– Non, je suis argentine.

– Ah, ça doit être beau l'Argentine. Et pourquoi vous ne retournez pas chez vous ?

Pourquoi tu n'es pas retournée chez toi grand-mère ? En Italie.

Pourquoi tu n'es pas retournée chez toi ma mère ? En Argentine.

Pourquoi je ne suis pas retournée chez moi ? Où ?

C'est ici chez moi.

Mais j'ai perdu quelque chose.

Et je dois le retrouver.

Troisième temps : Les fils de l'exil

J'ai grandi en espagnol, d'une langue maternelle qui colorait mon âme.

J'ai grandi en italien, d'une langue paternelle qui saupoudrait mes pâtes.

J'ai grandi de nostalgie nourrie, pleurant les Malouines que l'on avait volées, pleurant tous mes frères que l'on avait tués.

J'ai bu tous les matés dans la nuit si lointaine, me perdant dans Paris et poursuivant *Marelle*.

J'ai grandi dans l'espoir de retrouver ma terre.

Mes terres ?

Mais ma terre n'est pas mienne, c'est celle de mes ancêtres.
Et je recherche en vain un visage inconnu.

Il y a ce manque en soi qui grandit.

Qui grandit comme une peine.

La peine de nos parents si tristes et si chagrins.

Et c'est les consoler que de les accompagner.

Je parlerai ta langue.

Tout ça ne mourra pas.

Les matés.

Les gauchos.

Inodoro Pereyra.

Mafalda.

Borges.

Cortázar.

Les alfajores au chocolat.

Je parlerai ta langue.

Tout ça ne mourra pas.

Le caffè.

Les machos.

Cesare Pavese.

Umberto Saba.

Les chiacchiere della nonna.

Le panettone.

Les sogni d'oro.

Les alfajores à la meringue.
Le cachamai.
La viande coupée à la cuillère.
Le chimichurri.
El Eternauta.
Le tango.
Sui Generis.
Seru Girán.
Les empanadas.
Les Luthiers.

María Elena Walsh.
Et j'en passe.
Tout ça ne mourra pas.
Parce que moi aussi je transmettrai
l'exil.
À ma fille.
Qui est née ici.
Elle aussi aura perdu quelque chose.
Quelque chose qu'elle n'a jamais eu.
Que je n'ai jamais eu.
Mais qui lui manquera.
À en souffrir.
À ne pas pouvoir en dormir la nuit.

Un bout de soi.
Un bout de moi.
Un bout de toi.

Le dolce Torino.
Les escalopes milanaïses.
Francesco Guccini.
Lucio Dalla.
Claudio Monteverdi.
Francesco de Gregori.
Spaghetti alle vongole.
Ambarabà cicci cocò,
Trois poules sur une commode,
Qui faisaient l'amour avec la fille du
docteur.

Massimo Franciosa.
Et j'en passe.
Tout ça ne mourra pas.
Je continuerai l'exil.
Sans ma fille.
Qui me parle espagnol.
Mais qui sait que tout ça
Est tapi au fond d'elle.
Elle ne l'a pas encore.
Elle le cherchera un jour.
À en souffrir.
À partir en exil pour rechercher
ailleurs.

Un bout de moi.
Un bout de soi.
Un petit bout d'elle.

Mon Argentine rêvée était comme un Paris d'antan. Il y avait des cafés et des intellectuels qui refaisaient le monde en écoutant Gardel. Il y avait des promenades de gens chics, un air haussmannien qui régnait alentour, des écrivains géniaux et des poètes non moins. Il y avait la meilleure viande du monde, les femmes les plus belles du monde et tout le monde sympathique. Il y avait la magie d'un pays torturé ébranlé déraciné qui sauvait la face dans des élans de majesté. De grandeur. D'élégance. Il y avait ce pays tout entier et surtout Buenos Aires qui vivait parfois la nuit aux avenues immenses. L'on pouvait à toute heure manger une *empanada* ou acheter un disque, il y avait de la vie, de la rage et tout à entrevoir. Il y avait de l'espoir créatif, du théâtre, des écrits.

Et quand j'ai atterri.
Après vingt ans de rêve.
D'illusions.
D'un pays inventé.
Je suis tombée en larmes.
Aux pieds de mon pays.
Détruit.
En ruine.
Si différent.

Il y avait les trottoirs en morceaux qui faisaient trébucher. Le souvenir à chaque pas d'une ville qui décline. Il y avait les immeubles vétustes d'un règne ancien. Des maisons fardées comme des putains tristes. Il y avait les écrivains morts et inconnus, ignorés d'un continent qui n'aimait plus ses fils. Il

y avait toute la viande au départ des bateaux, pour nourrir l'exportation et ici la faim. Il y avait des villages clôturés de l'intérieur pour échapper aux pauvres. Des barbelés des miradors et la tristesse partout. Des enfants et des hommes ramassant des cartons la nuit venue tandis que le touriste achète des bibelots. Cartes postales de la Boca, la rue aux mille couleurs, il y a la mort partout mais cachée par des images. Que c'est beau l'Argentine s'écrient les vacanciers. Photographient les couples des tangos endiablés. Les pièces tintent au fond d'un vieux chapeau en feutre, les brocantes alentour liquident le pays. Car il n'y a plus qu'ici que le bandonéon existe. Il va falloir tout vendre pour sortir de la piste. Et quand la nuit tombée chacun rentre chez soi, le couple a bien dansé de quoi payer le loyer, le touriste s'en va avec des souvenirs. Et moi je reste là et tout ça me déprime.

J'ai mal à l'Argentine. Ça ne correspond à rien. Ni à l'idyllique souvenir d'un parent égaré. Ni au rêve chimérique d'un enfant fourvoyé.

L'héritage est amer et pourtant si puissant. Il y a comme une fierté à être fils de l'exil. Un voyage un passé par simple procuration. L'impression d'une Histoire à devoir préserver. Il y a la sensation de ne pas laisser mourir.

Ne pas laisser mourir.

Des langues et du sang

Ma voix tu sais
Ce n'est pas moi
Il manque toujours deux tiers

Deux tiers de moi
Que tu ne perçois pas
Pour que je sois entière

*Porque mi voz
Para yo sea yo
Y para ser entera*

*Dovrebbe essere così
Nella pluralità
Triplicemente intera*

Il y a l'impossibilité de dire. D'être soi dans la pluralité de la pensée, de l'être. Je suis fille de l'exil et des nombreuses cultures qui ont nourri mon âme et construit mes blessures. Et lorsque je parle si je n'use qu'une langue, il y a toutes les autres qui frappent à la porte. J'ai grandi en fragnol italagnol espalien, dans le mélange de ces langues autour d'une table bruyante où le cerveau bouillant il fallait tout comprendre.

Et maintenant, l'on me demande de choisir. Il me faut ne donner qu'une partie de moi-même. L'interlocuteur ami ne parle qu'une seule langue. Appauvrie désolée et amputée de l'idiome, je me sens toute petite au centre du discours.

Je voudrais te dire ce que tu ne vois pas
Le français conceptuel
Tient tête à l'espagnol
L'italien quant à lui se loge en nostalgie

Il y a une topographie
Des langues dans mes artères

J'ai grandi comme ça. Avec ces multiples voix en moi qui me répétaient sans cesse tu n'es pas française, tu n'es pas argentine, tu n'es pas italienne, tu n'es pas d'ici ni d'ailleurs, tu n'as pas de racines de patrie de maison. J'ai grandi en étant mal partout et bien nulle part. Sans savoir me définir, sans pouvoir me coller d'étiquette, et pourtant nous détestons tous les étiquettes. J'ai grandi comme j'ai pu, fragile, tordue, indéfinie, floue.

Maintenant je suis une grande fille, une femme, fragile tordue indéfinie floue.

Et ce n'est pas facile tous les jours.

J'ai longtemps fait semblant de croire que cette culture plurielle était une richesse. Qu'au lieu de n'être de nulle part j'étais de partout. Qu'au lieu de n'être rien j'étais tout. J'ai voulu croire en ma supériorité. Je suis tombée d'encore plus haut.

Et ce matin
J'ai ramassé mon cœur
À la petite cuillère

J'ai cherché partout
Dans les valises
Des souvenirs
Dans les albums
D'un autre temps
La trace infime
De quoi ?

J'ai ramassé mon cœur
À la petite cuillère
Je cherche en vain
Un creux
Un vide
Une absence
Un manque
Et toi

L'enfant polyglotte sans cesse torturé aux bancs de l'école
qui toujours interroge :

- Nationalité ?
- Franco-italo-argentine.
- Comment ça ?
- Ma mère est argentine de parents italiens.
Mon père est italien mais vivait en Argentine.
Ma mère a épousé un Français de passage.
À la mort de mon père il nous naturalisa.
Je suis née en Espagne où vaut la loi du sang.
Mais c'est au Mexique que j'ai passé mon temps.
Dans une école française.
Où l'on nous enseignait :
Nos ancêtres les Gaulois.

Nos ancêtres les Aztèques.
Le drapeau bleu-blanc-rouge.
Le drapeau vert-blanc-rouge avec un aigle en son milieu.
Alternativement...

Pourquoi ?

Album de famille

Il y a sur les photos comme une espièglerie. Des photos qui voyagent depuis plus d'un demi-siècle. De bateaux en avions en longs déménagements. Les regards impassibles imperturbablement. Il y a sur les photos la trace d'une lignée. Je suis issue de là, ceci est ma famille. Et pourtant le papier glace d'indifférence.

Mais qui sont ces visages qui flottent dans ma tête ?

J'ai le nez italien hérité de ma grand-mère. Quelque chose du regard de cette femme en blouse claire. Il y a sur cette photo comme un air de famille. Quelques morceaux épars de mon identité. Il y a cette journée, de soleil ou de pluie, où chacun a décidé qu'il fallait un portrait. C'était la mode peut-être, il fallait faire ainsi. Les valises bien rangées, ce n'était pas encore la guerre. L'Argentine était loin et aussi l'après-guerre. Il y a sur



cette photo la tranquille certitude de n'être qu'Italiens dans un monde immobile.

Et pourtant, immigrés ils sont en devenir.
Et pourtant exilés, ils ne pourront revenir.

Des petits bouts de moi s'éparpillent au vent.
Des petits bouts de vide s'envolent dans les airs.
Des petits bouts de rien remplissent tout mon corps.
Et je me demande bien que faire de tout cela.

Samantha Barendson



« Rien de ce que je veux dire ne peut se dire en français »

Quelques paroles d'enfants d'Italie chez Giono

Giono est le petit-fils d'un immigré piémontais en France, Pietro Antonio Giono, né en 1795 à Meugliano, en Piémont. Ce Pietro Antonio se serait engagé dans la Légion étrangère en 1831, comme un certain François Zola, le père d'Emile Zola. On retrouve Pietro Antonio à Saint-Chamas vers 1844 : il travaille au chantier du chemin de fer. C'est là qu'il rencontre une jeune fille, Angela Maria Astegiano, piémontaise elle aussi. De leur union naît en 1845 Jean Antoine, père de Giono. Giono n'a pas vécu directement la souffrance du déracinement de l'émigré. Son enfance fut celle d'un enfant pauvre, mais ce fut une enfance heureuse, il le dira à maintes reprises. Mais il n'a cessé, dans ses romans, ses nouvelles, son théâtre, et parfois même dans ses essais, de représenter des personnages italiens. En même temps qu'il n'a cessé d'entretenir la légende d'un grand père *carbonaro* (de la même « vente » que François Zola), légende qui sera à l'origine du personnage le plus célèbre de son œuvre, Angelo, le héros du *Hussard sur le toit*. Ces personnages italiens, omniprésents dans l'œuvre, seront toujours des figures du père, ou des figures associées au père (ou au grand-père italien).

*Jean le Bleu*¹, le roman autobiographique que Giono publie chez Grasset en 1932, qui est aussi un grand roman initiatique, commence par un chapitre évoquant le père, cordonnier à Manosque, accueillant des réfugiés italiens chez lui, sous le regard attentif de l'enfant. Le père joue un peu le rôle d'écrivain public et de protecteur de la communauté italienne : il écrit des lettres au roi d'Italie. La langue italienne fait ainsi son entrée très tôt dans le roman, comme dans l'enfance de Jean Giono, d'abord sous la forme des jurons des exilés romagnols ou piémontais : « Porca madonna », « Puttana ! », « Porca di Dio ! ». Mais la voix de l'Italie, l'enfant l'entend vraiment pour la première fois avec la parole de Djouan. Djouan « était un bel homme jeune et blond. [...] Un gros béret de bure marine, tiré en pointu au-dessus de son front, faisait autour de sa tête une auréole en forme de cœur » (II, 6) : le jeune Piémontais qui frappe à la porte du père est un ange blond, un « épi d'or » comme le sera plus tard le personnage Angelo. En lui, tout est grâce : « il n'était que sourire. Il avait en même temps une telle aisance de gestes, un balancement si huileux du torse, un éventement si sûr de ses doigts longs, il avait tant d'équilibre à être beau, jeune et blond, qu'il envoûtait par la seule grâce de son mouvement de vie ». Le petit Jean tombe sous le charme de

1. Je renvoie pour chaque citation à l'édition des Œuvres de Giono dans la Bibliothèque de la Pléiade en huit volumes. J'ai déjà publié, à l'occasion d'un colloque sur Giono qui s'était tenu à Ivree, en Italie, une étude intitulée : « Les Piémontais de Giono » (Bulletin de l'Association des amis de Giono, numéro 54, automne-hiver 2000, p. 34-70), qui ne recoupe que très partiellement ces quelques pages.

ce jeune Piémontais qui raconte son histoire à son père :

Je comprenais mal ce que disait l'homme ; ça coulait de lui comme une chanson plaintive, un gémissement de chien affamé de caresses... ça n'avait pour moi que la force d'une chanson, mais toute la force d'une chanson. Il en était transfiguré, le parleur, comme huilé d'une lumière plus riche d'huile que la lueur pâle de notre lampe de cuivre. J'entendais des villages neufs éclore autour de moi en des éclatements de graines. [...] Des montagnes se gonflaient sous notre parquet, me portant tout debout jusqu'aux hauteurs du ciel, comme la houle de quelque géante mer. Et j'étais là-haut, pauvre naufragé extasié, déchiré de mon père, arraché du bon havre solide de sa bouche [...] ; j'étais là-haut dans l'écume de la haute vague, seul, nu, meurtri, râpé jusqu'au sang par un terrible sel, mais en face d'un large pays neuf, arène de tous les vents, de toutes les pluies, de tous les gels, et le grand cyclone bleu de la liberté se vautrait devant moi dans des étendards de sable (II, 7-8).

Le récit de Djouan arrache l'enfant à la réalité, cette parole nouvelle a sur l'enfant l'effet d'une ouverture de l'imaginaire, associée à une initiation à une langue inconnue, la langue italienne. Même si les images de la géante mer et du naufragé rappellent Ulysse et le monde grec. Le premier livre de Giono, bien avant *Jean le bleu*, était la réécriture d'Homère, *Naissance de l'Odyssée*. La chanson de Djouan prend le relais du chant d'Homère ; le jeune Piémontais est un « lanceur de graines » qui ensemeence l'imagination de l'enfant. Un poète qui séduit par sa grâce et par sa parole ; mais aussi un être sauvage, exotique, proche de la nature, presque animal « un gémissement de chien », et qui incarne pour l'enfant la liberté.

À l'autre bout du roman, après la découverte d'Homère par l'enfant, mais aussi de la sexualité, c'est un autre Italien, vénitien cette fois, qui vient parachever l'initiation de Jean à la

littérature : le poète Odripano, qui a loué une chambre située en face de l'atelier du père et qui va raconter son enfance fabuleuse à Jean. Comme Djouan, Odripano est un être lumineux, « quand il quittait sa casquette, son front s'allumait ». Il a les yeux bleus, comme ceux de Jean. Ce vieil Italien – il a soixante ans – échoué à Manosque raconte à l'enfant le roman de son enfance vénitienne. Franchesc est un « enfant trouvé », son père, qu'il appelle « Monseigneur », n'est pas son père, il l'a acheté en même temps que sa mère, et ce faux père sadique fouette sa femme... Le récit de cette enfance vénitienne, baroque et cruelle, arrache Jean à sa propre enfance manosquine, et lui ouvre, comme la parole du jeune Djouan piémontais, toutes grandes les portes de l'imaginaire. D'ailleurs, la voix d'Odripano était « pareille à la mer », et ses histoires sont comme des oiseaux : « Les histoires de Franchesc n'avaient jamais ni but ni souci. Elles partaient à l'aventure comme des pigeons. Elles volaient de droite et de gauche en criant, et la maison était désormais habitée par ces criantes histoires. Elles ne mouraient pas. On les trouvait parfois longtemps après dans un coin sombre. Elles étaient là, elles attendaient et, des fois, elles vous sautaient dessus » (II, 160). Une parole qui se démultiplie, et qui remplit le monde de l'enfant d'un concert de voix, l'arrachant à sa solitude muette : « au début, il n'y avait que sa parole, mais, au bout d'un peu [...] il y avait trois ou quatre paroles mélangées. [...] Puis tout se peuplait de voix diverses, d'échos coupés et réfléchis » (II,

157). Les paroles ailées du poète Odripano déploient toute une Italie fantastique qui va devenir pour Jean – le futur écrivain – une métaphore baroque de Manosque, et l’objet d’une quête des origines.

Dans un des grands romans des années trente, *Que ma joie demeure*, publié en 1934, c’est encore un émigré italien qui vient apporter la grâce sur un plateau de la Haute-Provence : Bobi, nouveau messie aux yeux bleus. Giono insiste sur la beauté du jeune homme : « Il était lisse et roux. Il avait un visage lisse comme les pierres roulées par l’eau et roux par le soleil, le vin, le sang. Il avait les yeux bleus [...] mais bleus très clairs, très très clairs, à peine bleus ». On ne sait pas d’où il vient, mais Mme Hélène pense qu’« il doit être italien » : « Regardez comme il a un front lisse et pur, et puis cette bouche avec des fossettes de chaque côté suivant les mots qu’il prononce, et ces petites lèvres minces » (II, 524). De toute évidence, le nom (ou le surnom) du personnage rappelle le surnom donné aux Italiens dans le sud de la France, les *bàbi*. Mais Bobi est surtout une figure du poète, comme une réincarnation de Djouan et d’Odripano, capable de séduire (les femmes) par sa beauté, et (les hommes) par sa parole. L’un des paysans du plateau, Jourdan, est ébloui par les mots de Bobi : « il mettait des mots d’homme sur les mots de feu, d’argile, de bois et de ciel pur. »

Les personnages italiens de Giono ne sont pas tous des figures de poètes qui montrent la voie (de l’imaginaire, et donc

de la liberté), ces « maçons d'ombres qui ne se soucient pas de bâtir des maisons, mais qui construisent de grands pays mieux que le monde » (II, 429). Même s'il n'accorde que peu de place dans son œuvre à l'évocation d'une immigration pour des raisons économiques, Giono n'oublie pas l'immigration italienne à la recherche d'un refuge, d'un abri. Ces Italiens-là connaissent la souffrance de l'exil, les difficultés matérielles, les déchirements. C'est le cas de Giacomo et Orlanda, ce couple de Piémontais exilés et traqués, rencontrés sur la route, dans *Promenade de la mort*. Giacomo ne se fait guère d'illusions sur sa situation d'Italien en France alors que la guerre menace. Il expose ses inquiétudes à Père Génin :

– Je veux dire que je suis un sale Italien.

– Qui t'a dit ça ?

– Personne. Moi je me le dis. Je comprends avant qu'on parle. Je vois ça qui leur tourne dans les joues ; ça va leur sortir de la bouche comme une queue de renard. Qu'est-ce que vous voulez, je suis italien ; et pourtant, là-bas j'ai été dans la prison pourquoi un jour j'avais le livre de Stecchetti dans ma poche. Je suis venu à la France pourquoi ? Vous croyez que c'était pour faire le mal. Je travaille et je mange rien que le pain que je gagne. Si j'ai fait tort à quelqu'un dites-moi qui c'est celui-là ? Où c'est qu'il est ? En France ? Non. Pourquoi moi, je suis un républicain comme vous autres. Mais tout ça, basta, ils s'en foutent, ils vont dire que je suis un sale macaroni. Seulement, moi, si tu veux me tuer : tue-moi. Tiens, je m'ouvre la veste, je m'ouvre la chemise, je m'ouvre la peau. Tu veux que je me défende ? Ah non, je me défends pas. Tiens, je te fais voir l'endroit au contraire : c'est là dans le cou. Plante le couteau et enfonce. C'est pas difficile. (III, 311)

La « mauvaise langue » de l'immigré qui a du mal à s'exprimer en français évoque dans cette page tout le désespoir de l'exilé

écartelé entre son pays d'origine qu'il a fui et le pays dans lequel il espérait trouver refuge et qui s'avère une menace. On peut trouver un autre exemple des difficultés rencontrées par l'immigré italien, dans l'évocation de l'enfance de Dominici, à Digne, enfance qui « n'a pas dû être d'une gaieté folle ». « Sa mère avait beau être piémontaise, et certainement courageuse et maternelle, puisqu'elle l'a gardé (1877 n'est pas l'époque bénie des filles-mères), elle était domestique (et d'un concierge : précisément du concierge du palais de justice), elle n'a pas pu être tendre. [...] Il a donc passé son enfance sans tendresse et dans une sorte de gravure de Gustave Doré, mais sordide » (VIII, 715-716).

Pourtant, la figure la plus éclatante des exilés italiens chez Giono n'est pas associée à ces images de misère et d'abandon moral. Le héros qu' imagine Giono après guerre est encore un Italien exilé en France, mais cette fois au XIX^e siècle, et c'est aussi le fils d'une duchesse turinoise, un jeune colonel de hussards, et surtout un grand enfant (d'Italie) idéaliste. On peut même se demander si Giono ne veut pas en faire une sorte de symbole de l'Italie, en même temps qu'un héros au temps de la fin des héros. Traqué par la police autrichienne, Angelo cherche refuge en France, d'abord à Aix en Provence (il y a pire comme lieu d'exil...). Dans son exil doré, Angelo pense à son pays, et à son enfance :

Il était débordant d'images et de phrases folles. Mais, se disait-il, rien de ce que je veux dire ne peut se dire en français, il faudrait que j'emploie le patois de Cuneo où la Thérésia me menait en vacances, l'été, quand j'avais sept ans. (IV, 121)

Le beau hussard va devoir renoncer à sa mélancolie, pour traverser le choléra qui ravage la Provence, sans jamais être atteint. C'est que « la contagion [le] craint comme la peste » (IV, 501). Mais, même au milieu du choléra, il ne renonce pas à la *polenta*, « comme en Piémont » (IV, 501). Angelo porte très haut son italianité, même devant Pauline : « – Vous n'êtes pas français ? – Je suis piémontais. Je vous l'ai dit et cela se voit. – Ce qu'on voit s'appelle de quatre ou cinq noms, très beaux les uns et les autres. Est-ce le Piémont ou votre caractère ? – Je ne vois pas ce que vous appelez très beau. Je fais ce qui me convient. J'ai été heureux dans mon enfance. Je voudrais continuer à l'être » (IV, 588-589). Un des enjeux de cet échange entre Angelo et Pauline est bien de réussir à dire l'Italie, à la nommer. Pour Angelo, l'Italie se confond avec l'enfance heureuse. Il est donc vital pour Angelo de garder le contact avec le pays natal, ne serait-ce que par les retrouvailles, sur les hauteurs de Manosque, avec son frère de lait, Giuseppe, et surtout par la longue lettre qu'il reçoit de sa mère, la duchesse Ezzia. La lettre de la mère est à la fois la langue maternelle, et la clé d'Angelo. Réquisitoire contre l'esprit de sérieux, elle est un appel à la grâce de l'enfance : « Il faut être fou, mon enfant ». Et la mère d'Angelo ne mâche pas ses mots, elle est très attentive aux propos qu'elle emploie quand elle écrit à son fils : « Je n'ai pas trouvé d'image meilleure que celle-là. D'ailleurs, elle me plaît beaucoup. Il faudrait même y employer trois ou quatre

mots de dialecte de façon à la rendre plus ordurière que ce qu'elle est en piémontais » (IV, 438). *Le Hussard sur le toit* est aussi une grande histoire d'amour au temps du choléra, pour reprendre un titre de Gabriel Garcia Marquez. Amour d'une mère, amour d'un pays natal. Mais l'amour d'Angelo et de Pauline ne se dira pas, n'arrivera pas à se dire : aurait-il pu se dire en italien ?

Dans *L'Iris de Suse*, roman publié l'année de sa mort (1970), Giono met une dernière fois en scène un immigré italien en France : le naturaliste Casagrande, collectionneur de squelettes d'animaux. C'est à nouveau un beau parleur. « Il signor Casagrande » (IV, 507) peut à sa guise utiliser « des mots flambards » (IV, 507, variante a). Son ironie l'emporte sur sa nostalgie du pays natal :

Je suis né en Italie, dit Casagrande, mais ma mère était française et jusqu'au bout des ongles. Elle a toujours détesté le café très fort. Mon père, par contre, s'entichait pour des quantités d'ustensiles de toutes sortes, de toutes marques, de toutes formes, à l'effet de corser le café de plus en plus. (VI, 468)

Le rappel de son enfance en Ombrie (p. 469), des “marottes” de sa famille, de ses études à Florence débouche sur une profession de foi d'aristocratie. Cet étrange personnage, au regard « à la fois très pointu et très bleu » (VI, 473), a cherché à reconstituer son Italie natale en Haute-Provence, au château de Quelte : « j'ai reconstitué peu à peu un sorte d'Arcadie » (VI, 471). De telle sorte que, dans ce dernier roman testament, un

Italien incarne une dernière fois une figure de l'artiste, dont l'œuvre est une Italie intérieure, un Iris de Suse...

L'œuvre de Giono rassemble de très nombreux enfants d'Italie, et s'attache à leur donner la parole. Ces personnages italiens sont parfois des exilés pour raisons politiques, comme le couple de *Promenade de la mort*, comme Angelo traqué par la police autrichienne. Le plus souvent, ce sont des archanges, Djouan, Bobi, l'Antonio du *Chant du monde*, Angelo : les romans de Giono racontent ainsi une « visitation » italienne réitérée. Des poètes vénitiens (Odripano), des intellectuels (Casagrande a fait ses études à l'université de Florence), des fils de duchesse turinoise (le hussard Angelo). Ces personnages italiens ont en commun d'évoquer leur enfance italienne : Odripano, Angelo, Casagrande. Parlent-ils le langage de la nostalgie ? Ce regard sur l'enfance italienne est-il le signe d'une quête de l'origine ? Sont-ils à la recherche du « langage oublié » de l'enfance, pour reprendre le mot de Bernanos dans sa préface des *Grands cimetières sous la lune* ? Cette recherche est-elle celle de Giono, menée de livre en livre, comme chez Bernanos, « comme si un tel langage pouvait jamais s'écrire, s'était jamais écrit » ? S'il n'y a pas de nostalgie de l'enfance chez Giono, il y a bien en revanche une quête du père. Une quête de la « maison du père », pas au sens cette fois où l'entend un Bernanos, ni peut-être même au sens de la maison de l'enfance, celle de Manosque, mais au sens d'une *casa grande* originelle, à la recherche de

laquelle l'œuvre littéraire conduit, et qui se confond bientôt avec elle. Si Giono attache tant de prix à la parole de tous ces « enfants d'Italie », c'est qu'à travers cette parole, il part à la recherche de cette voix oubliée sous la langue maternelle, la langue paternelle.

André-Alain Morello



Le français, quoi d'autre ?

Je porte le nom de mon père, le nom d'aïeux sardes qui ont disparu sans laisser de traces. Gianpietro Demelas, le grand-père avec lequel commence la seule histoire dont la famille se souviennent, est né en 1875, sujet d'une Italie récemment unifiée. Originaire de Lula, dans la province de Nuoro, il parlait l'un de ces dialectes appelés aujourd'hui à disparaître au profit d'une langue sarde unique, de création toute neuve. Et quelle que soit sa langue, il ne savait que la parler.

Quand il a quitté Lula, dans les premières années du XX^e siècle, il a disparu du terroir natal. Pas de lettres, pas de nouvelles, pas d'écrit. Effacé.

Il s'est rendu sur la côte française, Marseille, puis Nice où il a trouvé femme. De nationalité française – que je suppose italienne de culture –, dont je ne sais dans quelle langue elle s'exprimait avant son mariage : seulement le français ou bien aussi l'italien au sein de la famille ? Rien non plus sur les échanges avec son époux. Elle est morte l'année de ma naissance et cela faisait longtemps qu'elle ne parlait plus à Gianpietro dont mon père et ses frères disaient qu'ils ne l'avaient jamais entendu prononcer qu'une phrase, « Ne monte pas le cheval ». Retiré alors dans le bled, le vieux ménageait l'animal qui tirait sa carriole lorsqu'il se rendait d'El Moungar à Khouribga.

Marié peu après 1910, le grand-père retraversa la

Méditerranée, cette fois en direction du Maroc, devenu entre-temps protectorat français. Une ligne de chemin de fer s'avance dans le pays, il en suit les chantiers comme scieur de long. Il est là pour gagner de l'argent, épargner, acheter une terre. Le seul rêve qu'on lui connaisse. Pendant qu'il va de campements en campements, sa femme reste dans le bled, près des mines de phosphate de Khouribga où le couple s'est établi. Affligée d'une exceptionnelle fécondité, elle se débrouille pour élever seule des marmots qui naissent au rythme d'un ou deux tous les deux ans. Douze, dont deux paires de jumeaux. Sept survivront. Leur langue maternelle ? Le français, probablement, un français réduit aux échanges essentiels, et l'arabe et le berbère avec les compagnons de jeu. La grand-mère non plus n'était pas diseuse.

Il n'y existe pas encore d'école européenne à El Moungar, quand naissent les trois aînés dans le groupe desquels figurait mon père et son jumeau. Ceux-ci connaîtront donc l'école coranique et seront alphabétisés en arabe littéral. Le français écrit fut une découverte tardive, qu'ils ne semblent pas avoir trouvée commode. En revanche, ils écrivaient bien l'arabe et leurs lettres avaient belle apparence.

Aucun n'a passé le certificat d'études ; à douze ans, ils firent leur apprentissage dans les écoles que la mine avait créées pour former ses employés – menuiserie, électricité, mécanique... Dans cette ville minière du Maroc se retrouvent les mêmes

distractions que je relèverai quand j'étudierai les Andes. Comme à Huanchaca, à Cerro de Pasco ou à Pulacayo dans les années trente, les jeunes font du sport en tricot de corps et pantalon blancs, ils fument du tabac à rouler et fréquentent le cinéma où passent les succès du moment, français sans doute, mais surtout américains. Mention spéciale pour Marlène Dietrich et *Morocco*.

La guerre survient. Les garçons, récemment naturalisés français, décident de s'engager, histoire de donner plus de crédibilité à leur passeport tout neuf. Mon père se retrouve dans les tirailleurs marocains ; son jumeau, mécanicien, dans l'aviation. Parmi les plus jeunes de la fratrie, il en est un qui restera dans l'armée et connaîtra l'Indochine.

Le 7^e RTM (régiment de tirailleurs marocains) formé de troupes indigènes du Moyen Atlas s'est donné pour devise « Avance ou meurs ». Il prend part à la campagne de Tunisie en 1943, puis à celle d'Italie en 1943-44. En 1944, il lui reste si peu d'hommes que les survivants se fondent dans le 6^e RTM (cette fois, c'est « Sans peur et sans repos »), et participent à la campagne d'Allemagne dans cet hiver 1945 qui marque la fin des marches pour le caporal Demelas qui a échappé aux bombardements et aux mines, mais pas au gel qui lui mord les orteils.

Je n'ai pas trouvé d'informations sur les langues parlées dans ces troupes issues de régions berbères. Mon père servait

d'écrivain en arabe à ses compagnons illettrés. Dix-douze ans après la fin de guerre, je l'ai accompagné chez des anciens du régiment chez lesquels on mangeait le couscous avec les doigts ; en ce temps, je comprenais cette langue.

Mon enfance a été occupée de récits de guerre, qui remplaçaient les contes du soir. Ma sœur et moi nous endormions après avoir entendu les mêmes versions des mésaventures des tirailleurs et de leur mascotte, le béliet qui défilait en tête les jours de revue. Mangés par les poux, ils pleuraient quand on leur versait de la soupe claire – ça c'était l'histoire du passage dans le ravin du Diable, et nous riions beaucoup d'imaginer des adultes, des papas, en train de pleurer sur leur gamelle. Il y avait aussi l'histoire des bombardements aux abords de Montecassino, où la terre avait tellement tremblé qu'on continuait de dormir, des semaines après, sur un sol qui paraissait bouger encore. Et puis l'entrée dans Rome, dont nous avions pour preuve une louve, les jumeaux agrippés aux mamelles, qui tenait dans le creux de la main ; la statuette, en métal tendre, un alliage de plomb, je crois, avait le nez aplati d'avoir été tassée dans le havresac. Et puis l'arrivée à Sienne et la fête du Palio, l'image de chevaux galopant sur la place.

Les aventures perdaient de leurs couleurs au fur et à mesure que le régiment montait plus au nord. Le froid ralentissait les contes de guerre dont le raconteur ne disait rien d'horrible.

De ces voyages forcés à travers l'Europe, des bribes de

langues remontaient. Un peu d'italien (« c'était bizarre, ils étaient italiens comme moi, mais ils étaient prisonniers et on ne se comprenait pas »), et pas mal d'anglais baragouiné avec délice, car l'Amérique c'était des chaussures, des conserves, de la musique, les chaussures avant tout. L'allemand, il n'en disait guère plus que Francis Blanche et dans le même registre grossièrement comique.

À l'âge où j'écoutais ces récits, les langues se rangeaient déjà en deux camps, celle que l'on écrit, le français, celles que l'on parle, l'arabe, le berbère, mais aussi l'espagnol, l'italien, le maltais, le russe... À la fin de notre vie au Maroc, nous avons quitté le bled pour Casa. Notre entourage étant devenu ce qu'on appelait « européen » (à la différence du bled indigène), nous avions pour voisins toute une bigarrure d'émigrés qui se demandaient, comme mes parents, quel serait leur prochain lieu d'atterrissage, le Canada, l'Alaska, la Nouvelle-Calédonie... Il fallait partir. Par peur du froid, mon père choisit le sud-ouest de la France malgré les déprimantes conditions de travail que cela entraînerait pour lui.

Les tours et les barres de Mourenx-ville-nouvelle sortaient alors des collines. L'exploitation du gaz de Lacq avait fait naître une cité ouvrière au milieu d'anciennes landes et des taillis de châtaigniers et de chênes. À la première pluie, on pataugeait dans la gadoue des chantiers.

Le lycée de Mourenx ne brillait pas pour son taux de réussite

au bac, et à partir du mois d'avril, les professeurs qui tenaient vraiment à faire cours devaient, à la fin de chaque récréation, battre le rappel des élèves égaillés dans le champ d'à côté. Mais ce n'était pas à cause de cette nonchalance que j'étais incapable d'aligner une phrase en espagnol quand j'ai débarqué en Bolivie, six ans après la fin de mes études secondaires.

Dès l'entrée en Sixième, les élèves avaient été répartis en deux groupes. Tous les parents souhaitaient que leurs gamins apprissent l'anglais comme première langue. Ouvriers, mais pas fous. Néanmoins, le lycée disposait d'un poste d'espagnol, et il fallait bien en faire quelque chose. On avait donc inscrit en espagnol ceux dont le nom ne sonnait pas français. Demelas, qui n'attirait pourtant pas l'attention à cause d'une proximité avec le gascon Delmas, avait été tiré de la clandestinité et reconduit parmi les mètèques.

C'était vexant, mais habitant Mourenx, une ville où les hiérarchies qui régentaient l'usine se décalquaient sur les courbes de niveau des collines – les ingénieurs en haut, les contremaîtres au pied, les OS au plus bas –, on en avait vu d'autres. Mon incompetence en espagnol venait plutôt d'une inappétence à toute autre langue que le français, elle était liée à la conviction qu'il n'existait pas d'autres parlures. Des dialectes, pas des langues. Je n'étais pas sourde, j'avais bien entendu de l'arabe, du berbère, de l'espagnol, du portugais, du russe, de l'italien et du maltais, et puis aussi beaucoup de béarnais, un



Noce Demelas a Lula dans les anne es trente. Article paru dans la rubrique « Come eravamo », Unione sarda, avril 2007.

peu de basque, mais – comment dire ? – ces combinaisons de sons manquaient pour moi de légitimité. C'était comme les parlers qu'inventent les enfants quand ils jouent.

Un jour, vers l'âge de treize ans, à l'heure du dîner, j'ai connu comme une illumination – la soudaine conviction qu'il existait peut-être aussi d'autres êtres à table qui demandaient du pain, ou du sel, ou de l'eau, tout aussi naturellement que j'allais le faire, mais dans une langue autre que le français. Cette découverte ébranla mes certitudes, mais ne modifia pas mon manque de goût pour l'espagnol, et bientôt pour l'anglais. Le latin qui ne se parlait pas – je ne comptais pas la messe – me rebutait moins. C'était une langue qui savait se tenir, qui n'empiétait pas sur la seule, l'unique, et dont le déchiffrement laborieux relevait de l'enquête autant que de la chance.

L'espagnol finit pourtant par me devenir familier. Je débarquai, par hasard, en Bolivie dans les premiers temps de la dictature du général Banzer. Je m'intéressai bientôt à l'histoire comparée des Andes, du Pérou et de l'Équateur, et certaines archives m'entraînèrent en Argentine, au Chili, en Colombie. Puis je voulus observer l'Espagne, et j'ai trouvé beau le Mexique. L'accent changeait à chaque escale, le lexique aussi, c'était un jeu auquel je fus prise. Une même langue et tant de variations.

Le même amour exclusif qui m'a enfermée longtemps dans le français m'a gardée dans l'espagnol. Je ne me suis pas

intéressée au portugais, et n'ai pas cherché à mettre pied au Brésil, à cause de la langue. Ce n'aurait pas été une trahison, mais un inconfort auquel je ne voulais pas me soumettre. J'ai trouvé deux parlers, deux cultures qui me vont bien, dans lesquelles j'ai mes aises, et l'une d'elles, l'espagnol, me permet de circuler sagement à travers les siècles et les métissages. Celle-ci m'autorise les images, les raccourcis, l'autre m'oblige à ruser avec tant de règles.

Rien ne m'a jamais tirée vers des attaches italiennes. J'ai fait confiance au choix du grand-père qui avait les meilleures raisons du monde de s'en aller et qui est mort sur sa terre, celle qu'il avait gagnée au Maroc. Tandis qu'un proche parent occupe sa retraite à dresser la généalogie des Demélas, et qu'un lointain cousin, retrouvé par le biais d'un mariage avec une Bolivienne, me donne des nouvelles de Sardaigne quand je me rends à sa pizzeria, c'est une autre terre que je me suis choisie. Il est probable que je ne parlerai jamais l'italien.

Marie-Danielle Demélas



D'Emmanuel troisième à la famille Sola : l'itinéraire d'une smala italienne

Parfois, on se sent loin de ses racines, comme englué dans un présent continu où l'avenir est notre unique préoccupation. S'il en est ainsi, ce n'est pas par négligence ni désintérêt pour notre famille, mais simplement parce que le sujet ne s'est jamais présenté. Nos parents ont tendance à nous dire que la vie est un acharnement perpétuel, mais ils ne nous dévoilent jamais quelles ont été les étapes de leur propre existence. Et puis un jour on rencontre une personne avec un projet en main, et qui vous questionne sur ce qui ne vous était jamais venu à l'esprit : « Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? ». J'ai su dire mon nom sans trop de peine, parler de ma famille dans ses grandes lignes, mais rien de certain ni de précis, bref, je n'ai été capable de rien raconter.

Je m'appelle Emmanuelle Sola et je suis en première année de Master Imaginaire durant laquelle j'entreprends l'analyse d'une œuvre américaine. S'il me semble important de parler de mon prénom et de l'origine du bouquin que j'étudie, c'est précisément parce que ces deux détails sont le point de départ, et finalement d'arrivée, en ma présence incarnée (!), des migrations de la famille Sola.

Un certain jour, sous le règne de Victor-Emmanuel III, le 4 mars 1911 exactement, *Egregio* Carlo Giuseppe Sola, mon

arrière-grand-père, né le 19 avril 1884, épouse *Signorina* Flora Elisa Massenzana à Legnano, petite commune près de Milan, à l'ouest de la Lombardie. Le même jour, ou presque, ils effectuent en compagnie du frère de Flora, Mauro Massenzana, une traversée fulgurante de la France, puis de l'Atlantique et débarquent en Amérique. À peine arrivés, ils n'ont pas le temps de se remettre de la vingtaine de jours de traversée que la Flora doit être immédiatement conduite à l'hôpital le plus proche : Luisia Maria Sola, le petit être qui avait résisté à tout le trajet, avait bien l'intention d'être américaine (dans un acte de vente figure son lieu de naissance : Turtle-Creek, mais je n'ai pas réussi à situer cette ville sur la carte). Après cet heureux événement, les trois Lombards prennent finalement le temps de vivre un peu, ils s'installent à New York, trouvent ce travail promis depuis tant de temps ; peu s'en faut qu'on puisse dire qu'ils menaient la grande vie. Mais trois ans plus tard, Carlo et Flora ont le mal du pays et 4000 bonnes raisons de revoir leur Lombardie en plus de l'arrivée attendue de leur deuxième enfant, Luis. Il n'en sera pas ainsi pour Mauro qui, traumatisé par la première traversée ne renouvellera pas l'expérience et restera jusqu'à la fin de ses jours aux États-Unis. Luisia l'Américaine avait gardé contact avec lui ; c'est elle qui annoncera à ses neveux et nièces l'impossibilité d'effectuer le voyage à la rencontre du grand-oncle, *il paurvio zìò Mauro*, mort d'un arrêt cardiaque des suites d'une paralysie.

De retour à Legnano, Flora donne naissance à Luis Sola le 10 avril 1914, et toujours dans cette même précipitation, qui caractérise décidément la famille Sola, les voilà repartis, pour la France cette fois-ci. Avec l'argent économisé en Amérique, ils s'installent dans le Loir-et-Cher, où Carlo quitte sa profession de mouleur pour ouvrir avec Flora la commerçante, un hôtel-restaurant-épicerie-tabac, encore une fois tout en même temps. Luisia et Luis grandissent vite dans le plus grand confort (ils ont même le privilège de suivre des cours de tennis) ; l'une mène sa petite vie d'indépendante, tandis que l'autre ménage déjà sa monture en s'adonnant, entre deux petits boulots, au cyclisme sur le col du Grand Bois près de Saint-Étienne. Les années passent, et la famille Sola « s'intègre » bien à cette nouvelle terre d'accueil. Carlo Giuseppe, Flora Elisa, Luisia Maria et Luis Sola deviennent même, le 22 mars 1933, par décret présidentiel, Charles Joseph, Flore Élise, Louise Marie et Louis Sola (oui, ils ont quand même gardé une *seule* marque de leurs *racines italiennes*). Ce dernier, proche de la vingtaine, taillé dans le marbre grâce à ses nombreuses ascensions, rencontre une jeune lettrée stéphanoise, Suzanne Giraud, ma grand-mère. À cette époque, qui aurait parié en l'amourette d'un fils de commerçants italiens et d'une future institutrice ? Et pourtant, ces deux caractères bien trempés se souffriront jusqu'au dernier soupir.

À Saint-Étienne toute la petite famille se portait bien jusqu'au

jour où Charles souffrit des poumons « à cause de la poussière de charbon » répandue dans l'air stéphanois. Or, dans le livre de recettes de la grand-mère de son médecin figurait pour ce problème de santé, non pas un médicament, mais un paysage : la côte méditerranéenne.

Arrivés sur le littoral toulonnais, Charles respire à nouveau, achète une maison et plusieurs petites affaires avec Flore, dont un fonds de commerce d'appartements et de chambres meublées à louer. Les activités reprennent bon train, Louise devient secrétaire, Louis commerçant avec ses parents, et Suzanne devient institutrice. Mais après quelques années de quiétude, la guerre éclate pour tout le monde, et la tribu d'Italiens accomplis se voit contrainte de revendre dans les plus brefs délais tous leurs biens. Le choix le plus judicieux proposé à l'époque était de tout vendre contre des parts du trésor turc et espagnol ; en fins connaisseurs de toutes formes de transactions monétaires, les Sola s'empressèrent de tout solder contre ces fameuses parts. J'ai aujourd'hui une partie de ces documents sous les yeux, autant le dire, ils ont une immense valeur... sentimentale.

Peu après la guerre Charles meurt, Flore et Louise repartent en Italie, tandis que Louis et Suzanne conservent la maison du 984, Chemin de Forgentier à Toulon. La vie continue en France, et ces derniers, mes grands-parents, ont déjà deux filles nées pendant la guerre : Colette en 1941 et Agnès en 1942. Louis

monte une épicerie avec laquelle il devient un des premiers fournisseurs des hôtels-restaurants toulonnais et de la Marine. Naissent quatre autres enfants : Jean-Claude en 1945, Gisèle en 1947, Noël, mon père, né le 25 décembre 1949 qui se considère encore aujourd'hui comme un cadeau et enfin la toute petite Michèle en 1954. Cette ribambelle mène une douce enfance à l'abri des soucis financiers que mes grands-parents prenaient bien soin de dissimuler. À dire vrai, dans cette famille, nous avons toujours été des enfants rois. Pendant leur enfance, les six frères et sœurs ont l'occasion de rendre visite à la tante Louise d'Italie et surtout aux cousins avec lesquels ils troquent quelques précieuses gorgées de Pepsi-Cola (Suzanne a toujours été très ferme en ce qui concerne les sucreries) contre des photographies de pin-up françaises. Louis en profite également pour donner un peu d'argent à sa mère et sa sœur ainsi que quelques denrées, rares ou chères en Italie, sorties de l'épicerie.

Les filles suivront toutes les quatre le chemin de leur mère dans la fonction publique, tandis que les deux frères Sola se passionneront pour tout ce qui roule. D'abord les motos, en témoignent quelques photographies dentelées de mon père, pris sous toutes les coutures. Puis ils finiront tous les deux par former une équipe s'adonnant, au début des années soixante-dix, aux courses automobiles, en suivant de près ou de loin les affaires de leur père, histoire d'être un peu concernés par ce qui

se passe chez eux. Suzanne poursuit sa carrière d'institutrice alors que Louis, grâce aux économies de son commerce, s'offre le plaisir du grand large en s'achetant une petite embarcation de plaisance.

Il serait peut-être ennuyeux de poursuivre ce petit récit en parlant du destin de chacune de mes tantes, de mon oncle, et de mes treize cousins et cousines, l'essentiel pour l'instant, étant de savoir comment la famille Sola en est arrivée là, au moment où son histoire se pose sur le papier. Le fait est qu'à l'aube de cette belle décennie soixante-dix, mon père a rencontré ma mère, Marie-Jeanne, une petite midinette de quatorze ans d'origine corse. Pendant une dizaine d'années, ils vivent de rallyes et d'eau fraîche à la maison familiale jusqu'à la naissance de mon frère, Clément, en 1980. Quelques années plus tard, mon grand-père Louis meurt noyé d'une manière toute à fait mystérieuse près de ces petits îlots toulonnais que l'on appelle « les deux frères ». Ma grand-mère part s'isoler à Romans dans la Drôme et sera suivie par sa première fille Colette ; mon père et ma mère récupèrent alors la maison de Forgentier, les autres tantes et mon oncle ayant chacun construit leur famille ailleurs. Je suis née le 26 janvier 1987, je n'ai donc pas connu mon grand-père mais il paraît que tous ses descendants ont hérité de son bon caractère. Ma grand-mère est également décédée des suites d'un accident, mais de voiture cette fois-ci, lorsque j'avais cinq ans. J'en garde un souvenir impérissable car elle s'est toujours

mise en quatre lorsque tous les petits enfants déboulaient pour passer la Noël à Romans dans la Drôme sous une pyramide de cadeaux. Nous attendions l'arrivée du père Noël dans la salle de musique où se sont jouées les plus belles cacophonies. Ma grand-mère était une excellente institutrice, très fière de ses petits enfants et très attentive quant à leur scolarité.

Et me voilà, en train d'essayer de retracer, après tout ce temps d'ignorance, avec second degré et nombre de carences, cette histoire sans doute commune à beaucoup d'autres, et pourtant unique puisque maintenant c'est la mienne. Bien entendu j'ai romancé, avec mes moyens, et tout n'a sûrement pas été aussi rose. Mon père a été heureux que je lui pose toutes ces questions et de me voir mener l'enquête en m'appuyant sur tous les documents qu'il avait précieusement conservés. Malgré la précision de ces papiers administratifs, la chronologie de la vie de ma famille a été difficile à retracer avec plus de détails, mais il en est ainsi, les souvenirs doivent garder ce côté quelque peu tissé et fictionnel.

Maintenant, pour répondre à la question de ce recueil : il n'y a plus que mon père, les oncles et les tantes qui connaissent l'italien ; je parle français uniquement, avec quelques maladroites notions d'anglais, tout comme mon frère Clément. Nous n'avons jamais pris italien en deuxième langue au collège ou au lycée, pensant qu'avec notre famille nous aurions bien l'occasion d'apprendre deux trois mots. Au lieu de regretter

cette fainéantise, je préfère me dire qu'il n'est pas trop tard, et qu'un jour peut-être je serai amenée à revenir sur mes racines. Et puis, je ne suis finalement que la continuité d'une famille qui s'est installée en France et qui a cherché à se fondre dans le paysage.

Emmanuelle Sola

Mes souvenirs du grand-père italien

Attilio Cini est né à Corregioverde, province de Mantoue en 1868 et décédé en 1926. Il figure comme anarchiste dans l'état signalétique du ministère de l'intérieur français en 1903. En 1905, il épouse Marie Dauverchin (décédée en 1972), de vingt ans sa cadette, fille d'un père normand et d'une mère belge (wallonne de Charleroi).

Le premier enfant du couple est ma mère, Yvonne, née en 1910 à Longwy, décédée en 1976. Elle épouse Charles Roth (décédé en 1963), né en 1899 à Lyon d'une mère provençale et d'un père alsacien (la famille avait quitté l'Alsace pour Lyon après la guerre de 1870).

Après ma mère, Attilio et Marie ont eu trois autres enfants qui ont eu à leur tour enfants et petits enfants. Le couple Attilio et Marie s'est beaucoup déplacé en Europe puisque les quatre enfants sont nés dans quatre lieux différents en à peu près quatre ans. Ces voyages étaient dus au métier de mosaïste de mon grand-père et au maintien des liens avec sa famille italienne installée à Turin où est né le deuxième enfant, mon oncle Edmond. La naissance de Maurice à Montélimar est fortuite, car c'est la guerre qui les a mis sur la route de l'Italie, mais la naissance de mon oncle est survenue avant d'arriver à la frontière.

Une rupture de deux ans a eu lieu en 1915, Attilio est reparti



Attilio Cini

vivre à Turin avec les deux aînés, Yvonne et Edmond, alors que Marie restait en Normandie avec les deux plus jeunes. Puis le couple s'est à nouveau réuni et a vécu dans différents lieux en Normandie.

Au décès d'Attilio, d'un cancer de l'estomac, en 1926, ma mère avait seize ans. Elle a gardé des souvenirs très précis de son père. Elle en parlait comme d'un homme très proche de la nature lorsqu'ils vivaient au « Bas-de-crochet » dans une ferme isolée entre Alençon et Mortagne-au-Perche. Avant son décès, Attilio avait rédigé un manuscrit pour ses enfants, mais Marie a jugé, selon son opinion plutôt réactionnaire, qu'il fallait le détruire. Tout le monde sait qu'il a existé mais personne ne l'a lu excepté Marie. Après le décès d'Attilio, Marie a refait sa vie (pas très longtemps) avec un certain Raboisson que ma mère détestait. Ils géraient un hôtel à Rémalard (Orne), l'hôtel des trois rois, dont on voit encore des traces. Par coïncidence, Rémalard est aussi le lieu de naissance d'Octave Mirbeau.

Il existe au moins une photo de mariage du couple, qui trônait sur la cheminée de la grand-mère. J'ai appris par ma sœur que la mère d'Attilio est morte en lui donnant naissance ou peu après. Son père, Mansueto, s'est remarié et a eu d'autres enfants dont certains ont émigré aux États-Unis.

Depuis que j'ai eu connaissance de la qualité d'anarchiste de mon grand-père, j' imagine parfois sa vie dans cette période très active du mouvement en Italie puis en France. Je le vois

en 1887 (il a alors dix-neuf ans) avec Giovanni Rossi dans sa coopérative agricole, car l'apprentissage de son métier de mosaïste étant terminé, une pause dans une activité différente permet de respirer. Puis je le vois suivre ce dernier au Brésil trois ans plus tard pour fonder la Cécilia... C'est peu probable et en tout cas personne, dans la famille, n'en a entendu parler.

En 1891, il a vingt-trois ans et je le vois participer au congrès régional des fédérations anarchistes du Piémont. Il voyage beaucoup pour l'exercice de son métier et rencontre peut-être Caserio avant que celui-ci ne trucidé le président Sadi Carnot en 1894.

En 1897, il a trente et un ans et il a pu rencontrer Malatesta, mais je ne l'imagine pas adhérer à son courant très organisationnel, je le vois plutôt dans le courant individualiste... c'est l'époque des attentats en Italie comme en France et il a pu connaître Bresci qui a tué le roi Humbert 1^{er} en 1900. Il s'éloigne un peu de son pays et vient restaurer des mosaïques en France où il se fait remarquer par la police, d'où son nom dans l'état signalétique du ministère de l'intérieur.

A-t-il connu Alexandre-Marius Jacob en passant par Marseille et est-il rentré dans son équipe de travailleurs de la nuit ? Son habileté manuelle et son goût pour les voyages ne rendent pas cette hypothèse impossible...

Je ne l'imagine pas dans le courant anarcho-syndicaliste car son métier indépendant, fait de contrats ponctuels, notamment

dans des églises, lui offre la possibilité d'informer Jacob sur les biens du clergé et sur leur protection... je l'imagine aussi tenté par les milieux libres... mais en 1905 il rencontre Marie qui rompt avec sa famille pour suivre le bel Italien dans ses voyages. Ils vont attendre cinq ans avant de faire leur premier enfant et je soupçonne Marie d'avoir pensé à le rendre ainsi plus sédentaire. Pourtant elle le suit en Italie en 1911 pour accoucher de son deuxième enfant... C'est l'époque du décès de Pietro Gori et il rencontre peut-être la nouvelle génération d'anarchistes italiens, Luigi Fabbri ou Alberto Meschi. En 1914, ils retournent en Italie avec quatre enfants dont mon oncle Maurice né en route... c'est la *Settimana rossa*... puis en 1915, il retourne vivre en Italie sans Marie avec les deux « grands » pendant deux ans, ma mère et mon oncle avaient des souvenirs précis de cette époque, de l'école et de leur vie d'alors. Il a pu rencontrer Berneri, jeune militant et participer à la grande manifestation antimilitariste de Turin. Mais le couple se reforme avec Marie et ils s'installent en Normandie, dans le Perche.

En 1922, c'est le début de la campagne internationale en faveur de Sacco et Vanzetti, condamnés à mort aux États-Unis. Ses demi-frères installés en Amérique le tiennent informé des événements, et il rencontre peut-être Louis Lecoin ou May Picqueray, animateurs et acteurs de leur défense.

C'est aussi l'arrivée au pouvoir de Mussolini et l'émigration de nombreux compagnons anarchistes, j'imagine que certains

ont dû passer par la ferme du « Bas-de-crochet » pour se mettre au vert. En 1924, le congrès des libertaires italiens réfugiés en France est organisé à Levallois-Perret, et il a pu y participer car les soins de son cancer à l'estomac avaient commencé à Paris où il est décédé deux ans plus tard... sa tombe est au cimetière d'Argenteuil.

Comme je ne sais pas grand-chose, voilà ce que j'imagine !

Gilbert Roth

Au service de l'italien refoulé

J'ai mis très longtemps à réaliser que ma grand-mère maternelle était d'origine italienne. Je savais que son nom de jeune fille était Basso, mais je n'avais jamais entendu le moindre mot d'italien dans la famille, et cette italianité était restée une abstraction totale. J'avais entendu parler de Biella comme région d'origine, mais ce n'est que récemment que j'ai trouvé que le village d'origine de mes arrière-grands-parents était Camandona, à quelques kilomètres au nord de Biella. Cette source italienne s'était pratiquement effacée.

Et puis, arrivé en Quatrième au Lycée du Parc à Lyon, – c'était en 1943 –, je dus choisir une seconde langue vivante. Il n'y avait alors que l'allemand, et on le réservait aux très bons élèves, car c'était une langue « difficile ». L'italien était réputé plus « facile ». Je fis donc de l'italien. Et je me trouvai avec un enseignant qui me passionna ; au bout de trois mois, il nous fit faire de petits exposés, et le manuel, probablement le Premier Livre d'italien, publié en 1941 par Camugli, m'intéressa beaucoup. Coup de foudre pour l'italien, et un jour, à peine rentré à la maison, je déclarai à ma mère : « Je veux être professeur d'italien ». Cela la fit rire, mais plus tard elle s'en souvint, et elle racontait que déjà à treize ans, je voulais faire cela. Je fus en classe de C, la classe scientifique, jusqu'en Première, et j'abandonnai presque complètement l'italien, que je ne repris qu'en Terminale, la

classe de Philo. Rentré à la Faculté de Lettres, je dus reprendre l'italien en Propédeutique, car je n'étais pas très bon en anglais. Et je voulais continuer en licence de Lettres Modernes qui venait d'être créée, mais tout le monde me le déconseilla, cela n'avait aucun avenir, on ne pouvait pas enseigner le français sans avoir fait de latin et de grec ! Je n'avais fait au lycée que du latin. Je choisis donc de préparer une licence... d'italien. Et je m'y suis passionné pour la littérature, pour la poésie, pour Pirandello, pour Venise au XVIII^e siècle, pour Leopardi, pour Boccace, etc. mais aussi, – et c'était rare à l'époque –, pour le méthane et le cinéma néoréaliste dont Bouissy nous parlait dans ses cours. Et j'avais lu Gramsci, dès sa première publication, bien avant d'avoir ouvert le moindre livre de Marx ou de Lénine ! Pendant quarante-quatre ans, j'ai enseigné l'italien avec passion et joie, au lycée puis à l'université ; après ma retraite, j'ai continué en faisant de l'initiation à l'italien dans une école primaire, et j'assure toujours des cours d'italien pour adultes dans le cadre d'une association, nous montons parfois des pièces de Commedia dell'Arte, nous écoutons des chansons, et à travers tout cela, nous progressons ensemble dans notre humanité.

Pendant mes études, j'ai commencé à savoir qu'une partie de ma famille était en Italie : j'allais de temps en temps à Turin pour acheter des bouquins d'occasion à la Bottega d'Erasmo, et ma mère m'avait dit alors : « Va donc voir les cousines de Turin, ce sont deux vieilles filles qui ont bien réussi, l'une

d'elles a été préceptrice dans la maison de Savoie ; ce fut une exception dans cette famille d'origine paysanne ». J'y allai, fus reçu du bout des lèvres, compris que ma présence n'était pas souhaitée et ne les revis jamais. J'ai retrouvé il y a très peu de temps un ensemble de photos de la famille Basso enfouies dans les archives de ma mère, je les ai scannées et imprimées pour mes enfants, dont la mère est fille d'italiens à 50%.

Et ce n'est que peu à peu, et tard dans ma vie, que je réalisai donc que j'avais un quart de sang italien. Cela avait-il contribué, sans que j'en sois conscient, à m'orienter vers la langue italienne? Je ne sais pas. Mais l'Italie est devenue ma seconde patrie, même si je ne suis pas fier de son berlusconisme, et je continue à me battre pour la connaissance de l'Italie et de la langue italienne, j'anime une association d'échanges entre le Nord-Isère et l'Italie, où nous essayons de faire mieux connaître ce que nous a apporté l'Italie, et ce qu'elle crée aujourd'hui dans le fond parfois oublié de sa vie régionale, de sa culture populaire et de sa chanson.

Jean Guichard



Presqu'un siècle entre nous

Le 3 avril 1856 : c'est la date de naissance de mon arrière-grand-père, Giovanni Luigi Maria Morini, qui figure sur la plupart des documents constituant ce qu'on peut considérer comme de modestes archives familiales. Ce fils du « compositeur » (?) Pietro Morini et d'une certaine Rosa Montanari, lui-même ouvrier agricole, suit sa famille de Massenzatico (Reggio Emilia) à Sassuolo (Modène) en 1874. Il est le dernier d'une fratrie de quatre enfants (deux filles, Maria et Giuseppa, et ce frère au si joli prénom, Leandro).

En 1885 (le 9 janvier), l'administration italienne di *Pubblica Sicurezza* lui délivre un permis de libre circulation : un *Passaporto d'interno* où on le dit âgé de vingt-sept ans, alors qu'il en a presque vingt-neuf..., et qui donne le signalement de son titulaire : « Statura alta, Corporatura svelta, Capelli scuri, Fronte media, Ciglia-Occhi Neri, Naso-Bocca regolare [...], Viso ovale, Colorito sano » et sans signes distinctifs. Le seul document avec photographie de l'arrière-grand-père, une carte d'identité délivrée en 1892, humanise un peu ces données standard.

En réalité, de 1882 à 1887, il réside déjà en France, à Foulain (Haute-Marne), avec sa future épouse : un certificat daté du 27 mai 1895 souligne sa conduite irréprochable lors de sa présence dans ce village, c'est là un des documents

qu'il a visiblement rassemblés pour constituer son dossier de demande de naturalisation. Puis de 1887 à 1890 (mais pas au delà du 18 janvier), on le retrouve à Poissons (dans le même département), le village natal de son épouse, Joséphine Sonnet, et de son fils aîné, Pierre (comme en atteste un autre certificat de moralité délivré en 1895 par le maire de la commune). Le 18 janvier 1890, il réside à Luzy-sur-Marne (Haute-Marne) et y demeure jusqu'au 9 juin 1895. Une résidence peut-être discontinue, puisqu'une carte d'identité signale sa résidence à Luzy depuis le 13 septembre 1892, tandis qu'un registre communal signale une déclaration d'arrivée dans ce village le 15 janvier 1893, comme terrassier (ses deux fils, Pierre et Noël, mon grand-père, nés respectivement le 16 juillet 1888 et le 22 janvier 1893, y sont indiqués comme « italiens » ; rien de tel n'est mentionné sur l'acte de naissance d'une petite Louise, née en février 1891, qui n'a vécu que quelques mois) et que, du 25 septembre 1890 au 31 décembre 1892, on le sait employé sur des chantiers de Foulain pour le compte d'une entreprise « Bajolot Père & Fils et Houot ». En fait, les déplacements de Giovanni Morini correspondent à ceux du chantier de creusement du canal de la Marne à la Saône, entre Poissons et Foulain. Même la rencontre avec Joséphine est attachée à l'histoire du canal : elle était la cantinière du chantier. De fait, toute sa vie française se déroule dans ce modeste périmètre haut-marnais : à sa retraite, il s'installe dans la petite maison de

Luzy qui fut pour moi, celle de mon grand-père, et c'est dans ce village qu'il meurt, le 16 novembre 1930.

C'est en 1895 que Giovanni Morini est naturalisé : il lui en a coûté le regroupement de divers certificats de résidence et de moralité, d'extraits de casier judiciaire et le versement de 17 francs et 75 centimes au Ministère de la Justice. L'acte de naturalisation, daté du 20 août 1895, est signé du Président de la République Félix Faure. Ce qui est en revanche fort troublant à mes yeux de citoyenne, en ce début de second Millénaire, d'un pays tourmenté par ses démons xénophobes, c'est de découvrir que ce document est annexé d'un acte (daté du même jour) par lequel son épouse « est réintégrée dans sa qualité de Française qu'elle avait perdue par son mariage avec un étranger » : en ce temps-là, on perdait donc sa nationalité française en épousant un étranger... Je m'étonne que les plus acharnés de nos politiciens à lutter prétendument contre l'immigration n'aient pas encore eu l'idée d'aller repêcher cette vieille disposition dans les anciens articles de notre code civil ! Cela dit, mon arrière-grand-mère assumait elle-même très mal son choix conjugal, j'ai toujours entendu raconter qu'elle se faisait appeler « Morin » : avec ce nom « à la française », la « mésalliance » avec un maçon italien s'« entendait » moins.

Enfin, il y a cette « Déclaration en vue de renoncer à se prévaloir de la qualité d'étranger » datée du 13 août 1895, que prononce mon bisaïeul : la renonciation s'est faite le 25 juillet,

devant un juge de paix du canton de Chaumont. Giovanni veut assurer à ses deux fils la « qualité de Français qu'ils tiennent de leur naissance » en renonçant en leur nom au droit de décliner cette qualité à leur majorité ; la procédure s'est déroulée devant deux témoins, dont l'instituteur de Luzy (le « sieur Étienne Zéphirin Péchiné, âgé de quarante-deux ans »). Voilà donc comment l'amertume d'un homme chassé de son pays par la misère l'amène à couper radicalement les ponts avec celui-ci : ses enfants ne seront jamais italiens. D'ailleurs, pour plus de sûreté, il ne leur apprend pas sa langue.

Notre « histoire italienne » aurait pu s'arrêter là, mais ce ne fut pas le cas. Sur les dix-neuf petits-enfants de Giovanni, un au moins a tenté de retrouver les traces familiales en Italie, et parmi ceux qui ont fréquenté collège ou lycée, cinq ont choisi d'apprendre l'italien. Dans mon cas, sans nul doute avec le sentiment très net que cela faisait plaisir à mon père, qui avait essayé d'apprendre des rudiments d'italien tout seul, un peu avant mon entrée en Quatrième et avant ce choix de ma deuxième langue en accord avec nos origines (mon premier dictionnaire, cet affreux « Roudil », avait été le sien un hiver plus tôt).

La lettre d'un de mes cousins (l'aîné des arrière-petits-enfants Morini, du reste) adressée au maire de Reggio Emilia remonte à octobre 1963. À vrai dire, j'ignore si l'initiative fut la sienne ou s'il fit écrire (il ne connaît pas l'italien) ce courrier

par quelque connaissance à la demande de mon grand-père. C'est en tout cas ce dernier qui conservait la lettre, et c'est de lui que je la tiens. On y apprend le déménagement des aïeux Morini de Massenzatico à Sassuolo, le mariage de Giuseppa, une des deux sœurs de Giovanni, à certain Pietro Bedogni en 1874, et sa mort en 1912. Elle n'a pas eu d'enfants de ce mariage, ni d'aucun autre, précise la missive du maire de Reggio, qui mentionne aussi le transfert des documents relatifs au couple à Rio Saliceto (Reggio) avec le veuf de Giuseppa. Rien sur Maria, l'aînée, ni sur Leandro. Sans doute faudrait-il aller consulter les registres paroissiaux et communaux de Sassuolo et de Rio Saliceto pour compléter cette unique recherche sur d'éventuels parents restés en Italie. Il m'est arrivé d'y penser, sans vraie détermination toutefois, en tout cas sans une curiosité suffisamment profonde, je l'avoue, pour passer de la vague intention à l'acte.

Probablement parce que la question de mes « racines » ne m'a jamais préoccupée si ce n'est à titre un peu anecdotique. Je crois sûrement plus à la force du lien d'élection qu'à celle du lien familial. Ce n'est donc pas exactement par « devoir de mémoire » envers mes aïeux que j'ai choisi d'étudier l'italien au lycée, ni même seulement pour marcher sur les traces paternelles en matière d'aspirations linguistiques, même si, je dois bien le reconnaître, le choix en question ne fut pas totalement exempt de dimension affective – preuve en est ce

premier voyage en terre italienne, trois jours à Milan avec mon père, j'étais en Troisième. En tout cas, ça n'allait pas de soi de choisir cette langue dans un lycée strasbourgeois des années soixante et soixante-dix, mais appartenir à cette minorité d'originaux qui avaient refusé la langue de Goethe pour celle de Dante (nous avons été une douzaine à suivre nos cours d'italien jusqu'à la Terminale) ne m'embarrassait pas, bien au contraire. Outre que mes trois heures hebdomadaires d'italien ont été une vraie bouffée d'oxygène tout au long de ma scolarité, en particulier quand je suis entrée en filière scientifique.

Une fois encore, tout aurait pu s'arrêter là : je n'étais pas censée poursuivre l'aventure au delà du baccalauréat, mais un cuisant échec en sciences et une bonne dose de force de persuasion paternelle pour que je ne renonce pas à toute forme d'études m'amèneront à une inscription universitaire en Fac de Lettres, spécialité Italien, sans enthousiasme ni conviction, juste, quitte à passer une licence, pour me faire plaisir pendant trois ans. Je n'ai pas mis longtemps à me prendre au jeu, plus encore, à me sentir tout à fait dans mon élément. Ma carrière d'italianiste dit la suite... Mais je me souviens fort bien de mes complexes des premières semaines, après avoir vu la liste des inscrits, dont les patronymes m'avaient convaincue que j'étais entourée de « natifs », d'étudiants à tout le moins déjà italophones : curieusement, il ne m'était pas venu à l'esprit que mon propre nom de famille pouvait suggérer la même chose,

« faire illusion » en somme ; il est vrai que notre propre nom ne sonnait jamais « étranger » à nos oreilles, ce sont forcément les autres qui vous rappellent d'où il vient. J'ai eu l'occasion de vérifier ensuite que, de toutes les manières, natifs ou pas, toutes générations de « fils d'Italiens » ou autres confondues, ce qui comptait dans un cursus universitaire « italianiste » ne relevait pas des généalogies.

Un dernier souvenir enfin, attaché à mon itinéraire d'italianiste, un sentiment qui m'a toujours intriguée, ressenti la toute première fois que j'ai eu l'occasion de traverser la plaine du Pô (banalité d'un trajet vers l'Ombrie en pénétrant sur le territoire italien à Chiasso) : l'impression de véritablement reconnaître les lieux. Qu'on ait une impression de déjà vu à chaque découverte des hauts lieux culturels ou touristiques italiens dans une civilisation de médias comme la nôtre, rien de plus normal. Mais avoir ce sentiment soudain de familiarité de toujours avec les terres plates et monotones qui s'étendent de part et d'autre de l'autoroute Milan-Bologne ? Il pourrait paraître un peu exagéré de dire que je me suis sentie chez moi, et pourtant il y avait de cela ; et il y a toujours de cela à chaque fois que je traverse la plaine émilienne. Comme je ne crois pas beaucoup à « l'appel du sang », ou « de la terre » et autres poncifs du même cru, je ne m'explique tout simplement pas ce drôle de lien à des paysages, dont je ne crois pas qu'ils aient jamais été évoqués dans des récits familiaux qui m'auraient en quelque

sorte « suggestionnée ». Ce qui est sûr, c'est qu'à force de traverser celle-ci, j'ai pris conscience d'un goût qui surprend et amuse généralement, celui que j'ai pour les plaines ; or, parmi celles que j'ai « visitées », la « padana » me parle décidément une autre langue, intime, viscérale...

Alors de là à dire que mon parcours d'italianiste répond, étymologiquement parlant, à une « vocation », il serait facile de franchir le pas. Non, je préfère croire à l'harmonieuse coïncidence entre une partie de ce qui m'a faite et une partie de ce que j'ai fait. Mais si d'une manière ou d'une autre, je devais à l'arrière-grand-père Giovanni de m'avoir « inspiré », malgré lui, plus que ces quelques lignes, qu'il en soit remercié.

Agnès Morini

Table des matières

Avant-propos	
<i>par Isabelle Felici</i>	9
Les langues de mes ancêtres	
<i>par Beatrice Périgot</i>	11
Souvenirs d'un jeune émigré « trilingue »	
<i>par Adelin Charles Fiorato</i>	27
Avant la mode de la mozzarella (et des écrivains italiens)	
<i>par Jean-Charles Vegliante</i>	37
La langue à l'estomac	
<i>par Lorella Sini</i>	45
Bilingue ? non, triglosse	
<i>par Daniel Bilous</i>	53
Comme un bijou ancien	
<i>par Rosa Morel</i>	57
Touche à moi	
<i>par Serge Mannino</i>	65
Ma petite histoire...	
<i>par Yvana Del Rio</i>	67
Résonances frioulanes	
<i>par Jean-Igor Ghidina</i>	75
J'ai dix ans	
<i>par Alain Andreucci</i>	89

Entre deux voix	
<i>par Lidia Di Carlo</i>	93
En italien, il ne parlait jamais	
<i>par Martine Storti</i>	101
Une fille de ritals professeur de français	
<i>par Maryse Vassevière-Magnaldi</i>	107
Chronologie d'un lien	
<i>par Anne Morelli</i>	117
Ma langue italienne	
<i>par Christophe Mileschi</i>	123
Le mystère des langues	
<i>par Isabelle Felici</i>	129
Les grenouilles du fleuve	
<i>par Corinne Battistoni - Van der Yeught</i>	141
De la flamme au flambeau	
<i>par Sabrina Urbani</i>	155
L'Italie dans mes veines	
<i>par Cindy Doneda</i>	159
Mon mazzolin di fiori	
<i>par Adrien Vezzoso</i>	173
La langue de la Divine Comédie	
<i>par Chantal Saragoni</i>	183
Page d'écriture	
<i>par Blandine Farneti</i>	187

Fils de l'exil / Hijos del exilio / Figli dell'esilio	
<i>par Samantha Barendson</i>	193
« Rien de ce que je veux dire ne peut se dire en français »	
Quelques paroles d'enfants d'Italie chez Giono	
<i>par André Alain Morello</i>	211
Le français, quoi d'autre ?	
<i>par Marie-Danielle Demélas</i>	223
D'Emmanuel troisième à la famille Sola :	
l'itinéraire d'une smala italienne	
<i>par Emmanuelle Sola</i>	233
Mes souvenirs du grand-père italien	
<i>par Gilbert Roth</i>	241
Au service de l'italien refoulé	
<i>par Jean Guichard</i>	247
Presqu'un siècle entre nous	
<i>par Agnès Morini</i>	251





